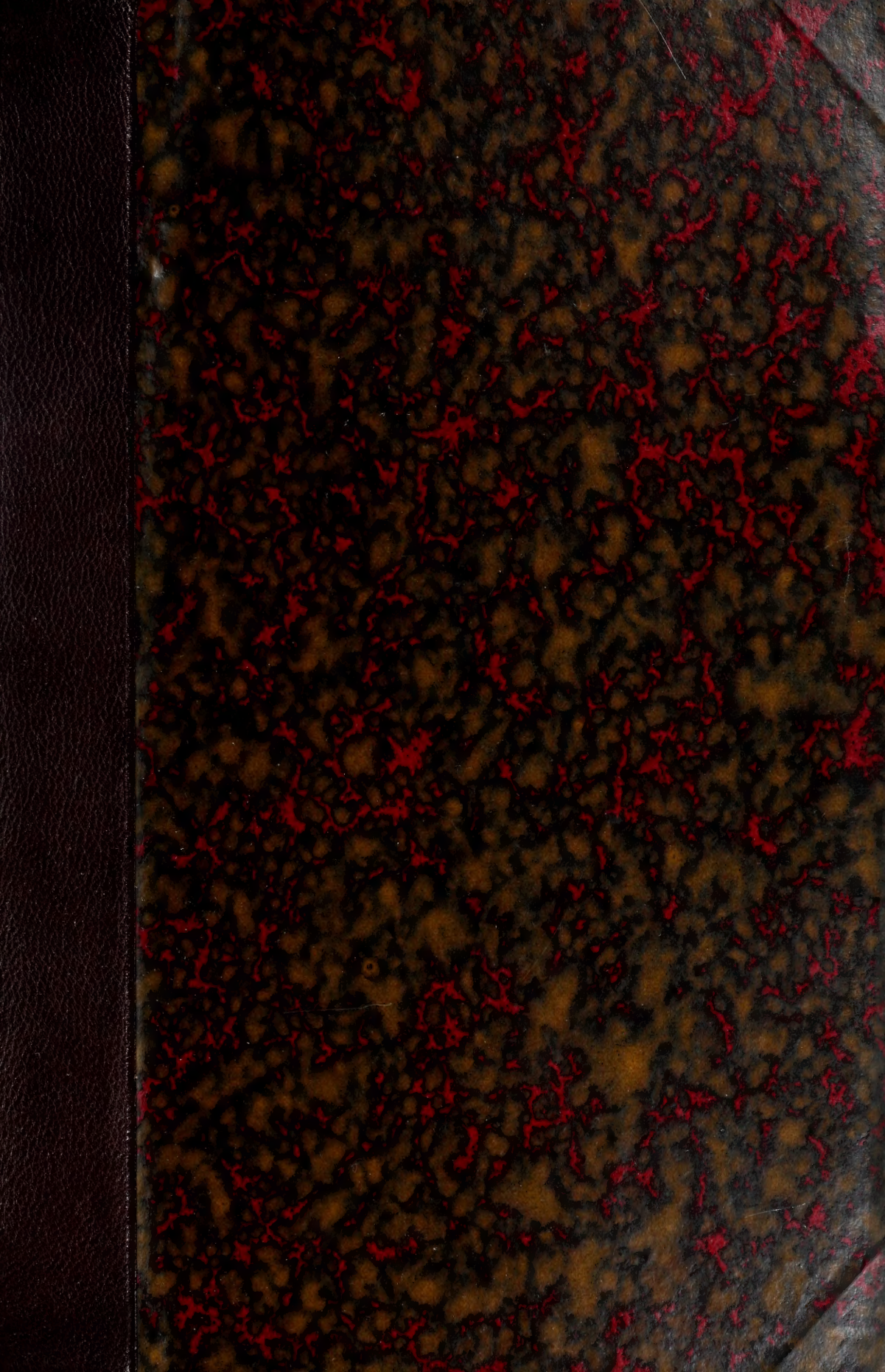


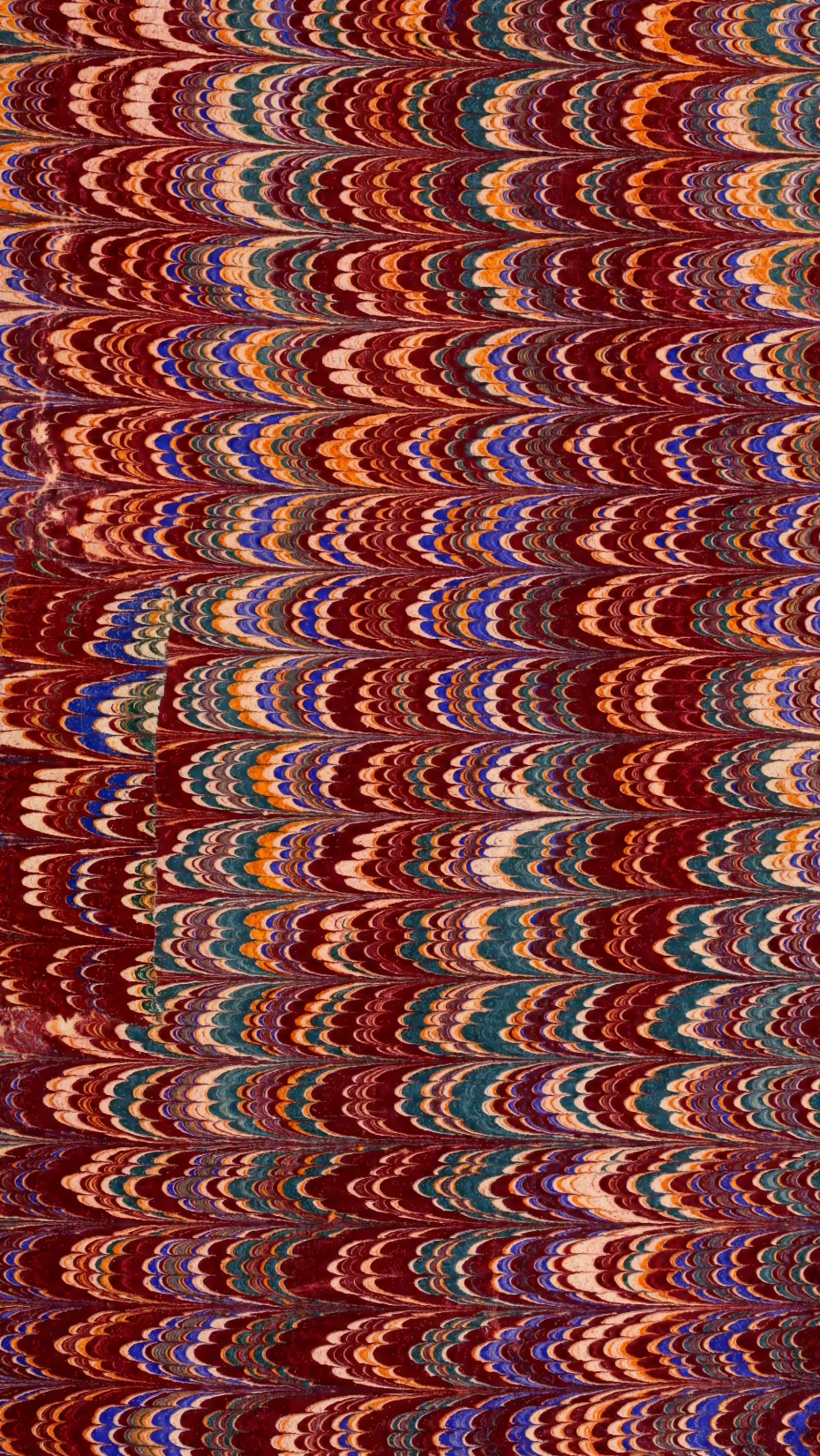


THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*

AS



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

TOME VINGT-NEUVIÈME

ANNÉE 1890



NANTES

BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

1890

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

(31 Décembre 1890)

BUREAU

MM. le marquis DE DION ✱	Président.
PITRE DE LISLE DU DRÉNEUC Le comte RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON	{ Vice-Présidents.
Le baron CHRISTIAN DE WISMES HENRY LA PEYRADE	{ Secrétaires généraux.
RENÉ BLANCHARD ÉMILE DE KERVENOAËL	{ Secrétaires du Comité.
CHARLES RIARDANT	Trésorier.
DOMINIQUE CAILLÉ	Trésorier-adjoint.
CHARLES PERRION Le baron GAËTAN DE WISMES	{ Bibliothécaires-archivistes.

COMITÉ CENTRAL

MEMBRES A VIE

Fondateurs.

(ADMIS LE 9 AOÛT 1845.

MM. DUGAST-MATIFEUX ✱ ;

le baron d'IZARN ;

DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO O. A. ✱.

Anciens Présidents¹.

MM. le vicomte SIOC'HAN DE KERSAIEC 1862-1868 ;

MARIONNEAU O. A. ✱ (1875-1877) ;

le marquis DE BRÉMOND D'ARS MIGRÉ ✱ (1884-1886) ;

LE MEIGNEN O. A. ✱ (1887-1889).

MEMBRES ÉLUS

MM. l'abbé ALLARD,

le baron DES JAMONIÈRES,

le baron BERTRAND-GESLIN ✱ O. A. ✱,

KERVILER ✱ O. A. ✱,

MAITRE O. I. ✱,

ORIEUX ✱,

{ sortants en 1891.

{ sortants en 1892.

{ sortants en 1893.

¹ Les autres présidents de la Société ont été : MM. NAU (1845-1862), décédé le 4 juillet 1865 ; — l'abbé CAHOUR (1869-1871), démissionnaire ; — l'intendant Galles (1872-1874), démissionnaire ; — le baron de WISMES 1878-1880), décédé le 5 janvier 1887 ; — le vicomte J. de la LAURENCIE 1881-1883), démissionnaire.

MEMBRES TITULAIRES

Date de la réception.

- 1878 4 juin. ALIZON (Emile), notaire, rapporteur de la Chambre, suppléant de juge de paix, rue Franklin, 20.
- 1886 12 janvier. ALLARD (l'abbé Louis), rue Haute-Roche, 4 bis
- 1852 5 octobre. ANIZON (le docteur Paul), rue des Halles, 22.
- 1886 11 mai. AVIAU DE TERNAY (le comte Ludovic d'), rue Tournefort. 2.
- 1879 4 novembre. BACQUA (Auguste), maire de St-Fiacre, pl. Louis XVI, 1.
- 1885 3 mars. BAGNEUX (le vicomte Zénobe FROTIER de), rue d'Argentré, 4.
- 1886 2 novembre. BALBY DE VERNON (le marquis Georges de), château de la Briais, Saint-Julien-de-Vouvantes.
- 1881 8 février. BASTARD (Charles), numismate, membre de la Société française d'archéologie, boulevard Malesherbes, 97, Paris.
- 1874 1^{er} décembre. BAUGÉ (Simon), rue Lafayette, 1.
- 1889 12 novembre. BÉNARD (Léon), professeur au Lycée, place du Rallement, 4, Angers.
- 1881 28 janvier. BERNARD (Auguste), notaire, rue d'Orléans, 11.
- 1884 3 juin. BERTHOU (Paul de), élève de l'École des Chartes, boulevard Delorme, 5, et rue de Fleurus, 3, Paris.
- 1884 5 février. BERTRAND-GESLIN (le baron Henri) ✱ O. A. ✱ ancien sous-préfet président du Conseil d'arrondissement de Cholet, maire de Vue, rue du Boccage, 4.
- 1875 2 mars. BLANCHARD (René), bibliothécaire-archiviste de la Société des Bibliophiles Bretons, quai Duquesne, 6.
- 1854 7 février. BLANCHET (le docteur Ferdinand), président de la Société nantaise d'horticulture, rue du Calvaire, 3.
- 1890 15 juillet. BOISGUÉHENNEUC (Henri du), château de Ker-Anna, Saint-Père-en-Retz.
- 1887 5 avril. BORD (Gustave), ancien directeur de la *Revue de la Révolution*, rue Mercœur, 20.
- 1854 2 juin. BORDERIE (Arthur LEMOYNE de la), élève diplômé de l'Ecole des Chartes, ancien député, membre de l'Institut, président de la Société des Bibliophiles Bretons, directeur de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, place du Marchix, 14, Vitré (Ille-et-Vilaine).
- 1875 9 novembre. BOSSIS (Auguste), rue Chaptal, 1 (avenue de Launay).
- 1890 4 février. BOUBÉE (Eugène), directeur de la *Mutuelle de Caen* place de la Petite-Hollande, 3.

- 1890 15 juillet. BOUBÉE (Joseph), château de la Meule, Arthon.
- 1879 7 janvier. BOUGOUIN (François), architecte, trésorier de la Société des Architectes, conseiller municipal, rue du Calvaire, 10.
- 1884 5 février. BOUGY (Gabriel RÉVÉREND de), architecte ingénieur, rue du Vieux-Chemin de Couëron.
- 1886 2 novembre. BOUYER (l'abbé Jules), ancien missionnaire, ancien aumônier des Dames-Blanches, supérieur du Petit Séminaire de Guérande. Guérande (Loire-Inf.).
- 1886 12 janvier. BREIL DE PONTBRIAND (le comte Fernand du), conseiller général et député de la Loire-Inférieure, membre du Conseil départemental de l'instruction publique, maire d'Erbray, rue Scribe, 4, château de la Haye-Besnou, Erbray, et boulevard Saint-Germain 238, Paris.
- 1874 5 mai. BRÉMOND D'ARS MIGRÉ (le marquis Anatole de),  chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et de Malte, ancien sous-préfet, conseiller général du Finistère, correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, membre de la Commission administrative du Musée départemental d'archéologie et d'ethnographie, délégué de la Société des Bibliophiles Bretons, rue Harrouys, 5, et château de la Porte-Neuve, Pont-Aven, (Finistère).
- 1886 14 décembre. BROCHAND (Victor), peintre décorateur, rue Contrescarpe, 22.
- 1878 23 juillet. BROSSE (Gustave GUILLET de la), place St-Pierre, 2.
- 1890 18 mars. BRUC DE LIVERNIÈRE (le comte Léopold de), rue Chauvin, 2.
- — BRUC (le vicomte Maurice de), camérier d'honneur de SS. le Pape Léon XIII, château de Bruc, Candé (Maine-et-Loire).
- 1890 5 avril. CAILLÉ (Dominique), avocat, secrétaire de la Société des Bibliophiles Bretons, vice-président du *Grillon*, place Delorme, 2.
- — CAILLÉ (Gustave), négociant, place Delorme, 2.
- 1886 11 mai. CAZENOVE DE PRADINE (Henri de), rue du Lycée, 19.
- 1890 22 avril. CHAFFAULT (le comte Gabriel du), ancien officier d'artillerie, chevalier d'Isabelle la Catholique, des SS. Maurice et Lazare, officier du Cambodge, etc., avenue d'Antin, 19 (Champs-Élysées), Paris.
- 1885 13 janvier. CHAILLOU (Félix), O. A.  avocat, quai de la Fosse, 70.
- 1884 4 mars. CHASTELLIER (Léon), rue Félibien, 36.

- 1886 6 avril. CHASTELLUX (Emmanuel de) ✱ ancien sous-préfet, ancien membre du comité central de la Société académique, rue Bonne-Louise, 30 bis.
- 1890 2 décembre. CHÉGUILLAUME (Joseph), étudiant en droit rue de Briord, 13.
- 1886 12 janvier. CHENANTAIS (Eugène), architecte départemental, président de la Société des Architectes, membre de la Commission départementale pour la conservation des bâtiments civils, rue Deshoulières, 9.
- 1887 3 mai. CHEVASNERIE (Charles LIBAULT de la), rue du Lycée, 10.
- 1868 15 décembre. CLÉRICAYE (Constant CLÉRICEAU DE LA) architecte, ancien président de la Société des Architectes, secrétaire de la Commission départementale pour la conservation des bâtiments civils, adjoint au Maire, rue Crébillon, 24.
- 1890 10 Juin. CLOSTURE (René LE PÈCQ de la), conseiller d'arrondissement, maire de Montrieux, Neung-sur-Beuvron (Loir-et-Cher).
- 1884 15 janvier. COLLART DE SAINTE-MARTHE (le baron JULES HULOT de), 25, rue Saint-Donatien.
- 1873 14 janvier. COMTE (Félix), quai Duguay-Trouin, 8.
- 1884 2 juillet. COQUILLARD (Pierre), architecte, rue St-Léonard, 23.
- 1884 1^{er} avril. CORMERAIS (Ludovic), ✱ ancien auditeur au Conseil d'Etat, conseiller général de la Loire-Inférieure, secrétaire de la Commission départementale, maire, de Saint-Philbert-de-Grandlieu, vice-président de la Société de la Croix-Rouge, du Comice agricole central, du Syndicat des Agriculteurs et de la Société nantaise d'horticulture, délégué de la Société des Bibliophiles Bretons, boulevard Delorme, 24.
- 1873 2 décembre. CORNULIER (le comte, Henri de), ancien conseiller général de la Loire-Inférieure, conseiller municipal, membre de la commission municipale de surveillance du Musée des Beaux-Arts, rue du Lycée, 13.
- 1886 22 juin. CORSON (Yvonic GUILLOTIN de), avocat, route de Paris, 19.
- 1887 5 avril. COUËTUS (le vicomte Geoffroy de) rue Royale 17.
- 1890 22 avril. COUFFON DE KERDELLECH (Adrien de), château de la Cossonnière, le Pellerin.
- 1885 3 novembre. DIEU (Léon) O, ✱, chevalier de la Croix d'Italie, chef de bataillon au 65^e de ligne, rue Tournefort, 3.

- 1886 12 janvier. DION (le marquis A'bert de), ✱ château de Maubreuil, Carquefou.
- 1880 12 novembre. DORTEL (Alcide), avocat, rue du Chapeau-Rouge, 12.
- 1845 9 août. DUGAST-MATIFEUX (Charles), ✱ ancien conseiller municipal, président du comité de la Bibliothèque, rue de Clisson, 4.
- 1883 6 mars. ESPITALIÉ LA PEYRADE (Henry), château de la Trémisinière, près Nantes
- 1880 3 février. ESTOURBEILLON (le comte Régis de l'), correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, inspecteur de la Société française d'Archéologie, rédacteur en chef de la *Revue historique de l'Ouest*, secrétaire-adjoint de la Société des Bibliophiles Bretons, membre de l'Association bretonne et de la Société des Hospitaliers-Sauveteurs bretons, rue du Drézen, 24, Vannes, et rue de la Grise, 14, Saumur.
- 1878 19 février. EVELLIN (Louis), chasublier, Basse-Grande-Rue, 16.
- 1880 3 avril. FABRÉ (Xavier), notaire, Guérande.
- 1888 6 mars. FLORNOY (Eugène), docteur en droit, rue Royale, 17.
- 1890 15 juillet. FONTENAU (Félix), rue Mondésir, 12.
- 1886 6 avril. GABORIT (l'abbé Prosper), ancien professeur de dessin et d'archéologie au Petit Séminaire, chanoine titulaire, archiprêtre de la Cathédrale, curé de Saint-Pierre, impasse Saint-Laurent, 7
- 1881 5 avril. GAHIER (Stanislas), ancien notaire, agent d'affaires, conseiller municipal, rue d'Orléans, 5
- 1886 6 avril. GANRY (Pitre LE LARDIC DE LA), architecte, ancien secrétaire de la Société des Architectes, place Delorme, 2.
- 1879 7 janvier. GARNIER (Arthur), avoué, les Sables d'Olonne (Vendée),
- 1881 20 décembre. GÉNUIT (le docteur Marcel), rue Saint-Pierre, 2.
- 1885 2 juin. GOURCUFF (Olivier DE), ancien secrétaire et délégué de la Société des Bibliophiles Bretons, rue Pergolèse, 48, Paris.
- 1876 21 mars. GRÉGOIRE (l'abbé Pierre), vicaire de Saint-Gohard. Saint-Nazaire.
- 1861 8 novembre. GRIMAUD (Emile), ancien secrétaire de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, imprimeur éditeur, place du Commerce, 4.
- 1890 22 avril. GUILLOU (le docteur Georges), quai Duguay-Trouin, 12.
- 1888 6 mars. HASTINGS (Alfred), rue Santeuil, 1.
- 1889 5 février. HEURTAUX (Alfred), lieutenant d'artillerie, rue Saint-Claude, 37, la Rochelle.

- 1873 14 janvier. HUETTE (René), directeur de l'*Ouest artistique et littéraire*, rue des Feuillantines, 5, Paris.
- 1868 7 juillet. HUNAUT (Victor), commissaire-priseur, rue Crébillon, 19.
- 1868 7 janvier. ISEGHEM (Henri Van) O. A. $\S$, avocat, ancien bâtonnier, membre du Conseil de l'ordre, professeur de code civil à l'Ecole libre de droit, suppléant de juge de paix, conseiller général de la Loire-Inférieure, vice-président de la Société de patronage des libérés du département, rue du Calvaire, 9.
- 1845 9 août. IZARN (le baron Armand d'), chevalier de Saint-Grégoire le Grand, place Louis XVI, 1.
- 1875 16 mars. JAMONNIÈRES (le baron Arthur des), vice-président de la Société des Bibliophiles Bretons, rue Saint-Julien, 1, et château de la Vignette, Oudon.
- 1890 4 février. JOSSO (le docteur Paul), rue de Strasbourg, 28.
- 1884 15 janvier. KERSAUSON DE PENNENDREF (Joseph de), trésorier de la *Revue historique de l'Ouest*, rue d'Argentré, 1, et château de Kerdavy, Herbignac.
- 1886 11 mai, KERVENOAËL (Emile JOUAN de), docteur en droit, membre de la Société française d'archéologie, rue Tournefort, 3.
- 1875 2 mars LAËNNEC (le docteur Théophile) O. A. $\S$, directeur de l'Ecole de médecine et de pharmacie, ancien président de la Société académique, président de la commission municipale de surveillance du Muséum d'histoire naturelle, vice-président de la Société de patronage des libérés du département, membre du comité de la Bibliothèque, boulevard Delorme, 13.
- 1873 14 janvier. LAFONT (Georges), architecte, membre de la Société des architectes, rue Rosière, 17.
- 1878 19 février. LALLIÉ (Alfred), ancien député, maire de Saint-Colombin, membre du Conseil de la Société des Bibliophiles Bretons, rue Bertrand-Geslin, 5.
- 1879 4 novembre. LAUNAY (Léonce GONTARD de), rue de Bel-Air, 24, Angers.
- 1890 22 avril. LAUZON (Etienne de), Haute-Grande-Rue, 8, et château de la Forêt, la Mothe-Achard (Vendée)
- 1888 11 décembre. LE BEAU (Arthur) O. $\S$ O. I. $\S$, commissaire de la marine, chef du service de la marine de Nantes, membre du comité central de la Société académique, hôtel de la marine, rue Voltaire, 6, et Port-Launay, près Couëron.

- 1887 3 mai. LE COUR-GRANDMAISON (Charles), conseiller général et député de la Loire-Inférieure, ancien secrétaire de la Chambre des Députés, membre de la Chambre de Commerce, président de l'Association amicale des anciens élèves de l'Externat des Enfants-Nantais, président d'honneur de la Société orphéonique la *Sainte-Cécile*, rue de Bréa, 2, et rue Casimir-Périer, 27, Paris.
- 1887 3 mai. LE COUR-GRANDMAISON (Henri) ✱, conseiller général de la Loire-Inférieure, maire de Campbon, rue de Bréa, 2.
- 1873 2 décembre. LE MEIGNEN (Henri) O. A. ✱ avocat, professeur de droit romain à l'École libre de droit, conseiller d'arrondissement de Bouaye (L.-I.), maire de Bouzillé (Maine-et-Loire), vice-président de la Société des Bibliophiles Bretons, rue Bonne-Louise, 7.
- 1888 3 avril. LEMOINE (Félix), chasublier, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, rue Royale, 8.
- 1890 2 décembre. LE MONNIER. (Paul) ✱ ingénieur, rue de Saint-Pétersbourg, 45, Paris, et château de Chanteloup, Saint-Père-en-Retz.
- 1885 13 janvier. LEMUT (André), ingénieur civil, rue Mondésir, 12 bis.
- 1877 6 février. LEROUX (Alcide), avocat, ancien président de la Société académique, membre de l'Association bretonne et de la Société française d'archéologie, rue Mercœur, 9.
- 1877 1^{er} mai. LINYER (Louis), avocat, bâtonnier de l'Ordre, professeur de droit français et d'économie politique à l'École libre de droit, adjoint au Maire, président de la Société de géographie commerciale, membre du comité central de la Société académique, rue Paré, 1.
- 1872 22 octobre. LISLE DU DRÉNEUC (Pître de), conservateur du Musée départemental d'archéologie et d'ethnographie, correspondant du Ministère de l'Instruction publique et de la Société nationale des Antiquaires de France, représentant de la Loire-Inférieure pour la commission des monuments mégalithiques de France, rue du Lycée, 15, et château de la Ferlonnière, la Haye-Fouassière.
- 1890 18 mars. LIVONNIÈRE (Maurice de), impasse Vignole, 2.
- 1887 3 mai. LONDE (Joseph SENOT de la), docteur en droit, rue Saint-Denis, 9.
- 1870 8 mars. MAITRE (Léon), O. I. ✱, ancien élève de l'École des Chartes, membre de la Société de l'École des Chartes,

- ancien président de la Société académique, archi-
viste du département, correspondant du Ministère
de l'Instruction publique, impasse Vignole, 1.
- 1846 6 mai. MAQUILLÉ (le comte Constant du Bois de), conseiller
d'arrondissement, maire de Mozay, rue Basse-du-
Château, 10.
- 1875 2 février. MARCHANT-DUPLESSIS (Paul), boulevard Hauss-
mann, 62, Paris.
- 1872 29 octobre. MASSION (Gustave), négociant, place Launay, 1.
- 1886 25 janvier. MATZ (Alcide Rado du), ingénieur des ponts et
chaussées, Fontenay-le-Comte (Vendée).
- 1885 7 juillet. MÉNARD (Anthime), avocat, docteur en droit, rue
Gresset 1.
- 1876 7 mars. MÉNARD (René), architecte, vice-président de la
Société des architectes, rue Voltaire 5.
- 1890 22 avril. MERLIERS DE LONGUEVILLE (Sévère des) O ✱
ancien capitaine de frégate, maire de Saint-Aignan,
place Saint-Pierre, 2.
- 1873 14 janvier. MONTFORT (Jules), architecte, diplômé par le gou-
vernement, médaillé de l'Ecole des Beaux-Arts,
2^e prix de Rome, délégué de la Société des Archi-
tectes, rue Colbert, 11.
- 1888 1^{er} mai. MONTFORT (Guy de), château du Lohu, près Males-
troit (Morbihan).
- 1846 3 septembre. MONTI DE REZÉ (le comte Alexandre de), chevalier
de Saint-Grégoire le Grand, rue de la Commune, 25,
et château de la Bretonnière, Vigneux.
- 1884 5 février. MONTI DE REZÉ (Bernard de), ancien officier de cavale-
rie, quai Ceineray, 3, rue de Nantes, 17, Laval, et
château de l'Enfrière (Mayenne).
- — MONTI DE REZÉ (Claude de), membre du Conseil de la
Société des Bibliophiles Bretons, quai Ceineray, 3.
- 1886 12 janvier. MONTI DE REZÉ (le vicomte Robert de), rue de la
Commune, 7.
- 1886 6 avril. MONTI DE REZÉ (le comte Henri de), rue
Strasbourg, 31.
- 1866 5 juin. NAU (Paul), architecte, délégué de la Société des
Architectes, membre de la commission administra-
tive du Musée départemental d'archéologie et
d'ethnographie, rue Lafayette, 16.
- 1845 9 août. NICOLLIÈRE-TEJEIRO (Stéphane PRAUD de la)
O. A, § archiviste de la Ville, correspondant de la
Société nationale des Antiquaires de France, rue
Deshoulières, 9.
- 1886 1^{er} juin. OHEIX (Robert), avocat, membre de l'Association

bretonne, délégué de la Société des Bibliophiles Bretons, Savenay et La Ville-au-Veneur, en Trévé (Côtes-du-Nord).

- 1864 6 décembre. ORIEUX Eugène ✱, agent-voyer en chef honoraire, ancien président et membre du comité central de la Société académique, président de la Société amicale des Anciens élèves de l'École professionnelle, membre de la commission administrative du Musée départemental d'archéologie et d'ethnographie, membre de la commission municipale de surveillance du Muséum d'histoire naturelle, commissaire général des expositions et des fêtes de la Société nantaise d'horticulture, passage du Nord.
- 1888 3 avril. PARIS-RÉBY (Emile), peintre verrier, impasse Saint-Clément.
- 1886 2 novembre. PATELLIÈRE (Henri du Bois de la), maire de Saint-Etienne-de-Montluc, Saint-Etienne-de-Montluc.
- 1883 11 février. PERRION (Charles), négociant, quai Duquesne, 1.
- 1855 2 octobre. PERTHUIS-LAURANT (Alexandre), numismate, trésorier de la commission administrative du Musée départemental d'archéologie et d'ethnographie, trésorier de la Société des Bibliophiles Bretons, membre du comité de la Bibliothèque, avenue des Folies-Chaillou, 17.
- 1874 4 août. PICHELIN (Paul), banquier, rue Bonne-Louise, 1.
- 1888 10 janvier. PIED (Edouard) O. I. ✱, économe du Lycée, rue du Lycée, 1.
- 1886 1^{er} mai. POMMIER (Félix), rue Sainte-Catherine, 1.
- 1882 8 mars. PORSON (le docteur Louis), président du Syndicat des médecins du département, place Saint-Pierre, 2.
- 1872 29 octobre. POT (Alphonse), secrétaire du conseil des Prud'hommes, avenue de Lusançay, 6.
- 1884 4 mars. POUVREAU (Raymond), ancien conseiller d'arrondissement de Nantes, directeur de la *Mutuelle du Mans*, rue Lafayette, 18.
- 1886 2 novembre. RADIGOIS (l'abbé Auguste), ancien supérieur du collège de Châteaubriant, ancien curé de St-Sébastien, aumônier du Pensionnat des Frères, rue de Bel-Air, 14.
- 1884 5 février. RÉSAL Jean ✱ ingénieur ordinaire de 1^{re} classe des ponts et chaussées, rue Bonaparte, 32, Paris.
- 1888 11 décembre. RETAIL (Emile BOUTILLIER DU), château de Bayers, Legé.
- 1881 8 février. RIARDANT (Charles), directeur du Comptoir d'Escompte de Paris (agence de Nantes), place Royale, 6.
- 1836 2 décembre. ROBUCHON (Jules-César), libraire photographe, édi-

- teur, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest, Fontenay-le-Comte (Vendée).
- 1877 6 mars. ROUSSE (Joseph), banquier, ancien conseiller général de la Loire-Inférieure, membre de la commission administrative du Musée départemental d'archéologie et d'ethnographie, membre du Conseil de la Société des Bibliophiles Bretons, rue Lafayette, 11.
- 1886 9 février. SAY (Achille), rue Rosière, 33.
- — SAY (Edouard), rue Rosière, 15.
- 1886 22 juin. SOREAU (l'abbé Henri), professeur de dessin à Saint-Stanislas, rue Saint-Stanislas.
- 1862 7 janvier. SOULLARD (Paul), négociant, hôtel Montbert, rue Basse-du-Château, 10.
- 1890 18 mars. SUYROT (Gabriel de), rue Félix, 15.
- 1890 6 mai. TAILLEPIED DE BONDY (le comte Jules de) C , chevalier de Malte, commandeur des SS. Maurice et Lazare, du nombre extraordinaire de Charles III, officier d'Albert le Valeureux, chevalier du Dannebrog, chevalier grand-croix d'Isabelle la Catholique, commandeur du *Pio Nono*, etc., ancien envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de première classe, château de Chassay, Doulon.
- 1887 5 avril. TOCHÉ (Charles), artiste peintre, rue Pétrarque, Paris.
- 1886 9 février. TOUCHE (Henri LE LIÈVRE de la), rue des Pénitentes, 1.
- 1883 3 avril. TOUCHE (Xavier LE LIÈVRE de la), numismate, place Louis XVI, 5.
- 1846 6 mars. TOUR DU PIN CHAMBLY DE LA CHARCE (le baion Gabriel de la), président du Conseil général de la Vendée, président du comité nantais de la Société française de secours aux blessés, boulevard Delorme, 26.
- 1867 5 novembre. TULLAYE (le comte Alfred de la), place Dumoustiers, 4, et château du Plessis-Tizon, près Nantes.
- 1885 12 mai. VEILLECHÈZE (Alfred de), rue Colbert, 11.
- 1875 2 mars. VIAU (Louis), artiste peintre, membre de la commission du Musée municipal des Beaux-Arts, quai Brancas, 5.
- 1881 8 mars. VIEUVILLE (Charles PATARD DE LA), chevalier de l'ordre de Pie IX, rue d'Aguesseau, 4.
- 1883 1^{er} mai. VOLLATIER (Philibert), chef de bureau à la Préfecture, quai de la Fosse, 39.
- 1887 1^{er} mai. WISMES (Christian DE BLOCQUEL DE CROIX, baron de), rue Su ly, 1 (place Louis XVI).
- WISMES (Gaëtan DE BLOCQUEL DE CROIX, baron de), secrétaire de la *Concordia*, rue Royale, 9.

MEMBRES CORRESPONDANTS

- 1882 13 janvier. AUMONT (Joseph), rue du Cygne, 21, Tours (Indre-et-Loire).
- 1879 5 avril. BARMON (Henri NICOLAZO de), camérier d'honneur de S. S. le Pape Léon XIII, château de la Touche, Saint-Joseph, Fégréac.
- 1864 7 juin. BARTHÉLEMY (Anatole de) ✱, O. I. ✱, membre de l'Institut, rue d'Anjou 9, Paris.
- 1885 13 janvier. BÉJARRY (le comte Amédée de) ✱ sénateur de la Vendée, ancien lieutenant-colonel du 83^e régiment territorial, rue Tournefort, 7, et château de la Roche-Loucherie, Sainte-Hermine (Vendée).
- 1877 4 décembre. BIAIS (Emile) O. A. ✱, archiviste de la Ville, conservateur du Musée archéologique, correspondant du Ministère des Beaux-Arts, rue du Rempart de l'Est, 34, Angoulême (Charente).
- 1872 2 juillet. BLANCHARD (Gustave), ancien percepteur, Nozay.
- 1887 1^{er} mars. BOCERET (Emmanuel de), Guérande.
- 1883 11 décembre. CHATELLIER (Paul MAUFRAS du), O. I. ✱, correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, château de Kernuz, Pont-l'Abbé (Finistère).
- 1860 6 novembre. CHESNEAU (Alfred), négociant, rue Boreau, 21, Angers (Maine-et-Loire).
- 1865 20 juin. CORSON (l'abbé Amédée GUILLOIN de), chanoine honoraire de Rennes, président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, rue Saint-Melaine, 34, Rennes, et château de la Noë, Bain-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine).
- 1884 21 avril. COUFFON DE KERDELLECH (Alexandre de), écrivain et peintre, château de la Cossonnière, le Pellerin.
- 1886 9 février. DRESNAY (le vicomte Maurice du), licencié ès-lettres, attaché à la Légation de France au Caire. Caire (Egypte) et au château du Dreneuc, Fégréac.
- 1885 13 janvier. EUDEL (Paul) O. A. ✱, critique d'art, membre du comité de la Bibliothèque de Nantes, rue de Laval, 9, Paris,
- 1888 7 février. GENDRE (l'abbé Armand), vicaire de Machecoul.

- 1885 7 juillet. GUÈRE (le comte Alphonse PANTIN de la), chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et de Malte, correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, rue de la Grosse Armée, 1, Bourges (Cher).
- 1886 mai. GUINY (Alain du), rue Crébillon.
- 1881 7 juin. JOSNIN (l'abbé Jean-Baptiste), vicaire d'Issé.
- 1879 4 mars. KERGUENNEC (François LE CHAUFF de), maire de Saint-Molf, Guérande.
- 1847 20 avril. KERSABIEC (le vicomte Edouard Sioc'HAN de), chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien conseiller de préfecture, membre de la commission administrative du Musée départemental d'archéologie et d'ethnographie, château de la Jouardais, la Gacilly (Morbihan).
- 1887 3 mai. LEFÈVRE (Henri), notaire, rue de Clermont, Nantes.
- 1886 11 mai. LE GOUVELLO (le vicomte Hippolyte), maire de Sévérac, Saint-Gildas-des-Bois.
- 1856 3 juin. MARIONNEAU (Charles) O A , correspondant de l'Institut, vice-président de l'académie de Bordeaux, écrivain et peintre, rue Turenne, 71, Bordeaux (Gironde).
- 1886 22 juin. MARTIN-DESLANDES, rue Pierre-Charron, 66, Paris.
- 1881 7 juin. MÉRESSE (Gabriel), banquier, vice-président de la Chambre de commerce, Saint-Nazaire.
- 1869 4 mai. MEYNIER (l'abbé Paul), curé de Basse-Goulaine.
- 1870 15 juillet. MORDEL (l'abbé Jean-Baptiste), vicaire de Guenrouët.
- 1886 14 décembre. PERRAUD (Emile), Issé.
- 1881 18 janvier. PERRON (Louis), expert et greffier de paix, La Croix de Pierre, Varades.
- 1873 1^{er} juillet. POCARD-KERVILER (René)  O. A. , ingénieur en chef des ponts et chaussées, correspondant du Ministère de l'Instruction publique et de la Société nationale des Antiquaires de France, lauréat de l'Académie française, vice-président d'honneur de la Société des Bibliophiles Bretons, quai du Commerce, Saint-Nazaire.
- 1884 15 janvier. RÉMAUD (l'abbé Joseph), curé de Saffré.
- 1878 6 mars. ROCHEBRUNE (Raoul de) château de la Court, Saint-Cyr-en-Talmondaïs (Vendée).
- 1879 4 décembre. SÉCILLON (le marquis Ernest de)  chef d'escadron d'artillerie en retraite, château de Kerfur, Guérande

- 1873 1^{er} juillet. SEIDLER (Charles), 46, Hammersmith, Eyot Gardens, Londres.
- 1885 7 juillet. TOUCHE (Henri ROUMAIX de la), ancien procureur impérial, président du conseil d'arrondissement d'Angenis, château de Champtoceaux (Maine-et-Loire).
- 1885 2 décembre. TRÉMOILLE (le duc Louis de la), vice-président d'honneur de la Société des Bibliophiles Bretons, avenue Gabriel, 4, Paris.
-

MEMBRE HONORAIRE

- 1884 5 février. CULLÈRE (l'abbé Auguste), chanoine de Para (Brésil), 14, rue de Coutances.
-

Messieurs les Secrétaires Généraux prient leurs collègues de vouloir bien leur faire connaître les rectifications à apporter à la liste des Sociétaires et déclinent toute responsabilité pour les erreurs ou les lacunes qu'entraînerait un défaut de communication.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

- Aisne*..... Mémoires de la Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin (SAINT-QUENTIN).
- Allier*..... Bulletin de la Société d'Emulation du département de l'Allier : Sciences, arts et belles-lettres (MOULINS).
- Alpes-Maritimes* ... Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes (NICE ET PARIS).
- Aube*..... Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube (TROYES).
- Aude*..... Bulletin de la Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne (NARBONNE).
- Aveyron*..... Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron (RODEZ).
- Basses-Pyrénées* ... Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau (PAU).
- Belfort*..... Bulletin de la Société belfortaise d'émulation (BELFORT).
- Bouches-du-Rhône*.. Répertoire des travaux de la Société de statistique de Marseille (MARSEILLE).
- Charente*..... Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente (ANGOULÊME).
- Charente-Inférieure*. Revue de Saintonge et d'Aunis (Bulletin de la Société des archives historiques (SAINTES).
- Cher*..... Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre (BOURGES).

- Corrèze*..... Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze (BRIVES).
- Côtes-du-Nord*..... Mémoires de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord (SAINT-BRIEUC).
- Société d'Emulation des Côtes-du-Nord (Bulletins et Mémoires) (SAINT-BRIEUC).
- Creuse*..... Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse (GUÉRET).
- Deux-Sèvres*..... Mémoires de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres. — Bulletins de la même Société (NIORT).
- Dordogne*..... Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord (PÉRIGUEUX).
- Drôme*..... Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers (ROMANS).
- Finistère*..... Bulletin de la Société archéologique du Finistère (QUIMPER).
- Bulletin de la Société académique de Brest (BREST).
- Gard*..... Mémoires de l'Académie de Nîmes (NÎMES).
- Gironde*..... Société archéologique de Bordeaux (BORDEAUX).
- Hautes-Alpes*..... Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes (GAP).
- Haute-Marne*..... Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres (LANGRES).
- Haute-Saône*..... Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône (VESOUL).
- Haute-Vienne*..... Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin (LIMOGES).
- Ille-et-Vilaine*..... Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du Département d'Ille-et-Vilaine (RENNES).
- Annales de Bretagne publiées par la Faculté des Lettres de Rennes (RENNES).
- Isère*..... Bulletin de l'Académie Delphinale (GRENOBLE).
- Jura*..... Mémoires de la Société d'Emulation du Jura (LONS-LE-SAUNIER).
- Landes*..... Bulletin de la Société de Borda (DAX).
- Loir-et-Cher*..... Mémoires de la Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher (BLOIS).
- Bulletin de la Société archéologique, scientifique, et littéraire du Vendômois (VENDOME).
- Loire*..... Annales de la Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire (SAINT-ETIENNE).

- Loire-Inférieure*.... Annales de la Société Académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure (NANTES).
 — Bulletin de la Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France (NANTES).
 — Revue historique de l'Ouest (NANTES, VANNES ET PARIS).
Loiret..... Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais (ORLÉANS).
Lot..... Bulletin de la Société des Etudes littéraires, scientifiques et artistiques du Lot (CAHORS).
Lozère..... Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère (MENDE).
Maine-et-Loire..... Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire (ANGERS).
 — Bulletin de la Société des sciences, lettres et beaux-arts de Cholet et de l'arrondissement (CHOLET).
Manche..... Notices, mémoires et documents publiés par la Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche (SAINT-LÔ).
Marne..... Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne (CHALONS-SUR-MARNE).
Mayenne..... Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne (LAVAL).
Meurthe-et-Moselle.. Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain (NANCY).
Meuse..... Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc (BAR-LE-DUC).
Morbihan..... Bulletin de la Société polymathique du Morbihan (VANNES).
Oise..... Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise (BEAUVAIS).
Orne..... Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne (ALENÇON).
Pas-de-Calais Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie.
 — Bulletin historique de la même Société (SAINT-OMER).
Rhône Annales de la Société académique d'architecture de Lyon (LYON).
Saône-et-Loire..... Mémoires de la Société Eduenne (AUTUN).
Sarthe... .. Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe (LE MANS).
 — Revue historique et archéologique du Maine (LE MANS ET MAMERS).

- Seine* Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France — Bulletins de la même Société (PARIS).
 — Annuaire de la Société française de numismatique (PARIS).
 — Revue de la Société des Etudes historiques, faisant suite à l'Investigateur (PARIS).
 — Bulletin d'archéologie chrétienne (PARIS).
 — Journal des Savants (PARIS).
Seine Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments (Congrès archéologiques) (PARIS ET CAEN).
 — Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques (PARIS).
Seine-Inférieure.... Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure (ROUEN).
 — Recueil des Publications de la Société havraise d'études diverses (LE HAVRE).
Seine-et-Oise Mémoires et Documents publiés par la Société archéologique de Rambouillet (RAMBOUILLET).
Somme..... Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie — Bulletins de la même Société (AMIENS ET PARIS).
Tarn-et-Garonne . . Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne (MONTAUBAN).
Var..... Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan (DRAGUIGNAN).
Vendée..... Annuaire de la Société d'Émulation de la Vendée (LA ROCHE-SUR-YON).
Vienne..... Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest. — Bulletins de la même Société (PORTIERS).
Yonne Bulletins de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne (AUXERRE).

ALGÉRIE

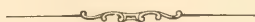
- Constantine*..... Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique du département de Constantine (CONSTANTINE).
 — Bulletin de l'Académie d'Hippone (BÔNE).

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

- Washington* Annual report of the board regents of the Smithsonian Institution, showing the operations, expenditures, and condition of the institution (WASHINGTON).

EXTRAITS

Des procès-verbaux des Séances.



SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1890

Présidence de M. LE MEIGNEN, président.

Etaient présents : MM. ALIZON, BACQUA, le vicomte DE BAGNEUX, BASTARD, MÉNARD, BOSSIS, DE CAZENOVE DE PRADINE, DU CHAMPRENOU, le comte DE L'ESTOURBEILLON, GRIMAUD, le lieutenant HEURTAUX, le baron DES JAMONnières, DE KERVENOEL, LA PEYRADE, LEGENDRE, LEROUX, CLAUDE DE MONTI DE REZÉ, PERRION, PERTHUIS-LAURANT, les barons CHRISTIAN et GAËTAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Avant de faire procéder aux élections, M. le Président rappelle la mort d'un de nos plus anciens collègues, M. Constant Verger. Archéologue distingué, historien érudit, M. Verger venait de publier le *Cartulaire de l'Abbaye de Bois-Grolland* (Vendée). Si sa disparition est une grande perte pour la science, elle est aussi un grand malheur pour les pauvres, qui tous connaissaient la charité inépuisable de notre regretté collègue. La foule qui assistait à ses obsèques témoigne de la considération et de l'estime dont il jouissait dans notre ville.

L'heure avancée à laquelle s'est terminée la dernière séance n'a pas permis de procéder à un second tour de scrutin pour la nomination du Président. Il en résulte une difficulté. Lorsque le second tour de scrutin est renvoyé à une autre séance, la majorité absolue est-elle requise ? Le Bureau entend réserver à l'as-

semblée le droit de trancher la question. Elle est résolue dans le sens affirmatif : la majorité relative suffit.

VOTANTS : 22.

Le marquis DE DION, 14 voix, ÉLU.

Le baron DES JAMONIÈRES, 6 voix ; — le comte DE L'ESTOURBEILLON : 1 ;
ORIEUX, 1 ; — le baron DE LA TOUR DU PIN CHAMBLY : 1 ;

Le scrutin a lieu ensuite pour la nomination de 5 membres du Comité en remplacement de MM. KERVILER et MONTFORT, qui ont accompli leur trois années, de CORNULIER et CHAILLOU, démissionnaires. BLANCHARD, nommé secrétaire du Comité.

Le résultat est le suivant :

MM. le baron BERTRAND-GESLIN.....	19	ÉLU
le baron DES JAMONIÈRES.....	19	ÉLU
KERVILER..	16	ÉLU
LEGENDRE.	12	ÉLU

MM. DU CHAMPRENOU : 7 ; — MONTFORT : 6 ; — l'abbé ALLARD : 5 ;
ORIEUX : 4 ; — BÉNARD : 3 ; — DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO, PERTHUIS-
LAURANT : 2 ; — le vicomte DE BAGNEUX, BASTARD, BLANCHARD, le
vicomte DE COUËTUS, le vicomte de la LAURENCIE, LE MEIGNEN,
LEROUX, MAÎTRE, l'abbé SOREAU, 1. — Blancs : 6.

Le 2^e tour de scrutin donne le résultat suivant :

M. DU CHAMPRENOU.....	16	ÉLU
MM. l'abbé ALLARD : 2 ; — BÉNARD : 1 ; — Blancs : 3.		

Il est procédé ensuite au vote pour l'admission de :

1^o M. le docteur PAUL JOSSO, présenté par MM. les barons CHRISTIAN et GAETAN DE WISMES ;

2^o M. EUGÈNE BOUBÉE, présenté par MM. LE MEIGNEN et LA PEYRADE.

Ces messieurs sont admis à l'unanimité comme membres titulaires.

M. le baron Gaëtan de Wismes dépose le vœu suivant.

VŒU

« Les soussignés, membres de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure,

Considérant qu'il serait désirable de voir les anciens Présidents appelés à

faire, leur vie durant, partie du Comité central, auxquels ils apporteraient le concours de leur expérience et de leurs lumières ;

Que ce serait un juste hommage aux services rendus par eux à la Société ;

Que, d'ailleurs, le nombre des membres du Comité n'a pas été augmenté, alors que celui des membres de la Société a presque doublé depuis quelques années ;

Emettent le vœu que les anciens Présidents soient nommés membres à vie du Comité central et que par suite, le § 5 de l'art. VII, ainsi conçu :

..... Du Président sortant,
soit remplacé par ces mots :

..... Des anciens Présidents.

Nantes, ce 4 février 1890.

Ce vœu, dont l'original est déposé sur le bureau, est revêtu, comme l'exige le Règlement, de dix signatures, celles de MM. *C. Bastard, Bossis, du Champrenou, comte de l'Estourbeillon, baron des Jamonnières, E. de Kerve-noaël, Charles Perrion, la Peyrade, baron Christian de Wismes, baron Gaëtan de Wismes.*

Le vœu du baron Gaëtan de Wismes est adopté par acclamation et le règlement sera modifié dans ce sens. M. le Président tient même à remercier le baron de Wismes de l'intelligente initiative qu'il a prise. Il est bien l'interprète de l'Assemblée, qui apprécie l'urgence et la justesse de la proposition qui vient d'être adoptée.

M. le Président lit une lettre reçue par lui aujourd'hui et dont l'auteur tient à conserver l'anonyme. Ce confrère en archéologie pense que, dans le Musée, la place réservée aux pierres polies et à tous les instruments de l'âge préhistorique est beaucoup trop importante. A son avis, des objets bien plus intéressants sont relégués au second plan. Il voudrait, par exemple, voir à une place d'honneur des plans et des vues des monuments de l'ancien Nantes. Il y a dans les Archives municipales et à la Bibliothèque publique un grand nombre de cartes dont la vraie place serait dans notre Musée et dont on formerait une galerie qui intéresserait beaucoup les visiteurs.

M. le Président a cru devoir lire cette lettre, parce qu'elle lui était adressée, mais il la renverra au Conservateur du Musée, à qui régulièrement elle aurait dû être remise.

L'installation du nouveau Bureau aura lieu à la prochaine séance.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général,

HENRY LA PEYRADE.

SÉANCE DU 18 MARS 1890,

Présidence de M. LE MEIGNEN, président sortant, et de M. le marquis DE DION, nouveau président.

Etaient présents : MM. le vicomte DE BAGNEUX, BÉNARD, GRIMAUD, HASTINGS, DE KERVENOËL, LA PEYRADE, SENOT DE LA LONDE, PERRION, PERTHUIS-LAURANT, les barons CHRISTIAN et GAËTAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Le Meignen, Président sortant, dit : « Vous savez, Messieurs, la perte d'un collègue aimé et estimé¹. La soudaineté de cette mort nous a causé une surprise douloureuse. Il était impossible de faire une séance d'apparat, de fête, pour ainsi dire, le lendemain du jour où nous avons conduit à sa dernière demeure un pareil confrère, membre du Comité central. M. le marquis de Dion, moi et plusieurs autres, avons donc cru devoir remettre à la prochaine séance les discours et les invitations qui accompagnent l'installation d'un nouveau Bureau. J'invite M. le marquis de Dion à prendre place au fauteuil : j'espère qu'il saura tenir le gouvernail d'une main plus ferme que je n'ai pu le faire. Je n'ai trouvé que des amis et je garderai un bon souvenir des trois années que j'ai passées à la tête de la Société. Elles compteront dans mon existence, car c'est une gloire d'être président de la Société archéologique dans une ville comme Nantes. Je me retire donc plein d'honneurs, mais aussi plein de regrets et de tristesse. »

M. le marquis de Dion, nouveau Président, dit à son tour : « C'est sous de bien tristes auspices que je prends place au fauteuil. Un de nos confrères les plus aimés et les plus estimés vient de nous être enlevé. Je suis certain de traduire votre pensée en envoyant à notre collègue, M. le baron des Jamonnières, et à toute la famille l'expression de notre douloureuse sympathie. — Je dois maintenant vous remercier, Messieurs, de l'honneur que vous m'avez fait.

¹ M. Jules du Champrenou, ancien secrétaire et membre du Comité central, décédé le 13 mars à Nantes.

J'en suis touché. J'ai longtemps hésité à accepter ces fonctions, car il me semblait présomptueux, à moi, de remplacer votre ancien Président. Je n'en ferai pas l'éloge : je me borne à exprimer mes regrets de son départ, puisque le Règlement ne permet pas de le maintenir à votre tête. — Quel sera le programme de nos études ? Nous ne pouvons guère espérer de nouvelles découvertes, mais notre Musée archéologique renferme des éléments nombreux de travail. Nous comptons dans les prochaines séances vous offrir des exhibitions d'objets qui donneront lieu à des remarques et à des études intéressantes. »

Il est procédé à l'élection de :

1° M. le comte LÉOPOLD DE BRUC DE LIVERNIÈRE, présenté par MM. le baron DES JAMONNIÈRES et XAVIER LE LIÈVRE DE LA TOUCHE.

2° M. le vicomte MAURICE DE BRUC, présenté par MM. EMILE DE KERVENOAËL et HENRY DE CAZENOVE DE PRADINE.

3° M. GABRIEL DE SUYROT, présenté par MM. de KERVENOAËL et LA PEYRADE.

4° M. MAURICE DE LIVONNIÈRE, présenté par MM. le baron GAËTAN DE WISMES et HENRY LA PEYRADE.

Ces messieurs sont admis à l'unanimité à faire partie de la Société, à titre de membres titulaires.

Ensuite la séance est levée, en signe de deuil, à 8 h. 3/4.

Le Secrétaire général,

Baron DE WISMES.

OUVRAGES DÉPOSÉS SUR LE BUREAU.

Sociétés correspondantes.

1° *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (Troyes). — Tome XIV, 3^e série, Année 1888, XXV.

2° *Bulletin de la Société Belfortaise d'émulation* (BELFORT). — N^o 9, 1888-89.

3° *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre* (CHER). — 1888-89, XVI^e volume.

4° *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (Brives). — Tome XI, 4^e livraison.

5° *Bulletin de la Société académique de Brest* (FINISTÈRE). — 4^e série, tome XIV, 1888-1889.

6° *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres* (HAUTE-MARNE). — N° 43, 1^{er} janvier 1890.

7° *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de la Haute-Saône* (Vesoul). — Années 1869; — 1872; — 1873; — 1874; — 1875; — 1877; — 1878; — 1879; — 1880; — 1881; — 1882; — 1883; — 1885; — 1886.

8° *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (Lons-le-Saulnier). — 4^e série; 4^e volume 1888.

9° *Bulletin de la Société de Borda* (LANDES). — Quatorzième année, 1889; 4^e trimestre.

10° *Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*. — Volume 10^e de la 6^e série; 2^e semestre.

11° *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (LOIRET). — Tome IX, N° 139; 2^e trimestre de 1889.

12° *Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot* (Cahors). — Tome XIII, 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e fascicule.

13° *Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts de la Lozère* (Mende). — Tome XV, 1889, septembre, octobre, novembre.

14° *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne* (Châlons-sur-Marne). — Année 1885-86.

15° *Revue historique et archéologique du Maine* (SARTHE). — Tome XXV, année 1889; 1^{er} semestre.

16° *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques* (SEINE). — Année 1888, n° 2.

17° *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie* (SOMME). — Année 1889, N° 3.

18° *Bulletin de la Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan* (VAR). — Tome XVI, 1886-1887.

19° *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (VIENNE). — Tome XI, 2^e série, année 1888.

20° *Bulletin de l'Académie d'Hippone* (CONSTANTINE). — N° 80.

SÉANCE DU 22 AVRIL 1890.

Présidence de M. LE MEIGNEN, président sortant, et de M. le marquis DE DION, nouveau président.

Etaient présents : MM. BACQUA, BÉNARD, le baron BERTRAND-GESLIN, le comte de CORNULIER, le comte de L'ESTOURBEILLON, HASTINGS, le baron d'IZARN, le baron des JAMONIÈRES, de KERVENOAEL, LA PEYRADE, LE BEAU, LEROUX, LE MEIGNEN, SENOT DE LA LONDE, RENÉ MÉNARD, PERRION, PERTHUIS-LAURANT, BOUTILLIER DU RETAIL, RIARDANT, ROBUCHON, les barons CHRISTIAN et GAETAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Puis il est procédé à l'installation du nouveau bureau.

* ALLOCUTION DE M. LE MEIGNEN, PRÉSIDENT SORTANT.

Suivant l'usage, Messieurs, je dois vous rendre compte des faits les plus saillants qui ont signalé l'administration que vous avez bien voulu me confier pendant les trois années qui viennent de s'écouler.

Pendant ce court laps de temps la mort nous a cruellement frappés. Nous sommes encore sous l'impression du foudroyant décès de notre excellent collègue M. du Champrenou, cet homme charmant, ce cœur d'or chez lequel l'amitié la plus sûre ne restait jamais en défaut ; quelques jours auparavant, c'était M. Constant Verger écrivain distingué, chercheur patient, plus connu encore par son inépuisable charité que par les grandes qualités d'administrateur qui le placèrent à plusieurs reprises aux premiers rangs de notre édilité nantaise. Puis nous avons successivement accompagné à leur dernière demeure notre trésorier honoraire M. Petit, l'habile dessinateur de nos vieux monuments et l'humoristique savant qui connaissait à fond l'histoire de nos rues, de nos édifices, de nos illustrations ; M. Delamare, un de nos membres fondateurs,

que son grand âge empêchait d'assister à nos séances, mais qui suivait avec intérêt tous nos travaux ; le savant et modeste docteur Lehoux, MM. Francis Rousselot et Aristide Van Iseghem ; puis cet alerte et spirituel vieillard autour duquel nous aimions à nous grouper, M. Laurant. Esprit distingué, causeur érudit, il charmait sa vieillesse par le culte passionné de la littérature et de l'archéologie. Ses belles études sur la transformation successive du vieux Nantes que le gracieux désintéressement de M^{mes} Perthuis et Le Monnier, ses filles, a fait passer dans notre Musée, resteront comme le résumé tangible et vulgarisateur de tous les travaux publiés sur la question.

Qu'on nous permette une mention spéciale pour M. Anthime Ménard. Nul n'est plus digne de fixer nos regards d'archéologue que cette belle et sympathique figure d'un de nos plus anciens et plus fidèles collègues.

D'autres ont dit ce qu'était M. Ménard, ont rappelé sa merveilleuse organisation, sa science profonde du droit, son beau talent oratoire, sa verve étincelante, son tempérament poétique, car, en vérité, rien ne lui a manqué. D'autres ont célébré son noble caractère, sa délicatesse de conscience, son inépuisable indulgence pour ses collègues, car c'était la bonté qui était comme le trait distinctif de ce cœur chaud et généreux, de cet homme tellement bon, qu'on a pu dire de lui que dans sa longue carrière il n'avait jamais non seulement blessé, mais volontairement affligé quelqu'un. Quant à nous, nous devons nous arrêter un instant devant le lettré, l'érudit, le délicat amateur du beau, l'ardent et sagace chercheur qui sut se créer dans presque tous les genres de merveilleuses collections.

C'est dès sa petite enfance que se montra chez lui un goût ardent pour les livres, et il n'avait guère que onze à douze ans lorsqu'il consacra ses premières économies d'écolier à l'acquisition de quelques vieux bouquins, dont il ne voulut jamais se séparer. Plus tard, avec un tact étonnant, il sut découvrir de merveilleux objets, dédaignés de tous et que nous voyons aujourd'hui couvrir d'or quand ils passent dans les ventes publiques. Mais aussi, que de patientes recherches, quelle chasse aux bibelots, intrépide, passionnée de tous les instants !

Un jour, dans une toute petite commune des environs de Nantes, une pluie torrentielle le force à demander asile dans une maison qu'il trouve sur sa route. Les maîtres sont absents ; on le fait entrer dans une cuisine noire et enfumée. Dans un coin cependant ses yeux fureteurs ont aperçu une petite armoire. Il s'approche, et quelle n'est pas sa joie quand, après l'avoir débarrassée d'une épaisse couche

de poussière, il trouve parfaitement intact le plus ravissant bahut qui se pût voir.

Un autre jour, c'était au milieu du marais de Donges, au temps de ces fameux procès, que son aptitude à traiter les questions féodales les plus compliquées lui fit confier, et qui créèrent sa réputation. Dans le coin de la salle commune d'une auberge, une magnifique crédence Henri II, couverte des plus curieuses et des plus intéressantes sculptures, gisait abandonnée, destinée, au prochain jour, à alimenter honteusement le feu. Faire accepter un prix à l'aubergiste tout surpris qu'on lui offrit de l'or de ces vieux ais tout vermoulus, fréter une de ces barques dans lesquelles les *Briérons* nous apportent les *mottes* de leur grande tourbière, y installer sur un douillet lit de paille sa précieuse acquisition et l'escorter jusqu'à Nantes, tout cela ne fut que l'affaire d'un instant.

Une autre fois, c'est une merveilleuse trousse de *maitre-queux* en acier ciselé qu'il rencontre au milieu de ferrailles sans valeur. Puis des faïences, des porcelaines, des tableaux, des gravures, plus de 50 000 pièces et portraits.

Combien de fois renfermés dans son cabinet et fermant la porte, nous garant, comme dit Granville, des importuns et des visites, feuilletions-nous ces interminables portefeuilles, qui contenaient des richesses incalculables.

Il n'était pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe, et M. Ménard n'aimait montrer ses collections qu'à ceux qu'il savait capables de les comprendre et de les apprécier.

Un genre de curieux dont il se méfiait, c'était, pardonnez-moi de le dire, les dames. Il partageait tout-à-fait l'opinion de ce bibliophile qui cataloguait ainsi les ennemis des livres : l'*humidité*, les *rats* et les *femmes*. Avez-vous remarqué du reste avec quelle désinvolture, ces chères compagnes de notre vie traitent les précieux bouquins que nous avons la faiblesse de leur confier ; leurs doigts effilés et roses, mais par trop entreprenants, sont impitoyables ; il y en a qui vont jusqu'à les faufiler dans les livres brochés pour en couper les feuillets en faisant aux marges d'affreuses déchiquetures, d'autres cornent les pages, ce qui faisait dire un jour à un bibliophile désolé de voir ainsi traiter ses trésors : Excusez-moi, madame, mais mes livres ne sont pas habitués à porter des oreilles d'ânes.

On raconte qu'un bibliophile ayant eu l'imprudence de laisser sur une table un livre auquel il tenait beaucoup, trouva sa femme occupée à déchirer les feuillets de ce livre pour se faire des papillotes.

Ceci me rappelle une anecdote arrivée à un collectionneur

nantais bien connu. M. B*** avait rapporté d'Italie une quantité de belles toiles dont il avait composé une intéressante galerie. C'était à qui se ferait ouvrir la porte du sanctuaire où M. B*** gardait avec un amour jaloux toutes ces merveilles ; mais elles ne s'ouvriraient que pour quelques privilégiés et les femmes en étaient impitoyablement exclues. Sur l'instance prière d'un ami, M. B*** consentit à recevoir une dame dont on lui vanta le goût artistique, les connaissances spéciales, etc. Longtemps notre amateur la promena au milieu de ses toiles, vantant celle-ci, racontant l'histoire de celle-là, faisant sentir la différence de telle ou telle école. Madame X. paraissait trouver grand plaisir à cette intéressante visite ; mais rien cependant dans sa conversation ne faisait reconnaître ce sens artistique si exquis dont on la prétendait douée. M. B*** commençait à s'impatienter, quand tout à coup il entend sa visiteuse s'écrier : « Tous ces tableaux-là, n'est-ce pas, Monsieur ? sont peints à l'huile ! — Oui, Madame, et au vinaigre ! » s'écrie M. B*** furieux de s'être laissé bernier. Et j'imagine que depuis il ne dut plus faire d'infraction à la règle qu'il s'était posée.

Les trois années que nous venons de passer ensemble, Messieurs, n'ont point été infécondes, loin de là. Des travaux intéressants ont toujours occupé nos séances, qui se sont succédées avec leur habituelle régularité. Permettez-moi de vous rappeler la spirituelle *Monographie de l'église¹ de Basse-Goulaine*, par M. l'abbé Meynier, curé de la paroisse, notre collègue ; les dissertations si curieuses et si complètes de M. Maître sur les *Villes disparues de la Loire-Inférieure*, ses conjectures sur *Durétie et Vénèda* ; ses intéressantes découvertes à *Fègréac*, à *Rieux* et sur bien d'autres points de notre département où les vestiges de l'occupation romaine sont si abondants ; l'intéressante étude sur la *Dactylologie* présentée par M. Boutillier du Retail, qui se décidera, il faut l'espérer, à en faire profiter notre Bulletin ; l'étude pleine d'érudition de M. le comte Pantin de la Guère, sur le titre de *sénéchal* ; la communication de M. Pied sur les *Cloches trouvées par lui dans le grenier du Lycée* et sur les *Anciens bains de la Petite Hollande* la dissertation de M. de Couffon de Kerdellech sur les *Usurpations de noms et de titres*, et enfin la *Monographie* si savante de l'église de *Saint-Julien-de-Vouvantes*, de M. le marquis de Balby de Vernon. Tel est le bilan très abrégé de nos travaux archéologiques pour les années 1887, 1888 et 1889.

Nous avons eu l'honneur d'avoir dans le département, au Croisic, un des Congrès annuels de l'Association bretonne, et, à cette occa-

¹ Aujourd'hui disparue.

sion, une délégation composée de MM. Huon de Penanster, de la Borderie, abbé Robert, etc ; tous bien connus par leur science archéologique, est venue officiellement au sein de notre Société. Nous avons organisé une excursion pleine d'intérêt dans les plus vieilles rues de notre ville. Le premier magistrat du département avait tenu à se joindre à nous, et je me rappelle avec quel intérêt nous visitâmes, conduits par d'excellents ciceroni, bien des choses, auprès desquelles nous passons souvent hélas ! avec une indifférence que notre ignorance seule peut excuser. La cathédrale, le tombeau des Carmes, le château, dont toutes les salles avaient été gracieusement ouvertes par l'autorité militaire, la maison si curieuse des Jacobins, les vieux logis des rues de la Juiverie, de la Bâclerie, etc., passèrent successivement sous nos yeux, au grand ébahissement de la population de ces curieux quartiers, tout émus de voir cette troupe de savants qui inspectaient avec tant d'intérêt ces antiques murailles.

Des excursions plus lointaines nous ont amenés sur deux points extrêmes de notre département. A Fégréac, MM. Maître et de Barmon nous ont montré les vestiges d'une villa romaine, avec ses dépendances, ses bains, son hypocauste bien conservé ; aux Cléons, l'aimable M. Chaillou nous a convoqués deux fois pour nous faire assister à de véritables surprises. Nous avons vu sortir de terre une merveilleuse mosaïque qui ferait le bonheur de bien des musées de province, des piscines et de vastes constructions et M. Chaillou n'est pas au bout de sa découverte. Il y a trois ans, je lui prédisais d'éclatants succès. M. Chaillou n'est qu'au commencement de la série. Cependant son joli musée s'enrichit tous les jours, et, juste récompense de ses travaux, les palmes académiques, que le ministre des Beaux-Arts vient d'attacher sur sa poitrine, ont été la joie de ses amis et un honneur pour notre Société tout entière.

La cathédrale a été l'objet de toute notre attention. Très gracieusement mis au courant par notre collègue Legendre de toutes les découvertes qui s'y produisaient, nous avons pu à plusieurs reprises examiner de très curieux fragments de marbres provenant très-incontestablement du temple romain détruit au temps de Constantin, et dont les débris servirent à construire notre première église. Le grand intérêt qui s'attache à l'histoire, à la description du plus bel édifice de notre cité, vous a incité à consacrer un gros volume, qui représente le double exercice de 1888 et 1889, à la reproduction de curieuses pièces qu'on ne trouve que difficilement dans nos dépôts publics.

Les belles planches qui accompagnent le volume mettent en

lumière des points très intéressants. Je tiens à en signaler une qui présente pour l'histoire des constructions religieuses du moyen âge un intérêt de premier ordre. Jusqu'ici aucune église romano-byzantine à coupole n'avait été rencontrée au nord de la Loire. La limite extrême de ces constructions, dans nos pays tout au moins, paraissait être les Charentes ou le sud de la Vendée. La démolition de l'arc triomphal (vulgairement le jubé) de la cathédrale a permis de constater que l'église du XI^e et XII^e siècle qui précéda la cathédrale actuelle était à coupole, absolument comme Saint-Front de Périgny et la cathédrale d'Angoulême. La coupole située sous l'ancien clocher romain, coupole qu'Erard peignit au siècle dernier, et qu'on vient de démolir, n'était donc pas unique comme on l'a cru longtemps, il y en avait trois autres semblables dans le bras de croix. Pour l'histoire de l'art ce point a une importance capitale, c'est un honneur pour les architectes MM. Sauvageot et Legendre de l'avoir remarqué et signalé. La photographie que nous avons fait prendre de l'état des lieux, après la démolition de l'arc triomphal, permet de voir l'amorce de la 2^e coupole et est une preuve indéniable de ce que nous venons d'avancer.

Ce n'est pas non plus une des planches la moins attrayante que celle qui représente le vieil évêque Robert Paynel au moment où nous l'exhumâmes du caveau où il dormait son dernier sommeil. Ce fut une belle journée pour les archéologues que celle qui fut consacrée toute entière à cette curieuse opération. Le Bureau de la Société, prévenu par M. Legendre, était presque au complet. Anxieux, nous l'étions tous à la levée de la pierre qui recouvrait la sépulture. Qu'allions-nous y rencontrer? Rien peut-être! Les vandales du XVIII^e siècle n'ont pas épargné notre cathédrale.

Plus heureux que le duc Jean IV, dont les ossements furent indignement profanés en 1733 par des maçons ivres, qui semblent avoir voulu être les précurseurs des scènes odieuses de 93, l'évêque Paynel reposait intact dans son cercueil.

Les sépultures du XIV^e siècle aussi bien conservées sont rares, et c'est une bonne fortune d'avoir pu photographier le corps tel qu'il se présentait à vos yeux.

Ce n'est pas sans de gros sacrifices pécuniaires que nous avons pu donner un volume aussi considérable dans son texte et dans ses planches. Mais le fonctionnement postérieur, régulier, de notre bulletin n'en éprouvera, nous pouvons le dire, aucun inconvénient ni aucun retard. Le nouveau Bureau peut, du reste, compter sur le plus entier dévouement de l'ancienne administration, dont le con-

cours lui est absolument acquis pour la solution de toutes les difficultés qui pourraient se présenter.

Mais j'entends quelqu'un qui murmure :

Et la crypte ?

Ah ! la crypte ! eh bien, mais il n'y a, ce me semble, aucun inconvénient à en parler.

Vous vous rappelez tous, Messieurs, comment cette question fut soulevée. C'est en 1877 que la société archéologique fut avisée qu'on venait de mettre au jour les substructions du vieux caveau de saint Gohard.

Elle s'intéressa vivement à cette découverte. Des fouilles furent entreprises sous les auspices de la Municipalité et de l'Evêché et bientôt nous étions heureux d'apprendre que M^{re} Fournier promettait la restauration complète de ce monument, si curieux pour l'histoire de l'art en Bretagne et si intéressant pour notre histoire locale.

Ce fut un vif chagrin quand, dix ans plus tard, nous apprîmes que ces beaux projets étaient abandonnés et qu'on se proposait de combler la crypte. Des protestations s'élevèrent : la discussion s'ouvrit, ardente, passionnée. Du fond de ce nouvel antre d'Eole s'élevait une orageuse tempête. Pourtant si la discussion était permise, c'était bien sur cette question de simple histoire et de pure archéologie, qui ne touchait ni le dogme, ni la morale, ni la discipline. Et ceux-là qui soutenaient des opinions émises par le vénéré M^{re} Fournier ne pouvaient guère supposer qu'on irait jusqu'à suspecter leur orthodoxie.

En cette circonstance, Messieurs, la correction de votre conduite fut parfaite. Fermes dans vos convictions, vous avez hautement manifesté votre opinion sur le fond du procès.

Respectueux pour les hautes autorités que vous n'aviez pu convertir à vos idées, respectueux aussi pour ceux de vos collègues qui ne partageaient pas votre manière de voir, vous n'avez plus permis qu'on s'aventurât sur ce terrain brûlant et pendant trois ans le mot *crypte* n'a pas été une seule fois prononcé pendant vos séances. Puisse ce sacrifice fait à la concorde par la majorité porter un jour des fruits de paix ! Constatons aussi que vos protestations furent couronnées de succès. Si nous n'avons pu obtenir la restauration complète, si belle, si artistique, proposée par M. Sauvageot, nous avons du moins sauvé la crypte, qui, recouverte d'un plancher, restera ce qu'elle est, jusqu'au jour où des générations mieux inspirées lui rendront peut-être les honneurs qu'elle mérite.

Nous nous sommes beaucoup préoccupé de votre bibliothèque.

Notre actif social comprend en effet des dessins ou gravures, quelques objets rares et curieux, en petit nombre, car très généralement nous faisons d'ordinaire profiter le Musée départemental des *trouvailles* faites dans les fouilles que nous dirigeons, les plâtres que vous voyez suspendus autour de cette salle et une grande quantité de livres. Nos bibliothécaires se sont toujours acquittés avec zèle de leur difficile fonction, et j'ai déjà eu occasion de remercier M. R. Blanchard des bons soins qu'il a donnés au dépôt que nous lui avons confié. Notre dernier bibliothécaire M. Legendre s'est adonné tout particulièrement à ce travail. En 1887, nous n'étions en rapport qu'avec 41 sociétés savantes, nous correspondons actuellement et sommes en échange de publication avec près de 80 compagnies et notre bibliothèque s'est enrichie de plus de 500 volumes nouveaux ou égarés, qui sont heureusement rentrés au bercail.

Telle fut brièvement notre histoire, Messieurs pendant trois ans.

Et voici qu'un nouveau voyage commence et qu'un nouvel équipage a saisi les rames du vaisseau qui porte notre fortune.

M. le marquis de Dion, à qui vous en avez confié la direction, saura tenir d'une main ferme le gouvernail : sa grande autorité, sa haute valeur scientifique, son habitude du commandement lui assureront le respect de tous, mais c'est surtout par le charme de ses paroles, par l'aménité de son caractère, par l'exquise urbanité de ses relations avec nous tous, qu'il assurera sa couronne. Prendre le sceptre dans ces temps troublés où les trônes s'écroulent sous le plus léger souffle, où les Rois vont en exil, où les Majestés tombées traversent les mers et viennent promener leurs loisirs forcés dans la vieille Europe, cela peut paraître audacieux. Rassurez-vous, cher Président, aucune révolution de palais n'est à craindre, vous n'avez point autour de vous des prétoriens avides, et d'ailleurs c'est une couronne républicaine que nous posons sur votre tête. Notre constitution, plus radicale, que celle qui gouverne aujourd'hui les Francs, n'a organisé que le *Triennat* et vos sujets n'auront pas le temps de conspirer contre vous.

Autour de votre nouveau chef, vous avez su, Messieurs, grouper avec un art exquis un état-major d'élite.

Si je vantaï les grandes qualités de M. Pitre de Lisle, son amitié ne me pardonnerait jamais. Mais il a beau se cacher, comme la petite violette sous les brins d'herbe, son parfum, c'est-à-dire sa science, le révèle, malgré lui, à tous. L'éloge de M. le comte Régis de l'Estourbeillon n'est pas à faire. Tout le monde connaît ses nombreux travaux. Piocheur infatigable, il a déjà, au seuil de la vie, un gros

bagage littéraire. Nous avons tous lu et savouré ses *Légendes d'Avessac*, ses études sur les *Frairies Bretonnes*, ses nombreuses dissertations archéologiques ou littéraires insérées soit dans notre *Bulletin* soit dans la *Revue de l'Ouest*, qu'il dirige avec tant de succès, son beau volume sur les *Emigrés de Jersey*, et l'intéressant *Nobiliaire breton* dont il poursuit la publication dans la *Revue de Bretagne et d'Anjou* de M. Séché.

Ça été une vraie joie pour vous, n'est-il pas vrai? de revêtir des dignités de secrétaire et de bibliothécaire MM. Christian et Gaëtan de Wismes, admirablement préparés à ces fonctions par leurs aptitudes et leurs connaissances littéraires et historiques. Vous témoigniez par votre choix toute votre affection pour leur vénéré père, à qui notre Société doit la plus grande partie du lustre et du succès qu'elle a obtenus. Tel père, tels fils, avez-vous dit, et vous aviez raison : aussi, de même que vous aviez reçu par acclamation dans vos rangs nos deux aimables collègues, les avez-vous, pour ainsi dire à l'unanimité, élevés aux fonctions qu'ils vont si bien occuper. M. Riardant, la Peyrade, de Kervenoeël, Perrion, Blanchard, complèteront heureusement, avec les membres du Comité central, MM. Bertrand-Geslin, des Jamonières, Kerviler, Maître, de la Nicollière, Dugast-Matifeux, baron d'Izarn, etc., un ensemble qui saura tenir vaillamment haut et ferme le drapeau de l'archéologie.

Un soir de l'été dernier, j'étais à Paris chez notre grand artiste nantais Charles Toché.

Autour de sa table hospitalière quatre enfants de la Provence étaient assis. C'étaient Maurice Faure, le député de Vaucluse, Tournier, le président des Félibres, Paul Arène, le charmant conteur, et son frère Jules, poète et chanteur comme lui.

La conversation roulait sur le pays natal, et l'on se rappelait avec ivresse le beau ciel bleu, la grande Camargue et ses horizons sans fin, les sombres bois d'olivier, la plaine couverte d'épis blonds où chantent les cigales. Puis les merveilles de l'architecture romaine avec ses grands souvenirs, Arles et ses arènes, Orange et son théâtre, Nîmes et sa maison carrée.

Et la farandole, les tambourinaires, les combats de taureaux, et les voilà, à tour de rôle, disant les grands chants du pays, ces poésies qu'on se répète d'âge en âge depuis la lutte Sarrazine : l'histoire du roi d'Aragon, le siège d'Orange, la Vénus d'Arles.

J'écoutais un peu confus de n'avoir rien à dire.

Quand s'adressant à moi :

« Mais vous aussi, vous êtes des poètes, me dit-on, votre Bretagne est la vraie sœur de la Provence. Vous avez ce que donne la grande inspiration, landes fleuries, mer glauque, granit immuable et vieux chênes qui défient le ciel. Au milieu de tout cela, des légendes et des poésies qui sont des merveilles, mais vous ne savez pas vous garder, vous vous laissez voler par les Allemands, vous ne vous appropriez pas cette littérature populaire.

« Aucun poète n'a su tirer parti de la mine si féconde que contient votre sol, et, s'imprégnant de ces vieux chants du passé, en donner une adaptation qui fasse vibrer vos cœurs !

« Chez nous, ils sont innombrables, au contraire, les poètes qui chantent encore la vieille langue provençale et en tirent des accents qui nous émeuvent, comme ils émouvaient nos pères, il y a neuf siècles.

« Vous n'avez pas un poète, personne que vous puissiez citer. Brizeux peut-être, mais ce n'est pas l'aigle au vol audacieux, qui plane dans les régions les plus élevées et fixe le soleil, c'est plutôt la timide et gracieuse hirondelle qui rase le sol sans jamais oser perdre de vue le toit hospitalier où elle a fixé son nid. »

Timidement, bien timidement, je répondis : Quand un pays a enfanté Châteaubriand, il a le droit d'être fier !

Et j'osais à peine proférer ce nom, car j'ai lu dans de gros livres et dans de grands auteurs que Châteaubriand n'est qu'un homme de pose, qu'un homme de phrase, dont la gloire surfaite « est venue s'étendre dans la mer, dont il a voulu suborner le murmure pour le transformer en un applaudissement éternel. »

Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie, quand avec une bonne foi, un désintéressement sans égal, M. Arène s'écria :

— « C'est vrai ! nous n'avons rien à opposer à cet incomparable génie. Châteaubriand, c'est le poète, c'est le style, c'est la forme, c'est la merveille des merveilles ! Oh ! oui, on peut vous l'envier ! » répétait-il avec un certain sentiment de tristesse.

Puis, reprenant : « Eh bien, vous n'avez pas su en tirer parti, de votre Châteaubriand. Où sont les statues que vous avez élevées en son honneur ? Où sont les poèmes dans lesquels vous avez célébré sa gloire ?

« Ah ! si notre province avait eu un Châteaubriand, mais elle l'eût chanté, mais partout dans la moindre bourgade on lui eût élevé des statues, mais il ne serait pas resté un pouce de terre dans nos campagnes pour y faire pousser le beau froment doré ! Tout eût été

pris pour élever des monuments au plus grand génie des temps modernes. »

Cette conversation me suggérait cette pensée. Nous ne sommes pas assez fiers en Bretagne de nos grands hommes, souvent nous sommes injustes vis-à-vis d'eux, nous les dénigrons sans sujet. De même, nous ne connaissons assez ni notre histoire, ni nos monuments, nous n'avons pas pour eux cette affection vive que des fils pieux doivent avoir pour tout ce qui touche à leur mère.

C'est dans les sociétés savantes comme la vôtre, Messieurs, qu'il faut réagir contre cette tendance que favorisent nos mœurs un peu apathiques et dépourvues de cette exhubérance qui caractérise les populations méridionales.

Groupons-nous autour de nos grands hommes, constituons-nous leurs champions et leur défenseurs, sauvons aussi nos vieux monuments, nous mériterons en le faisant la reconnaissance de la chère *Petite Patrie* et nous contribuerons à la gloire de la *Grande Patrie Française*.

M. le marquis de Dion prend alors la parole :

ALLOCUTION DE M. LE MARQUIS DE DION, NOUVEAU PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

Je voudrais vous laisser sous l'impression de l'éloquent discours que vous venez d'entendre, mais j'ai un devoir à remplir ; il n'a été que trop différé, par suite du triste événement dont vient de vous parler en termes émus M. Henri Le Meignen, la mort de notre si aimé, si regretté collègue M. du Champrenou, et je suis heureux de vous voir réunis dans cette enceinte, pour m'en acquitter envers vous. Il me tardait de vous dire, Messieurs, combien j'ai été sensible à l'honneur que vous avez bien voulu me faire en me nommant président de la Société archéologique de Nantes.

Et cet honneur est grand, Messieurs ; votre société ne compte-t-elle pas parmi les premières de France ? N'est-elle pas illustre entre toutes par l'importance de ses travaux, par la haute valeur de

ceux appelés successivement à la présider avant moi ? Je n'ai pas besoin de vous rappeler les noms des Nau, des Kersabiec, des Cahour, des Marionneau, des de Wismes, des la Laurencie, des Brémond d'Ars, des Le Meignen et ce n'est pas sans une légitime fierté que je les compte parmi mes prédécesseurs. Aussi, dois-je vous l'avouer, Messieurs, lorsqu'il s'est agi d'accepter cette place d'honneur, j'ai beaucoup hésité. Il me semblait qu'il était présomptueux de ma part d'occuper ce fauteuil après tant d'hommes distingués, après M. Henri Le Meignen, qui vient de vous présider pendant ces trois dernières années avec un si rare talent ; et peut-être, Messieurs, aurais-je persisté à laisser ces hautes fonctions à plus digne que moi, si le choix que vous avez fait des membres du Bureau appelé à me seconder n'avait vaincu mes hésitations. Je m'en félicite aujourd'hui, car il m'a été déjà donné d'apprécier les éminentes qualités de chacun d'eux, et j'espère, aidé de leurs conseils, m'acquitter du mandat que vous m'avez confié.

La présidence de mon honorable prédécesseur laissera, Messieurs, de grands souvenirs parmi nous, nous ne saurions oublier son zèle pour les intérêts de notre Société, son érudition, la haute distinction de son esprit, son talent si remarquable d'orateur, cette charmante affabilité enfin, qui assurait toujours à chacun de nous le plus gracieux accueil. La féconde impulsion donnée par M. Henri Le Meignen a largement contribué aux travaux, aux découvertes de ces trois dernières années ; il vient lui-même de les passer en revue, et les a trop bien décrits pour que je vienne vous en parler à mon tour, mais il m'est permis de rendre hommage à ceux de nos collègues auxquels nous les devons. — Honneur, Messieurs, à ces savants, à ces travailleurs infatigables, qui forcent peu à peu l'antiquité à nous livrer ses secrets et soutiennent la vieille réputation de notre Société.

Bientôt, grâce à leurs persévérants efforts, il n'y aura plus un seul point de notre antique cité, que dis-je ? de notre département tout entier, où nous ne pourrions dire : « Ici fut tel édifice ; ici s'est passé tel fait remarquable de notre histoire locale ; là naquit tel homme illustre ; et quand par leurs incessants travaux les voiles du passé auront été soulevés, nous aimerons mieux encore notre beau pays, dont l'histoire nous sera révélée jusque dans ses moindres détails par les vestiges de nos vieux monuments.

Est-il besoin de prier nos zélés collègues de persévérer dans la voie qu'ils ont si noblement suivie jusqu'ici ? Non, Messieurs, l'amour de la science les entraîne ; ils ne peuvent s'arrêter. Allez le demander

à M. Chaillou, à qui nous devons les belles découvertes des Cléons ; à M. Léon Maître, dont les savantes recherches viennent de mettre au jour de nouveaux trésors archéologiques, à M. Kerviler, à M. Legendre, à nos grands écrivains, tels que M. Orioux et M. de Lisle, à tous ces savants chercheurs enfin, que je ne puis nommer sans sortir du cadre restreint de cette allocution !

Nous en sommes persuadés, Messieurs, tous continueront à marcher vaillamment en avant, et bientôt de nouvelles surprises, non moins remarquables que les dernières, nous sont réservées de leur part.

Maintenant, Messieurs, quel sera notre programme pour la période qui s'ouvre devant nous ?

Vous le savez, en archéologie il faut laisser une large part à l'imprévu. Pourtant je voudrais vous soumettre une idée, que vous trouverez peut-être digne de fixer notre attention, une étude qui, pour n'être pas nouvelle, n'en est pas moins intéressante.

Loin de moi la pensée d'exclure de nos travaux les temps préhistoriques, ceux du moyen âge ou de la Renaissance, mais il est une époque qui m'a toujours paru offrir entre toutes un puissant intérêt. C'est celle où la civilisation romaine pénétrait dans les Gaules, et préparait la transformation profonde que le christianisme devait y produire.

Pour rendre fructueuse l'étude de cette période mémorable, pour en écrire l'histoire preuves en main, il me semble qu'il faudrait procéder avec une méthode qui n'a pas toujours été suivie.

Il y a quelques années, le savant M. Bizeul, avait commencé un travail important sur les voies romaines de notre département, pensant avec raison que cette étude devait précéder les nouvelles recherches qu'il se proposait de faire sur l'occupation romaine dans l'ancienne Armorique.

En effet, Messieurs, ne croyez-vous pas que presque tous les établissements romains ; les villas somptueuses, dont la richesse nous est relevée par de récentes découvertes ; les stations militaires ou autres avec leurs édifices, leurs théâtres même, comme à Mauves ou à Saint-Mars ; les hôtelleries qui ne pouvaient manquer d'être nombreuses, et dont quelques-unes répondaient sans doute, par le luxe de leur installation, à l'importance d'hôtes opulents ; qu'en un mot presque tous les édifices dignes de ce nom devaient s'échelonner sur le parcours des voies romaines ; ailleurs ne régnaient que la lande ou l'immense forêt, et les recherches y seraient nécessairement infructueuses.

●

Je serais donc heureux, Messieurs, de vous voir continuer un aussi important travail, que complèterait plus tard une carte aussi précise et détaillée que possible de ces voies dans notre département. Chacun de vous, Messieurs, pourra nous aider de ses recherches dans la localité qu'il habite ; votre concours à tous nous sera précieux, et nous ne doutons pas que vous ne répondiez en grand nombre à notre appel.

Du reste, Messieurs, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, je n'ai nullement la prétention de vous imposer un genre de travail particulier, chacun de vous sera laissé à son initiative et choisira le terrain qui lui conviendra ; nous serons toujours heureux de l'y suivre, d'encourager ses efforts, et d'applaudir à ses succès.

Tout ce que nous désirons, et cela nous le désirons ardemment, c'est que la Société archéologique de Nantes puisse continuer à prospérer et à soutenir dignement sa déjà vieille réputation.

Pour moi, Messieurs, ma satisfaction serait entière si je pouvais y contribuer par la direction donnée à nos travaux, et je me contenterai de dire avec le poète.

Fungar vice cotis acutum.

Reddere ferrum, quæ valet, exors ipsa secandi.

Après ces discours, où nos deux présidents ont fait assaut de courtoisie et de talent et que l'assemblée a chaleureusement applaudi, il est procédé à l'élection de :

1° M. le docteur GEORGES GUILLOU, présenté par MM. le marquis DE DION et le baron BERTRAND-GESLIN ;

2° ADRIEN DE COUFFON DE KERDELLECH, présenté par MM. le marquis DE DION et le baron DES JAMONIÈRES ;

3° M. SÉVÈRE DE LONGUEVILLE, présenté par M. le baron DES JAMONIÈRES et le baron CHRISTIAN DE WISMES ;

4° M. ETIENNE DE LAUZON, présenté par MM. les barons CHRISTIAN et GAËTAN DE WISMES ;

5° Le comte GABRIEL DU CHAFFAULT, présenté par MM. BOUTHILLIER DU RETAIL et LA PEYRADE.

Ces messieurs sont élus à l'unanimité membres titulaires de la Société.

M. le comte de l'Estourbeillon lit quelques fragments du journal d'un *Voyage en Bretagne du bénédictin Jacques Boyer, en 1711.*

Dom Boyer vivait au Puy-en-Velay en 1672 et était le fils d'un

sénéchal de cette province. Chargé par ses supérieurs d'aller dans un certain nombre d'abbayes, afin de rassembler des documents pour la « *Gallia Christiana* », il arriva à Nantes le 1^{er} juin 1714 et visita les maisons de son ordre au Comté nantais et en Poitou. C'est ainsi qu'il s'arrêta à Saint-Jacques de Pirmil, à Villeneuve, à Buzay, à Notre-Dame-de-la-Chaume, à l'Isle-Chauvet et à Breuil-Herbaut et à la Grenetière.

Il fait un récit des plus détaillés de son voyage : il remarque les principaux monuments, admire en passant le tombeau des Carmes, est étonné de la solennité d'une procession où 20 000 Nantais s'étaient donné rendez-vous ; il n'oublie pas non plus le but de son voyage en restant plusieurs jours à compulser les riches archives de l'abbaye de Villeneuve. Il met une certaine complaisance à nous confier avec quelle magnificence il était traité, chaque jour, par ses aimables hôtes et il ne semble pas indifférent à ces délicates attentions. Aussi, prenons-nous une part bien sincère à son affliction quand, par un concours de circonstances malheureuses, le bon bénédictin nous apprend que, le 11 juin 1714, il n'avait pas déjeuné.

La lecture de cette pittoresque relation de voyage termine la soirée et la séance est levée à 9 heures 1/2.

Le Secrétaire général,

HENRY LA PEYRADE.

SÉANCE DU 6 MAI 1890.

Présidence de M. le marquis DE DION, président.

Étaient présents : MM. le vicomte DE COUETUS, DORTEL, le baron DES JAMONIERES, le docteur JOSSE, LA PEYRADE, DE LAUZON, LE MEIGNEN, LEROUX, DE LISLE DU DRÉNEUC, PERTHUIS-LAURANT, DE SUYROT, le baron GAËTAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le baron Christian de Wismes, secrétaire général, se fait excuser de ne pouvoir assister à la réunion.

M. le comte JULES DE TAILLEPIED DE BONDY, ancien ministre pléni-

potentiaire, présenté par MM. le marquis DE DION et LE MEIGNEN, est élu à l'unanimité membre titulaire de la Société.

M. de Lisle du Dréneuc donne d'intéressantes explications sur d'anciennes armes récemment découvertes et qui sont exposées sur la table de la salle des séances en attendant leur entrée au Musée.

1. Une épée de bronze trouvée à la Martinière, près Basse-Indre, par M. l'ingénieur Joly: C'est évidemment une arme celtique, car les Gaulois se servaient ordinairement de fer. Cent trente épées de ce genre ont été découvertes à Nantes ou aux environs. L'importation du bronze dans nos contrées peut être attribuée au commerce des Phéniciens; la ressemblance des armes grecques avec celles-ci est d'ailleurs très remarquable.

2. Une dague du XIV^e siècle : dans les combats de cette époque, l'homme de pied s'en servait pour achever le cavalier tombé à terre.

3. Une autre dague semblable.

4. Une grande épée, également du XIV^e siècle. Cette pièce, d'une conservation magnifique, a dû appartenir à un chevalier ou à un écuyer : elle porte une marque anglaise.

L'histoire nous rapporte qu'une nuit du mois de février 1355 les Anglais débarquèrent à Nantes par la Loire et, à la faveur de l'obscurité, prirent le château par escalade : ne pourrait-on admettre qu'un de leurs vaisseaux ait sombré au cours de cette expédition, et expliquer ainsi la provenance des armes que nous avons sous les yeux ?

Une trouvaille de cent vingt monnaies d'or environ de Jean II, Charles V, Charles VI et Edouard III, duc d'Aquitaine, vient d'être faite aux environs de Segré.

M. Dortel a appris qu'une découverte de monnaies romaines venait d'être faite récemment à l'embouchure de la Chézine.

M. le baron Gaëtan de Wismes dit qu'en classant les archives il a trouvé un travail sur l'origine de l'ordre de la Cordelière, institué par la duchesse Anne. Cette étude, datée de 1846, n'a jamais été publiée dans le Bulletin.

M. de Lisle du Dréneuc est heureux d'apprendre à la Société que la collection des armes historiques du Musée, où figurent déjà une épée de Charette et un sabre de Cambronne, va s'enrichir d'un objet ayant appartenu à une autre célébrité nantaise, au général de la Moricière. Le généreux intermédiaire, auquel sont dus tous nos remerciements, est M. le baron des Jamonières, proche parent de notre illustre compatriote.

M. Le Meignen propose pour le mois de juin une excursion à la

forêt de Princé et à l'aqueduc romain d'Arthon. M. Joseph Boubée, propriétaire dans ce pays, offre gracieusement l'hospitalité à ceux de ses confrères de la Société qui voudraient prendre part à cette promenade, M. le Président croit bien interpréter le sentiment général, en accueillant favorablement cette communication et, au nom du Bureau, remercie M. Boubée de l'offre courtoise qu'il veut bien nous faire.

La séance est levée à 9 heures 3/4.

Le secrétaire général,

HENRY LA PEYRADE.

OUVRAGES DÉPOSÉS SUR LE BUREAU.

Sociétés correspondantes.

1^o *Revue de Saintonge et d'Aunis (Bulletin de la Société des archives historiques* (CHARENTE-INFÉRIEURE) ; — X^e volume, 3^e livraison.

2^o *Annales de la Société académique d'architecture de Lyon* (RHÔNE.)
— Tome IX. Exercice 1887-1888.

SÉANCE DU 11 JUIN 1890.

Présidence de M. le marquis DE DION, président.

Étaient présents : MM. l'abbé ALLARD, ANIZON, le comte DE CORNULIER, GRIMAUD, HASTINGS, le baron D'IZARN, le baron DES JAMONNIÈRES, DE KERVENOEL, LA PEYRADE, LE MEIGNEN, l'abbé RADIGOIS, les barons CHRISTIAN et GAËTAN DE WISMES.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. RENÉ LE PECQ DE LA CLOSTURE, maire de Montrieux (Loir-et-Cher), présenté par MM. le baron CHRISTIAN DE WISMES et LA PEYRADE, est élu à l'unanimité membre titulaire de la Société.

M le baron de Wismes lit une lettre de M. de Lisle du Dréneuc, qui regrette d'être retenu loin de nous par les fouilles de Bogat et

adresse à la Société un rapport sur ses premières découvertes. La lecture, faite par M. le secrétaire général, est écoutée avec une vive attention et saluée des chaleureux applaudissements de toute l'assemblée. Ce travail figurant dans le *Bulletin*, il n'en sera pas donné d'analyse.

M. le Président a trouvé, dans son dernier voyage à Paris, un volume singulièrement curieux pour l'histoire de Nantes : c'est le récit, accompagné de dessins, des *Pompes funèbres d'Anne de Bretagne*. M. le baron Gaëtan de Wismes s'ouhaite que le texte puisse en être publié. M. le Président ajoute que les dessins représentent le chœur tel qu'il existe encore et le catafalque. Il désirerait que la Ville achetât ce volume dont le marchand demande 5.000 francs. M. le comte de Cornulier, conseiller municipal, ne croit pas que les finances permettent cette précieuse acquisition et demande quelques renseignements supplémentaires.

M. le secrétaire général lit une lettre de M. le comte du Chaffault, relative à la découverte du corps d'un évêque de Nantes. M. le comte de Cornulier croit que cette note se rapporte à Guillaume Guéguen.

M. Grimaud, revenant sur le livre d'Anne de Bretagne, fait observer qu'il devrait être acheté par la Bibliothèque nationale. M. le Président estime qu'il serait mieux à sa place dans notre Bibliothèque publique. M. Grimaud répond que la Commission n'a rien en caisse et qu'il serait bon de signaler ce volume au Directeur de la Bibliothèque nationale. M. le Président écrira à ce sujet à M. le comte du Chaffault.

M. de Kervenoaël montre un curieux livre d'heures ayant appartenu aux *Gouffier de Boisy*. C'est un manuscrit de la fin du XV^e siècle, enrichi de très belles et fort nombreuses enluminures. La date de ce livre et les monogrammes G. et M. (premières lettres des noms *Gouffier* et *Montmorenci*) employés dans la décoration de presque toutes les pages, indiquent d'une façon certaine qu'il a été exécuté pour Guillaume Gouffier, chevalier, seigneur de Boisy, Bonnivet, baron de Roannez, Maulévrier, etc., premier chambellan du roi, sénéchal de Saintonge, puis gouverneur des provinces de Languedoc et de Touraine, mort le 23 mai 1495, et pour demoiselle Philippe de Montmorenci, sa seconde femme, qu'il avait épousée le 25 juin 1472. Il a été conservé précieusement dans la branche de la maison de Gouffier, fixée en Anjou au XVI^e siècle par le mariage de Charles II de Boisy, chevalier, seigneur de Beauregard, petit-fils de Guillaume Gouffier et de Philippe de Montmorenci avec demoiselle Marguerite de Mauges.

Au commencement du XVII^e siècle, François de Boisy, chevalier, seigneur de la Charte-Bouchère et de la Courtaiserie, chevalier de l'ordre du roi, petit-fils de Charles et de Marguerite de Mauges, fit donner une nouvelle reliure à ce manuscrit, à l'occasion de son mariage avec demoiselle Renée de Brilhac ; on y inséra à ce moment deux pages : sur la première, se voient les armes de François de Boisy, ornées du collier et de la croix de Saint-Michel, soutenues par deux sauvages ceints et couronnés de lauriers, tenant leurs massues d'or élevées, et surmontées d'un sauvage ceint et couronné de lauriers, issant du casque et brandissant une massue d'or. Sur la seconde page, sont peintes les armoiries de Renée de Brilhac, écartelées de *Brilhac* et de *Nouzières* : au 1 et 4, d'azur à 3 fleurs de lis d'argent, au 2 et 3 d'azur au chevron d'argent chargé de 5 roses de gueules au bouton d'or, accompagné de 3 molettes d'éperon d'or.

Ce livre¹ appartenait au moment de la Révolution à Pierre-Prosper Gouffier, chevalier, marquis de Boisy, seigneur de Landebaudière, la Borderie-Sourdis, la Vergnaie, etc., dernier de sa maison, fils de Jacques-Prosper et de Marie-Marthe d'Escoubleau de Sourdis, dame de Landebaudière et de la Borderie-Sourdis, et époux de demoiselle Jeanne-Suzanne Pepin de Bellisle.

M. de Kervenoaël lit, à propos de Pierre-Prosper de Boisy, une *Notice biographique* sur ce personnage qui fut général d'une des divisions de l'armée vendéenne, membre du conseil militaire de l'armée catholique et royale, lieutenant du roi dans le pays conquis sous le marquis de Donissan, maréchal de camp, et fut fusillé à Noirmoutiers le 7 janvier 1794 avec son ami intime d'Elbée, généralissime de l'armée vendéenne.

M. Grimaud dit, à ce propos, que M. l'abbé Jacobsen possède le fauteuil du général d'Elbée. Il est rouge, comme le montre, du reste le superbe tableau de Le Blant au Musée de Nantes. La photographie de ce meuble historique lui a été envoyée par le commandant d'Elbée pour le remercier de son poème sur l'héroïque martyr de la Vendée.

M. le Président annonce une prochaine excursion de la Société, soit à la Roche-Troquante, près d'Arthon, soit à Bogat, près de Guérande. M. Le Meignan croit préférable de n'aller visiter le tumulus de Bogat que lorsque M. de Lisle du Dréneuc aura terminé ses

¹ Ce précieux manuscrit est possédé maintenant par Mesdames de la Gournerie, nées de Gourdeau de Saint-Cyr, petites-filles du marquis de Boisy. Il avait été caché en terre pendant la Révolution dans le parc du château de la Vergnaie, où on l'a retrouvé il y a quelques années.

fouilles, si heureusement commencées, et de profiter de la gracieuse et courtoise invitation de M. Joseph Boubée, châtelain de la Meule. Dans son domaine se trouvent les grottes de la Roche-Troquante et tout auprès l'aqueduc romain le plus beau de tout le département. C'est d'ailleurs, M. de Lisle lui-même qui nous a signalé ces grottes si curieuses, où de nouvelles fouilles s'imposent.

A la suite de cette communication, l'assemblée se prononce à l'unanimité pour ce dernier endroit et fixe l'excursion au 25 juin. M. le comte de Cornulier regrette profondément que son absence de Nantes à cette époque le prive du plaisir de se joindre aux excursionnistes.

M. le baron Gaëtan de Wismes communique un renseignement qu'il tient de M. Xavier Fabré. Notre excellent collègue, qui est notaire à Guérande, a trouvé chez un marchand de cette ville un bronze, propre à l'extérieur, sale à l'intérieur, ayant un bras levé, l'autre recourbé, et portant cette inscription *Auctio*. M. Fabré lui a, en outre, annoncé que les fortifications de Guérande devaient être restaurées, immédiatement après celles de Carcassonne. MM. Grimaud et le comte de Cornulier vantent la beauté des remparts de Carcassonne et d'Aigues-Mortes.

M. l'abbé Allard exhibe un objet en fer, très oxydé, trouvé dans sa propriété de Croche, où se trouvait une fabrique d'armes, du temps de Grégoire IX. M. le Président conteste le caractère archéologique de cet objet et M. l'abbé Allard se range à son avis.

La séance est levée à 9 h. 3/4.

Le secrétaire général,

Baron DE WISMES.

SÉANCE DU 15 JUILLET 1890.

Présidence de M. le marquis DE DION, président.

Étaient présents : MM. ANIZON, BÉNARD, le comte DE BONDY, DORTTEL, JEANNIARD DU DOT, le baron DES JAMONnières, LA PEYRADE, LE MEIGNEN, PERRION, PERTHUIS-LAURANT, POUVREAU, le comte DE LA TULLAYE.

Il est procédé à l'élection de :

1^{er} M. JOSEPH BOUBÉE, présenté par MM. le marquis DE DION et LE MEIGNEN ;

- 2° M. FÉLIX FONTENAU, présenté par les mêmes ;
3° M. HENRI DU BOISGUÉHENNEUC, présenté par MM. le baron CHRISTIAN DE WISMES et LA PEYRADE ;
4° M. l'abbé Jean-Baptiste MORDEL, vicaire de Saint-Hilaire-de-Chaléons, présenté par MM. les barons CHRISTIAN et GAËTAN DE WISMES.

Ces messieurs sont élus à l'unanimité, les premiers membres titulaires, le dernier membre correspondant de la Société.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. le baron Christian de Wismes. Notre secrétaire général regrette vivement de ne pouvoir quitter Pornic pour venir assister à la séance. Il exprime ses regrets douloureux de la mort, survenue depuis la dernière séance, de deux collègues extrêmement sympathiques : M. Raoul Le Quen d'Entremeuse, fondateur et premier président de la prospère *Conférence Saint-Paul*, pépinière de jeunes orateurs, et M. André Loyant, qu'il avait eu l'honneur de faire admettre dans notre Société, et qui lui avait tout récemment promis pour nous une étude généalogique à laquelle il travaillait depuis longtemps. Il fait l'éloge de M. l'abbé Mordel, et insiste tout particulièrement sur les avantages immenses que la Société retirerait de compter un grand nombre de correspondants dans le clergé paroissial.

M. le Président donne ensuite la parole à M. Bénard pour lire un travail sur les courses de chars en Grèce.

Avant d'entrer dans son sujet, M. Bénard offre ses remerciements à la Société archéologique, qui a bien voulu l'admettre dans son sein. Il s'excuse de ne pas s'occuper d'archéologie régionale ; mais il espère, malgré cela, que l'assemblée voudra bien lui prêter quelques instants, pendant lesquels il traitera la question des courses de chars en Grèce.

M. Bénard divise son travail en plusieurs parties, suivant les époques et les auteurs qui en ont parlé.

Les Grecs aimaient beaucoup les chevaux. Dans l'ancienne Grèce, à l'époque où la société aristocratique était maîtresse, les courses de chars et tout ce qui avait trait aux exercices équestres tenait une grande place dans la vie des gens de cette époque. Quand, plus tard, la démocratie vint au pouvoir, ces goûts et ces habitudes disparurent à peu près complètement. Les plus anciennes courses dont les auteurs nous aient parlé eurent lieu aux jeux funèbres de Pelléas : cinq prix y furent distribués.

Dans Homère on trouve des descriptions assez détaillées. La piste était fort vaste. Il y avait un tirage au sort pour indiquer à chaque char la place qu'il devait occuper au moment du départ. Le signal était donné au son de la trompette et, chose curieuse, il y avait cinq prix et cinq concurrents.

Dans Quintus de Smyrne et Nomus le même fait se représente. C'était donc un usage en Grèce de donner autant de prix qu'il y avait de chars à courir. Un fait qui prouve la passion des Anciens pour ce noble exercice, c'est qu'on disait de Philippe qu'il avait eu trois honneurs en une seule journée : une victoire sur ses ennemis, la naissance de son fils Alexandre et le prix aux courses de chars.

Dans Sophocle, on trouve le récit d'une course fameuse, restée célèbre par la mort d'Oreste. Les chevaux d'un des chars s'emportèrent et vinrent se précipiter sur les autres ; la mêlée qui en résulta est facile à concevoir : tous les chars, sauf deux, furent brisés. L'accident se produisit au moment où les coureurs arrivaient à l'extrémité de la piste, près de la borne qu'ils devaient dépasser. Oreste, voulant éviter le danger, prit son tournant trop court ; le char culbuta et le malheureux Oreste fut tué dans sa chute. Dans cette course, il y avait 10 prix et 20 concurrents et l'hippodrome devait être de cinq stades.

M. le Président remercie M. Bénard de ses communications, fruit de savantes recherches sur un sujet fort peu étudié jusqu'à nos jours. Ce travail figurera dans notre Bulletin.

M. Le Meignan a la parole pour rendre compte de l'excursion faite à la Roche-Troquante. Le changement de date et le mauvais temps avaient réduit le nombre des excursionnistes. Cependant, le 10 juillet, MM. le marquis de Dion, le comte de Bondy, Alexandre et Adrien de Couffon de Kerdellech, Dortel, la Peyrade, Christian et Gaëtan de Wismes, auxquels s'étaient joints plusieurs de nos nouveaux collègues et un certain nombre de personnes étrangères à la Société, admiraient le bel aqueduc romain d'Arthon et suivaient avec intérêt les fouilles des grottes de la Roche-Troquante. Le déblaiement, mené depuis plusieurs jours avec activité, permettait de pénétrer dans ces grottes, le sol primitif était mis à jour et un certain nombre d'objets étaient découverts. Toutefois, les fouilles ne sont pas encore assez avancées pour avoir une opinion arrêtée sur ce qu'étaient ces grottes. Étaient-ce des chambres funéraires ? ou bien appartenaient-elles à une époque plus récente et ont-elles servi d'habitation ? La position de la Roche-Troquante au bord d'un

marais poissonneux ferait croire à cette hypothèse. En déblayant davantage, peut-être trouvera-t-on des objets qui donneront d'intéressantes indications. En tout cas, c'est un champ précieux à exploiter et nous remercions les aimables propriétaires qui ont si gracieusement offert l'hospitalité du château de la Meule à la Société archéologique.

Le Secrétaire général,

HENRY LA PEYRADE.

Il n'y a pas eu de séances pendant les mois d'août, de septembre, d'octobre et de novembre, consacrés aux vacances.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1890.

Présidence de M. le marquis DE DION, président.

Étaient présents : MM. BLANCHARD, DORTOL, HASTINGS, le baron DES JAMONIÈRES, LA PEYRADE, LE MEIGNEN, LEROUX, PERRION, POUVREAU, ORIEUX, RIARDANT, les barons CHRISTIAN et GAËTAN DE WISMES.

Les procès-verbaux des séances du 11 juin et du 15 juillet sont lus et adoptés.

Il est procédé à l'élection de :

- 1° M. JULES ROBUCHON, présenté par MM. le marquis DE DION et LE MEIGNEN ;
- 2° M. Joseph CHÉGUILLAUME, présenté par MM. LE MEIGNEN et LALLIÉ.
- 3° M. Paul LE MONNIER, présenté par MM. DE LISLE DU DRÉNEUC et LA PEYRADE.

Ces Messieurs sont élus à l'unanimité membres titulaires de la Société.

Il est procédé à l'élection de trois membres du Comité, en rem-

placement de MM. DE CHAMPRENOU, décédé, LEGENDRE, démissionnaire, et MAÎTRE, parvenu au terme de son mandat.

Le résultat du scrutin est le suivant.

VOTANTS : 14. — MAJORITÉ ABSOLUE : 8.

MM. EUGÈNE ORIEUX.....	13 ÉLU
LÉON MAÎTRE.....	9 ÉLU
l'abbé LOUIS ALLARD.....	8 ÉLU
le comte de BONDY : 6 ; — HASTINGS : 2 ; — DORTTEL, LEGENDRE, LEROUX, RIARDANT : 1.	

M. le Président exprime les remerciements de la Société envers M. du Bois de la Patellière, qui a voulu faire hommage à notre Bibliothèque de ses *Notes historiques sur quelques paroisses du diocèse de Nantes*, que les chercheurs pourront consulter avec profit. Ce n'est là que la première série, dit M. le baron Gaëtan de Wismes, qui nous a valu ce don, et notre savant collègue a l'intention de publier prochainement une deuxième et probablement une troisième série et de nous les offrir également.

La parole est donnée à M. Eugène Orioux pour lire ses recherches sur *Condevincum* ou *Nantes aux premiers siècles de notre ère*.

L'érudition profonde, la logique sûre, le style clair, la narration simple et pleine d'aperçus ingénieux, font de cette étude une lecture qui est écoutée avec un vrai plaisir par l'assemblée tout entière. De vifs applaudissements remercient l'auteur de ce travail qui est inséré dans notre *Bulletin*.

Une discussion des plus intéressantes sur les *Samnites* et les *Namnètes*, et sur les fouilles de la Grande-Brière par M. Orioux s'engage entre MM. le Président, Dortel, le baron des Jamonnières, Perrion et Orioux.

La séance est levée à 10 heures.

Le Secrétaire général.

BARON DE WISMES.

OUVRAGES DÉPOSÉS SUR LE BUREAU

Sociétés correspondantes.

1^o *Mémoires de la Société académique des sciences, arts, belles-lettres agriculture et industrie de Saint-Quentin (Aisne)* ; — t. VIII (4^e série années 1886 et 1887.

2^o *Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier* ;

sciences, arts et belles-lettres (Moulins) ; — t. XVIII, 1^{re} livraison, — 2^e livraison, — 3^e livraison.

3^e *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (Troyes) ; — t. XXVI (3^e série) ; 1889.

4^e *Bulletin de la Commission archéologique et littéraire de l'arrondissement de Narbonne* (AUDE).

5^e *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau* (BASSES-PYRÉNÉES) ; — 2^e série : tome XVII : 1887-1888 : tome XVIII, 1888-1889.

6^e *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*. (Angoulême) ; — 5^e série ; t. IX, 1889.

7^e *Revue de Saintonge et d'Aunis* (*Bulletin de la Société des archives historiques* (CHARENTE-INFÉRIEURE). — VII^e volume, 3^e livraison, 1^{er} juillet 1890 ; — 5^e livraison, 1^{er} septembre 1890.

8^e *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (Brives).

9^e *Bulletin de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse* (Guéret). — 2^e série ; t. I, 1890.

10^e *Mémoire de la Société de statistique, sciences, lettres et arts du département des Deux-Sèvres* (Niort) ; — n^{os} 1 à 3 : janvier, mars 1890 ; — n^{os} 4 à 6 : avril, juin 1890.

11^e *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (DORDOGNE) ; — t. XVII, 2^e livraison ; — 3^e livraison ; — 4^e livraison ; — 5^e livraison.

12^e *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* (Quimper) ; — t. XVII ; 1^{re}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e, 8^e, et 9^e livraisons de 1890.

13^e *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (GARD), — VII^e série ; t. IX, année 1888.

14^e *Annales de Bretagne*, publiées par la Faculté des lettres de Rennes (ILLE-ET-VILAINE) ; — t. V, 1890 juillet.

15^e *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres* (HAUTE-MARNE) ; — n^o 44 : 1^{er} avril 1890 ; — n^o 45 : 1^{er} juillet 1890.

16^e *Bulletin de la Société historique et archéologique du Limousin* (HAUTE-VIENNE) ; — t. XXXVII, 1890.

17^e *Bulletin de l'Académie delphinale* (ISÈRE) 4^e série ; — t. III, 1889. — *Table méthodique et alphabétique des matières contenues dans les mémoires, bulletins et autres documents publiés par l'Académie delphinale depuis sa fondation jusqu'à ce jour, 1789-1886*, par M. A. Piollet, Grenoble, 1889.

18° *Bulletin de la Société de Borda* (LANDES); — 15^e année, 1890. Bulletin trimestriel : janvier-mars ; — id. avril-juin ; — id. juillet, septembre.

19° *Annales de la Société académique de Nantes et de la Loire-Inférieure* (Nantes); — volume 10^e de la 6^e série, — 2^e semestre, s. d. (1890).

20° *Revue historique de l'Ouest* (LOIRE-INFÉRIEURE); — 6^e année, 2^e livraison, 1890.

21° *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (LOIRET). — tome IX, n° 140, 3^e et 4^e trimestres ; — n° 141, 1890, n° 142, 2^e trimestre de 1890.

22° *Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère* (Mende); — tome XLII^e, 1890 ; — janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre.

23° *Académie des sciences et belles-lettres d'Angers* (MAINE-ET-LOIRE). *Séance solennelle de rentrée* : discours, statuts (Angers, Lachèse et Dolbeau, 1881). *La France préhistorique* de M. Castailhac, analyse par M. Piette (Angers, Lachèse et Dolbeau, 1890).

24° *Bulletin de la Société des sciences, lettres et beaux-arts de Cholet et de l'arrondissement* (MAINE-ET-LOIRE).

25° *Notices, mémoires et documents publiés par la Société d'agriculture, d'archéologie et d'histoire naturelle du département de la Manche* (Saint-Lô); — 9^e volume, 1890.

26° *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne* (Châlons-sur-Marne). — Année 1889, 1^{er} janvier ; — même année : 2^e partie.

27° *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne* (Laval); — 2^e série : t. II, 1890.

28° *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (MEUSE); — 2^e série, tome VIII, 1890.

29° *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne* (Alençon); — tome VIII, 4^e bulletin, — t. IX, 1^{er} bulletin, 2^e bulletin, 3^e bulletin.

30° *Mémoires de la Société Éduenne* (SAÔNE-ET-LOIRE); — nouvelle série, tome XVII, 1889.

31° *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe* (Le Mans); — II^e série, t. XXIV, 1890, 3^e fascicule.

32° *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*. (SEINE); — 1888.

33° *Mémoires de la même Société*, 1888.

34° *Revue de la Société des études historiques* (SEINE) ; — IV^e série, t. VIII, 1889

35° *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques* (SEINE) ; — Année 1889, n° 3 ; année 1890, n° 2.

36° *Journal des Savants* (SEINE). — Année 1890 (12 fascicules.)

37° *Recueil des publications de la Société havraise d'études diverses* (SEINE-INFÉRIEURE) ; — 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e trimestres 1889.

38° *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie* (SOMME), — année 1889, n° 4. — Année 1890, n° 1.

39° *Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne* (Montauban) ; — t. XVI 1888 2^e trimestre ; — t. XVII 1889 1^{er}, 2^e, 4^e trimestres.

40° *Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée* (La Roche-sur-Yon) ; — 36^e année 1889, 3^e série vol. 9.

41° *Mémoire de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (VIENNE) ; — 2^e série ; t. XII, 1889.

42° *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne* (Auxerre). — Année 1889, 43^e volume. — Année 1890, 44^e volume.

43° *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Morinie* (PAS-DE-CALAIS.) — 38^e année : 151 livraisons (juillet-septembre 1889). — 39^e année : 153 livraisons (janvier-mars 1890) — 154 livraison (avril-juin 1890).

44° *Bulletin de l'Académie d'Hippone* (CONSTANTINE), n° 19.

45. *Annual report of the board regents of the Smithsonian Institution* (ETATS-UNIS) ; — 1886. 1^{re} partie ; — 1881, 1^{re} partie, même année 2^e partie.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

1° DU BOIS DE LA PATELLIÈRE. *Notes historiques sur quelques paroisses du diocèse de Nantes*. — Vannes, Lafolye, 1890.

2° L. MORIGE et le C^{te} A. de DION. *Etude archéologique sur l'abbaye de Notre-Dame-de-Vaux-de-Cernay*. — Tours, Deslys, 1889.

3° E. ORIEUX. *La Contrée guérandaise devant l'histoire ancienne*. — Nantes, Mellinet, 1890.

4° D^r G. DE CLOSMADÉUC. *La question des dolmens et des coffres de pierre*. VANNES, Galles, 1890.

5° EDMOND LE BLANT, de l'Institut. *L'Épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine*. Paris, Leroux 1890.

CONCOURS TRIENNAL

Il a été décidé qu'une *médaille d'or* et un *diplôme* seront décernés tous les *trois ans* à l'auteur de la meilleure communication intéressant le département de la Loire-Inférieure et l'ancien diocèse de Nantes.

Le titulaire sera désigné par l'assemblée générale, d'après un rapport dressé par un jury également nommé par elle.

Le premier concours est actuellement ouvert et sera clos le premier novembre 1892. Le jury sera nommé à la séance de ce mois et lira son rapport à celle de décembre.

La médaille et le diplôme seront remis au lauréat dans la séance solennelle de janvier.



BLAIN ET BOBELEN AU VI^e SIÈCLE

Il peut sembler téméraire de hasarder sur la patrie de M. Bizeul une opinion qu'il n'ait pas exposée, et de chercher à introduire, dans l'histoire de cette ville, un élément qui ait échappé à la sagacité et à la vaste érudition de son illustre savant.

Dans la conviction que Blain avait dû être, avant César, la capitale des Namnètes, dont Nantes n'aurait été que le port, M. Bizeul ne pouvait songer à une conjecture qui semble trop rajeunir sa vieille ville natale. De l'endroit où il se plaçait, son clocher l'empêchait de voir certaines choses. Un historien ne doit pas trop aimer son clocher : quand il ne peut le tourner, il est bon quelquefois qu'il se résigne à l'abattre, s'il veut mieux découvrir certains points de l'histoire de son pays.

Cette opinion que nous avouons n'avoir rencontrée nulle part dans les écrits de M. Bizeul (raison qui devrait peut-être nous porter à nous en défier) consiste à attribuer l'origine du nom de Blain, sinon celle de la ville, à un duc franc dont Grégoire de Tours fait souvent mention.

Ce duc joue, à la fin du VI^e siècle, un rôle assez considérable : l'historien des rois mérovingiens en parle comme un contemporain peut parler d'un personnage universellement connu.

Les différents manuscrits d'après lesquels dom Ruinart a publié les œuvres de Grégoire de Tours écrivent le nom de ce duc avec de nombreuses variantes. Parfois, le même manuscrit, à quelques lignes de distance, répète un trait de son histoire déjà raconté, mais en variant encore l'orthographe de son nom.

C'est ainsi qu'il est désigné dans les anciens manuscrits de Grégoire de Tours, et dans ceux des auteurs qu'il a inspirés, tels que Frédégaire et Aimoin, sous les noms de : *Bippolenus*, *Byppolenus*, *Bipolenus*, *Beppolenus*, *Beppelenus*, *Bibolenus*, *Bobellenus*, *Biboienus*, *Pappolenus*.

Pour augmenter encore la variété de ces formes, les Chroniques de Saint-Denis l'appellent indifféremment « *li duc Bibolenes* » *Pepelines* et *Popelines*.

Toutes ces formes sont équivalentes au point de vue étymologique. Leurs variations consistent en grande partie dans la permutation des labiales *P* et *B*, consonnes congénères, et, par conséquent, sujettes à se remplacer. On trouve dans un manuscrit une variante *Bodolenus*, due à une faute de copiste. Nos chroniques locales, postérieures aux auteurs dont nous parlons plus haut, attribuent les faits qu'ils leur empruntent au duc *Belpolenus* : rien ne justifie l'introduction de *l'* dans ce nom.

Après ces observations philologiques, indispensables pour constater l'identité de notre personnage sous les variations nombreuses de son nom, recherchons dans Grégoire de Tours ce qu'était et ce qu'a pu faire dans notre pays ce duc franc que nous appellerons Bobelen.

Bobelen vivait dans la seconde moitié du VI^e siècle, et jouissait d'une grande autorité à la cour des rois Francs. Son nom est presque toujours accompagné du titre de « duc » mot que l'on peut traduire par *duc* ou *général*. A cette qualité qu'on lui trouve depuis le début jusqu'à la fin de sa carrière publique, il ajouta, pendant quelque temps celle de Référendaire ou de Chancelier. Il exerça cette charge importante auprès de Frédégonde, au temps où il jouissait de toute la confiance de l'odieuse parvenue.

Son intervention dans le pays de l'ouest se rattache à l'un des principaux mouvements de la lutte des Bretons contre les Francs. Wérec ou Waroc, le fameux comte de Vannes, digne précurseur de Nominoë, par sa ruse, ses qualités guerrières

et le bonheur de ses armes, veut franchir la Vilaine et établir sa domination sur les territoires de Rennes et de Nantes, qui relevaient des rois Mérovingiens. En 578, il est parvenu à refouler loin de la Vilaine, une troupe nombreuse envoyée contre lui par Chilpéric, et composée des habitants des pays de Tours, Angers, Poitiers, Bayeux et le Mans. L'année suivante, il reprend les hostilités. Il exerce d'affreux ravages dans le pays de Rennes, et s'avance victorieusement jusqu'au bourg de Cornus¹.

C'est alors que Bobelen est envoyé pour le combattre. Il pénètre dans la Bretagne, dont il dévaste une partie par le fer et par le feu.

Irrités par ces excès, les Bretons reviennent à la charge. Cette même année, à l'automne, ils s'avancent jusqu'aux environs de Nantes et de Rennes. Ils y font un butin immense, ravagent les champs, vendangent les vignes si nombreuses autrefois au nord de la Loire, et emmènent un grand nombre de prisonniers. Saint Félix, évêque de Nantes, proteste inutilement contre cette violation de son territoire. Les Bretons font à son ambassade des promesses qu'ils ne tiennent pas.

A la suite de sa campagne, Bobelen revint à la cour de

¹ Ce bourg, appelé par Grégoire de Tours « *Cornutium vicum* », par Aimoin « *Cornutus vicus* », et qui conservait encore au XII^e et au XIII^e siècles son vieux nom de *Cornutius* ou *Cornut*, a pris, par une bizarrerie inexplicable le nom latin de Sanctus Petrus de *Corporibus nudis*, d'où lui est venu son nom actuel de Corps-Nuds. L'administration des Chemins de fer et celle des Postes a adopté cette dernière forme, de nature à dérouter les étymologistes, comme elle a aussi adopté les noms de Chapelle Basse-Mer et de Champtoceaux à la place des noms réguliers Chapelle-Bassemer et Château-Ceaux.

Le dictionnaire d'Ogée place Cornus à 3¹ 3/4 de Rennes, sur la route de cette ville à Châteaubriant. L'article consacré à cette localité, parle de tombeaux en calcaire coquillier trouvés fréquemment dans le bourg. Il fait remonter l'antiquité de Cornus au X^e siècle, sans songer à la rattacher aux temps mérovingiens. Le *Cornutius vicus* de Grégoire de Tours devait se trouver sur une voie romaine descendant de Rennes à Vannes, et assez près de Rennes. Nous le placerons donc avec le P. Le Cointe à Cornuz, et non à Saint-Aubin-du-Cormier, comme Adrien de Valois.

Frédégonde. En 586, à la fête de Pâques il se trouvait avec elle à Rouen. Lors de l'assassinat du saint évêque Prétextat, quand la Messaline franque vint impudemment visiter sa victime et déplorer hypocritement le coup qu'elle avait elle-même dirigé, elle était accompagnée des ducs Bobelen et Ansovald.

Sa fonction de référendaire, qui le retenait à la cour, ne lui interdisait pas cependant tout retour dans notre pays. C'est en effet dans le territoire renfermé entre Rennes, Nantes et Angers, que nous placerons un fait où fut malheureusement mêlé le fils de Nonnichius, évêque de Nantes.

A raison des relations que sa naissance ou ses fonctions lui faisaient avoir dans la contrée, Bobelen y possédait de grands biens. Un jour, au sujet de certaines vignes, il se trouva en procès avec une dame d'une haute situation, Domnola, veuve de Burgolen, fille de Victorius, évêque de Rennes, et remariée à Nectarius, homme illustre, frère de Baudegisil évêque du Mans. Au temps de la vendange de cette même année 586, Domnola vint visiter ses vignes, qu'elle affirmait tenir par héritage de son père. A cette nouvelle, Bobelen lui envoie des messagers pour lui interdire absolument l'entrée de son bien. Forte de son droit, la noble dame entre dans ses vignes au mépris de cette interdiction. Bobelen irrité lève une troupe, accourt, se précipite sur Domnola et sur son cortège, la met à mort, vendange les vignes séance tenante et pille tout ce qu'elle avait. Il égorge avec elle les hommes et les femmes qui l'accompagnent, et il n'y eut à échapper au massacre que ceux qui purent s'enfuir sans être poursuivis.

Le roi Gontran ne pouvant laisser ce forfait impuni envoya un de ses officiers rechercher les coupables.

Dans ce dessein, Antestius vint d'abord dans le pays d'Angers. Il y punit sévèrement tous ceux qui avaient pris part au meurtre de Domnola, et confisqua les biens de Bobelen premier auteur du crime.

D'Angers, il se rendit à Nantes et commença à importuner

l'évêque Nonnichius au sujet de la conduite de son fils :
« Votre fils, lui répétait-il, a été mêlé à ce crime, la justice exige qu'il soit puni de ce qu'il a fait. »

Le jeune homme, effrayé par les reproches de sa conscience, s'enfuit vers Clotaire, fils de Chilpéric. Nonnichius dut répondre pour son fils en fuite ; il donna des cautions à Antestius et s'engagea à se présenter en personne devant le roi. Il tint sa promesse après les solennités de Pâques, et ne put se dégager de cette affaire, dans laquelle il n'avait pas **trompé**, qu'après avoir donné de grands présents.

Cependant Bobelen avait fini par se lasser de la faveur de Frédégonde. Il trouvait que la reine ne lui accordait pas l'honneur dû à sa personne. Pour se venger de son mépris, il se tourna du côté du roi Gontran.

Il reçut du roi la puissance ducale sur les cités qui appartenaient à Clotaire, fils de Chilpéric et de Frédégonde. Parmi ces cités, Grégoire de Tours ne cite que Rennes et Angers ; Travers a cru devoir y ajouter Nantes et Ogée, en parlant de notre personnage qu'il appelle, après Travers « un jeune homme de distinction » dit qu'il fut nommé gouverneur de Nantes aussitôt après son mariage avec la nièce de saint Félix. C'était peut-être une des clauses du contrat : mais il est regrettable qu'Ogée ne nous en ait pas transmis le texte, s'il lui est passé sous les yeux.

Il est possible que Bobelen ait été effectivement gouverneur du pays de Nantes : mais ce fait n'a été avancé que par des écrivains postérieurs à Grégoire de Tours : il reste toujours sujet à de grandes discussions.

La puissance que le roi Gontran accordait à Bobelen sur les pays de Rennes et d'Angers, n'était peut-être que la continuation de celle que le duc franc exerçait précédemment au nom du roi Chilpéric dont il abandonnait la cause. Quoiqu'il en soit, Bobelen chercha par tous les moyens à établir ou à maintenir son autorité dans ces pays.

Il se rendit d'abord dans le pays de Rennes où il ne fut

pas reçu. De là se dirigeant dans le pays d'Angers, il y fit beaucoup de mal. Blé, foin, vin, tout ce que renfermaient les maisons qu'il rencontrait, il le pillait, rompant les portes de la maison, sans attendre qu'on lui en apportât les clefs. Dans ses dévastations, il mit même à mort un grand nombre d'habitants.

Un jour qu'il banquetait à Angers avec différents personnages dans une maison à trois étages, le toit de la maison s'effondra tout à coup. Plusieurs des convives restèrent sur place : Bobelen à demi-mort eut cependant la chance de s'en tirer.

Cet accident ne le ramena pas à de meilleurs sentiments. Il continua le mal qu'il avait commencé, et, toujours irrité contre Frédégonde, il anéantit un grand nombre de ses possessions situées dans le royaume de son fils.

D'Angers, il retourne combattre les habitants du pays de Rennes pour les soumettre au roi Gontran. Il laisse parmi eux son fils, pour assurer leur soumission ; mais les gens se soulèvent et mettent à mort le jeune homme avec un grand nombre de personnages éminents.

Cependant, à l'automne de 587, eut lieu un nouveau mouvement des Bretons. Ils se précipitent sur le territoire de Nantes, ravagent les fermes, emmènent les prisonniers. Le roi Gontran averti de cette invasion, ordonne à son armée de se remettre en route contre eux, tout en leur faisant cependant des propositions de paix. Parmi ses ambassadeurs on remarquait l'évêque du Mans, Bertrand, et l'évêque d'Orléans, Namatius. Ce dernier avait de grandes relations avec le pays de Nantes, il y possédait plusieurs fermes que ses parents avaient perdues et qu'il sut recouvrer. Pendant qu'il était dans une deses fermes, trois abcès lui vinrent à la tête. Affligé par cette douleur, il s'empressa de retourner dans sa ville épiscopale ; mais il mourut au pays d'Angers.

Au sujet de Namatius, nous nous permettrons de hasarder ici en passant une double conjecture. Peut-être cet évêque

d'origine nantaise a-t-il donné à l'église d'Orléans ou à l'abbaye de St-Lyphard les possessions dont l'une ou l'autre a joui dans ce diocèse avant le X^e siècle : peut-être, en échange de l'introduction du culte de saint Liphard dans notre pays, a-t-il introduit le culte des saints martyrs nantais Donatien et Rogatien dans le pays d'Orléans.

L'ambassade de Gontran à Wérech n'eut pas plus de succès que celle de saint Félix au même comte. Wérech fit de belles promesses, donna de bonnes cautions, oublia les unes et les autres, vint au temps des vendanges vendanger encore les vignes des Nantais, et s'en retourna avec leur vin dans son pays. Gontran entra de nouveau dans une violente colère, ordonna à son armée de se mettre en marche, puis il s'apaisa et tout retomba dans le repos.

On peut se demander ce que devint Bobelen dans cette circonstance. Le silence que Grégoire de Tours garde à son sujet laisse croire qu'il ne prit aucune part à ce mouvement. C'était l'année où Antestius, l'officier de Gontran, avait confisqué ses biens, pour le punir du meurtre de Domnola. Le duc franc devait être en disgrâce : peut-être aurait-il refusé son concours ; peut-être Gontran ne le lui aurait-il pas demandé.

L'année suivante, 588, nouvelle invasion des Bretons sur les territoires de Nantes et de Rennes. Elle eut lieu comme les précédentes, au temps des vendanges. Il semble que les Bretons de Vannes plaçaient, de parti pris, leurs expéditions à cette époque, pour faire à peu de frais leurs provisions de vin nantais. Exemptes du phylloxera, les vignes de nos ancêtres ne leur rapportaient pas davantage ; elles avaient les Bretons pour ennemis, ou, si l'on veut, pour amis. Ce furent encore eux qui les vendangèrent cette année, et après avoir ravagé les autres récoltes, ils se retirèrent avec leurs prisonniers derrière la Vilaine, sans être poursuivis.

Encouragés par cette impunité, ils voulurent recommencer ces expéditions faciles et fructueuses. En 590, s'avancant

jusque sous les murs de Nantes et de Rennes, ils y firent une cruelle dévastation. Le roi Gontran, forcé de sortir de son inaction, essaya de mettre fin à leur audace. Il fit marcher contre eux son armée commandée par les ducs Ebrachaire et Bobelen.

La jalousie et l'ambition divisaient les deux ducs. Ebrachaire craignait de voir son rival revenir vainqueur de cette expédition. Dans toute la marche, ce ne fut entre eux que reproches, qu'injures, que malédictions. Ils ne s'entendaient que pour une chose : semer sur leur passage l'incendie, le meurtre, le pillage et toute sorte de forfaits. Ils arrivèrent ainsi sur les bords de la Vilaine. Ils la traversent, ainsi que l'Oust son affluent.

C'est là que, trahi par les ruses de Frédégonde, attiré par l'habileté de Wérech dans des défilés et dans des marais, abandonné par son rival Ebrachaire, Bobelen tomba glorieusement sous les coups des Bretons.

Pendant deux jours, il lutta courageusement et mit à mort un grand nombre de Bretons et de Saxons de Bayeux, leurs alliés. Dans cette lutte inégale, il n'était soutenu que par les soldats francs qui l'avaient volontairement suivi. Ebrachaire s'était retiré avec la plus grande partie de l'armée de Gontran, dans le dessein de ne revenir vers son compagnon de commandement qu'après avoir appris sa mort. Le troisième jour, après avoir vu tomber tous ses défenseurs et avoir été blessé lui-même, Bobelen luttait encore, défendant de sa lance ce qui lui restait de vie. Effort inutile : Wérech se précipita avec ses Bretons sur cet ennemi qui ne désarmait pas, et lui enleva cette vie si chèrement défendue.

La trahison d'Ebrachaire ne lui porta pas bonheur. Trompé, à son tour, par les séductions de Wérech, il accepta trop facilement ses promesses, dont les Francs avaient pourtant des raisons de se défier. Au retour de son voyage à Vannes, comme il traversait la Vilaine, il perdit une partie considérable de son armée sous les coups des Bretons : revenu près

de Gontran, il tomba, par suite de sa conduite déloyale, dans la disgrâce du roi, et reçut l'ordre de ne plus paraître devant lui.

Frédégonde, comme nous l'avons vu, n'était pas restée étrangère au désastre de Bobelen. Depuis que son ancien référendaire l'avait abandonnée, elle lui avait voué une de ces haines implacables qui étaient dans son tempérament. C'était elle qui, pour mieux assurer sa défaite, avait envoyé au comte Wérech les Saxons de Bayeux, qu'une communauté d'usages rapprochait des Bretons.

Une grave maladie, dans laquelle tomba son fils Clotaire, la rappela au souvenir de ses nombreux méfaits, et lui inspira la pensée de réparer ceux qu'elle pouvait, du moins en partie, réparer. Dans ce but, elle envoya des messagers prier le comte Wérech de rendre la liberté, pour la vie de son fils, aux prisonniers de l'armée de Gontran retenus jusqu'alors en Bretagne. Wérech se rendit à la demande de son alliée ; preuve évidente, ajoute Grégoire de Tours, que c'est à la complicité de cette femme qu'il faut attribuer et la mort de Bobelen et la destruction de l'armée de Gontran.

Les faits que nous venons de raconter se trouvent tout au long dans Grégoire de Tours. Les historiens qui l'ont abrégé ne lui ont emprunté que les récits de la première et de la dernière expédition de Bobelen dans le pays breton. Frédégaire ne parle que de cette dernière. Aimoin parle des deux dans les passages dont nous donnons la traduction d'après les Chroniques de Saint-Denis.

« En celle année envaïrent li Breton la contrée de Rodoiz (Rennes) et passerent jusques a une vile qui est apelée Bourc-cornu. Li dux Bibolenes fu lors envoiez contr'eulz jusques en Bretaigne, les chaça et dégasta tout le païs par feu et par espée : mais li Breton, qui moult furent couroucié d'un si grant domage, ne s'en tindrent pas à tant ; ainz retournerent l'année après : si ne destruirent pas tant seulement celle contrée, que il orent devant gastée, mes toute la province de

Nantes. Felix li evesques de la cité leur manda que il cessassent des maus que il faisoient : amandement li promistrent : mes ainz pour ce ne s'amenderent (L. III, 10).

« Encele année (590) devint la lune toute obscure : si ot grant bataille entre les Bretons et les Français seur l'ève de Wisone'. Uns dux de France qui avoit non Pepelines, fu là occis par la traison d'un autre dux qui avoit non Ebrechaires. Cilz Ebrechaires chaï puis en grant povreté, pour ce que il fu contrainz à rendre la grant somme d'avoir que la lois commande que l'en rende aus enfans dont li peres est occis. » (L. IV, 7).

Nos chroniques locales ne relatent, comme Frédégaire, que ce dernier fait de la vie publique de Bobelen. Au lieu de placer sa mort en l'année 590, elles la transportent à l'année 593. Il y eut, en 594, entre les Bretons et les Francs, une nouvelle lutte dont Frédégaire, Aimoin, les Chroniques de Saint-Denis et celles d'Herman, nous ont conservé le souvenir. Les chroniques de Bretagne, dont le texte a été publié par D. Morice p. 3 et 101, semblent avoir confondu ces différents événements. Toutes les deux, en termes identiques, placent en 593 la victoire de Wérech et la mort de Bobelen.

Les actes de saint Gildas, abbé de Rhuis rappellent aussi cet événement dans une phrase incidente qui a induit en erreur le rédacteur des *Tables de D. Morice*. « En ce temps, disent-ils en parlant du IX^e siècle, Alain et son frère Pasqueten gouvernaient la province de Vannes appelée aussi Broguérec, du nom de Wérech ; parce qu'après la mort du duc Beppolen tué avec son armée, et la fuite d'Ebrachaire, autre duc franc, Wérech défendit courageusement ce pays. »

Cette incidente a fait oublier à l'auteur de ces *Tables* que les deux chroniques publiées dans le même volume font

* « L'ève de Wisone » est l'eau de la Vilaine autrefois appelée *Vicinonia* et qu'une facilité de prononciation a fait appeler la Vilaine au lieu de la Vinaine. L'aspect des eaux de cette rivière justifie son nom actuel, mais ce n'est pas à cet aspect qu'elle doit son ancien nom.

mourir Belpolen en 593. Il transporte l'existence du duc franc au temps d'Alain et de Pasqueten, au lieu de la laisser au temps de Wérech ; et il fait « Beppolen duc des François et lieutenant du roi Charles le Chauve », monté sur le trône en 840 !

Pour résumer tous les faits précédents, dans la seconde moitié du VI^e siècle, vivait un personnage célèbre par ses qualités guerrières, du nom de Bobelen. Soit au service de Chilpéric et de Frédégonde, soit à celui de Gontran, toujours à celui de ses intérêts, il a exercé dans l'ouest de la Gaule un rôle important. Ce que nous savons de sa vie s'est passé dans le territoire dont Rennes, Angers, Nantes et Vannes forment les quatre points extrêmes. Il est envoyé pour tenir en respect les Bretons qui veulent franchir la Vilaine et enlever aux rois francs un terrain vivement convoité. Ses courses incessantes le portent de Rennes à Angers, d'Angers à Rennes, pour soumettre ou maintenir ces cités sous la domination de Gontran. Il a dans le pays de nombreuses attaches. Il épouse, comme nous le verrons plus loin, la nièce de l'évêque saint Félix. Il est l'ami du fils de Nonnichius, le successeur de ce saint. C'est dans ce pays, en un mot, que toute sa vie s'écoule, depuis le premier moment où il est envoyé contre les Bretons, par Chilpéric et Frédégonde, jusqu'au moment où il tombe glorieusement sous leurs coups.

Le duc franc a-t-il laissé des souvenirs ailleurs que dans les historiens à qui nous avons jusqu'ici laissé la parole ? Ne pourrait-on pas trouver encore des traces de Bobelen dans une contrée qu'il a si souvent parcourue ?

Au point où se croisaient les voies romaines allant de Nantes à Rennes et de Vannes à Angers se trouve une petite ville du nom de Blain. Ce nom, elle le porte sans changement notable dans son orthographe, depuis le XI^e siècle. Mais un document de la plus grande importance pour l'histoire et la géographie du pays nantais, nous apprend que Blain s'appela autrefois le château ou plutôt le camp de Bablen.

C'est dans la charte de Louis le Gros que nous trouvons ce renseignement. Cette charte a été dernièrement, de la part de M. L. Maître, l'objet d'une étude faite avec sa haute compétence ordinaire. Rédigée en 1123 dans sa dernière forme, elle renferme trois chartes antérieures données par les rois mérovingiens et carlovingiens aux évêques de Nantes, saint Félix, saint Pasquier et leurs successeurs. Elle rappelle un état de choses qui n'existait plus en 1123 : ce ne fut qu'au IX^e siècle que les limites du diocèse de Nantes, reculées par les conquêtes des ducs bretons, s'étendirent du Semnon qui coule au nord de Châteaubriand, jusqu'au Lay qui se jette dans la mer au nord de Luçon : vaste territoire qui renfermait Hercé-en-la-Mée, actuellement du diocèse de Rennes ; Aizenay et le Boupère, du diocèse de Luçon ; Gesté et Maulimart, appelé aussi Montlimart, du diocèse d'Angers, et le Puy-Saint-Bonnet du diocèse de Poitiers. « Hertiacum, Asinesium cum ecclesia sancti Benedicti, ecclesia sancti Petri de Alba Petra... dimidia pars Gestet... dimidium Mellomartis cum ecclesia, ecclesia sancti Boniti » (Dom Morice : *Preuves*, I, 548).

Les formes des noms de localités renfermées dans cette charte, sont très anciennes. Plusieurs même sont primitives et présentent encore toute la simplicité de formation des noms gallo-romains. Elles sont conformes à toutes celles que l'on rencontre du VI^e au IX^e siècle. Elles n'ont pas encore subi ces modifications importantes que la plupart des noms gallo-romains ont subies aux XI^e et XII^e siècle, et sous lesquelles ils se présentent le plus souvent depuis cette époque jusqu'à nos jours.

Entre les différentes formes que le nom de Blain a revêtues dans la suite des temps¹, nous revendiquons donc la priorité

¹ Voici, avec les dates, ces différentes formes : castrum quod Blaen vocatur, 1108. — G. de Blanio, fin XI^e siècle et 1121. — G. de Blaign 1128. — G. de Blaigno, 1133. — G. de Blain, 1141. — I. de Blaing, 1148. — II. de Bleing, vers 1195. — II. de Blain, 1225. — II. de Blaing, 1236. — Bleyng,

pour le « castrum Bableni » de la charte de Louis le Gros. Il nous semble même qu'il n'y a pas de témérité à avancer que c'était là le nom de Blain au temps de saint Félix, dont cette charte rappelle le souvenir à son début.

Si avec M. Bizeul, que nous sommes heureux désormais de prendre pour guide, nous étudions les antiquités de Blain et de ses environs, notre conjecture se trouvera fortifiée encore plus puissamment.

Nous savons déjà que Blain se trouve au point où se croisent la voie romaine qui monte de Nantes à Rennes et celle qui va d'Angers à Vannes, en franchissant l'Erdre à Saint-Georges de Nort, mentionné aussi dans la charte de Louis le Gros.

A ces voies principales venaient s'en ajouter d'autres. Celle de Rennes se bifurquait à Pontveix, à trois ou quatre lieues au nord de Blain : son embranchement se dirigeait vers le Maine, en passant, nous ne dirons pas à Châteaubriant, qui n'existait pas alors, mais à Béré. Celle de Nantes, avant d'entrer à Blain, recevait la voie venant de Saint-Nazaire, et traversait la rivière à quelques mètres en amont du Pont-Neuf, sur un pont de bois dont M. Bizeul a vu, au fond du canal, les pilotis brisés. Enfin celle de Vannes se séparait à quelque distance de Blain et se rendait à sa destination par une double direction : par l'une, on traversait la Vilaine vers son embouchure à Arzal, par l'autre, plus en avant dans les terres, à Rieux.

Blain était donc au centre d'un réseau de voies romaines, à une faible distance des Bretons dont Bobelen était chargé

1254. — Eccl. de Bleing, de Blaignio, de Bleingnio, 1277. — E. de Bleignio; 1237. — Bleing, 1330, Bleign, 1416, 1440, 1545, etc. — Blain, 1663, 1702, etc. Le *g*, étranger à la forme primitive, a été appelé dans les autres par le son nasal *in* : certaines personnes prononcent *paingn*, *vingn*, pour pain, vin. Blain a pu venir de Bablen par une aphérèse analogue à celle qui a formé *Engnort*, de *Henor*, *Honort*, *Anort* ou *Engnort*, *Vey de Ereyum* ou *Ereum* on peut aussi, et peut-être avec plus de raison, voir dans la dérivation de cette forme l'application d'une règle plus générale, dans le détail de laquelle il serait trop long d'entrer ici.

de surveiller les mouvements. De là, il pouvait se transporter rapidement sur les bords de la Vilaine, ou suivant les occurrences, à Rennes, à Nantes ou à Angers. Comme une araignée au centre de sa toile rayonnante, il lui était facile de voler en un clin d'œil sur tous les points où sa présence devenait une nécessité.

Par suite de sa position, Blain a été fréquemment traversé par les armées dans les longues guerres entre les Francs et les Bretons. Au IX^e siècle, à la reprise par Nominoë de cette lutte séculaire, Renaud, nommé par Charles le Chauve comte de Nantes et de Poitiers, est vainqueur des Bretons dans un premier combat qui se livre à Messac (843), localité située au sud du Semnon et appartenant par conséquent à cette époque au diocèse de Nantes. Satisfait de sa victoire, le général franc revient vers Nantes, sans s'inquiéter davantage des Bretons. Parvenu à Blain et se croyant désormais en toute sûreté, l'imprudent général laisse toute liberté à ses troupes qui se répandent dans les prairies verdoyantes de l'Isac. Mais Lambert, son rival et son ennemi arrivé trop tard pour le combattre à Messac, s'était mis à sa poursuite et guettait l'occasion de venger la défaite de ses alliés Bretons. Il profite de cette dispersion des troupes de Renaud, tombe sur elles à l'improviste, attaque ces soldats sans armes et les égorge tous avec leur chef, sans aucune pitié.

A la fin du X^e siècle, les armées des comtes de Rennes, de Nantes et d'Angers se rencontrent encore sur une des voies romaines qui sortent de Blain. A dix années de distance, 982, 992, Conquereuil, situé à quelques lieues de Blain, sur la route de cette ville à Rennes, est deux fois le théâtre d'un combat sanglant.

La convergence vers Blain de ces voies romaines, si nombreuses et si fréquentées, assignait donc à cette ville une grande importance au point de vue stratégique. Rien de plus plausible que d'y supposer l'existence d'un camp. Hâtons-nous d'ajouter que nous n'en sommes pas réduit ici à une simple supposition.

Avant son château dont la construction ou la reconstruction est authentiquement mentionnée dans un titre de 1108, Blain avait un camp que M. Bizeul a ainsi décrit : « Au joignant, dit-il, de ce que je nomme le terrain romain, c'est-à-dire le terrain que de nombreux débris indiquent avoir été bâti, on remarque les vestiges d'un camp ou *oppidum* marqués en quelques endroits par de profonds fossés dont les rejets ou retranchements ont été aplanis par la culture. Le pays peu accidenté ne présentant pas de positions fortifiées naturellement par des pentes abruptes, le camp dont nous parlons n'avait d'autre défense que la profondeur de ses fossés que venait remplir l'eau d'un affluent de la rivière d'Isac, qui, coulant elle-même à quelques pas du camp, en arrière d'une sorte de contrescarpe, contribuait aussi à la défense de cet ouvrage stratégique, dont l'étendue était d'environ deux hectares et demi. » Ce camp ou *oppidum*, dit-il ailleurs, touche dans sa partie nord les champs des Pressoirs et des Garennes. Sa forme a dû être irrégulièrement elliptique. Le grand axe était d'à peu près 300 mètres, et le petit de 130. Le périmètre mesure 720 mètres, les fossés existent encore en deux endroits différents : au nord, dans une longueur de 220 mètres ; au midi, dans une longueur de 80 mètres, sur une largeur de 15 mètres et une profondeur de cinq à six. Ces fossés paraissent avoir été disposés de manière à être constamment remplis par les eaux du ruisseau de Courgeon, dont le lit défend encore aujourd'hui le camp une longueur de plus de 100 mètres.

« Au midi et au joignant du fossé, existait une seconde enceinte de forme triangulaire nommée anciennement le clos Moncelet, d'une contenance superficielle d'environ 70 ares. Elle se trouvait défendue à l'est, une longueur de 100 mètres, par le ruisseau de Courgeon et son embouchure dans l'Isac ; au midi, et une longueur de 400 mètres, par cette même rivière, à laquelle aboutissait en même temps la partie occidentale des fossés du camp. Des briques d'un mètre

carré et de 0^m,10 à 0^m,12 d'épaisseur ont été exhumées de cette seconde enceinte, ainsi qu'un objet en terre cuite portant au sommet une tête de béliet. L'ancien chemin de Blain au château coupe en écharpe la première enceinte ou oppidum. »

A quel système de fortification, à quel siècle rattacher ce camp que M. Bizeul nous décrit avec une telle abondance de détails ?

Avant le XI^e siècle, de nombreuses guerres ont désolé ce pays. Celles auxquelles la situation de Blain permet de songer ont dû avoir pour théâtre et pour objet les bords de la Vilaine. Ce camp semble avoir été dressé contre les habitants de Vannes : Armoricaïns ou Bretons. A de plus habiles de trancher définitivement la question, et de dire, après la description de M. Bizeul ou l'inspection du terrain, si le camp retranché de Blain est un camp gaulois ou un camp mérovingien ; leur autorité enlèvera toute hésitation à ceux qui refuseraient de voir le *Bobelen* de Grégoire de Tours, dans le *Bablen* de la charte mérovingienne rappelée en 1123 dans la charte de Louis le Gros. Ajoutons que près de Blain se trouve un tumulus connu sous le nom de *Pic du Capitaine*. Cette dénomination ne conserverait-elle pas le souvenir de notre général Franc ?

Par ce que nous avons dit de Bobelen, on a pu voir qu'il était un général rempli de courage et d'autres qualités guerrières. Sa mort glorieuse dans les marais de la Vilaine, au milieu des cadavres de ceux qui l'avaient défendu, après trois jours de lutte contre un ennemi sans cesse renaissant, mérite toute notre admiration. C'est un sentiment que, dans cette circonstance, nous lui ménageons d'autant moins, que nous n'avons nulle occasion de le lui accorder dans les actions de sa vie privée.

Si nous soulevons ici une partie du voile qui la cache, si après avoir dit un mot du héros nous disons un mot de l'homme, ce n'est pas pour lui nuire dans l'opinion de la postérité ; c'est pour défendre une mémoire qui a laissé de

plus glorieux souvenirs que la sienne ; la mémoire de saint Félix, évêque de Nantes, son contemporain, devenu son oncle malgré lui.

Ce que nous avons à dire nous a été transmis également par Grégoire de Tours, l'historien et, un peu aussi, le journaliste des Mérovingiens. Dans ce qu'on pourrait intituler *faits divers*, il poursuit jusque dans l'intimité de la famille, les hommes marquants de son époque. Bobelen, grâce à son importance, ne pouvait échapper à ce procédé, ni à ses inconvénients. L'homme public est dû tout entier à l'histoire ; en vertu de ce principe appliqué par Grégoire de Tours, nous révélerons après lui, sur son fameux contemporain, quelques détails qui n'ont rien de glorieux pour sa mémoire, mais qui sont utiles à recueillir pour compléter la ressemblance de son portrait.

On a vu plus haut que Bobelen, au début de sa carrière publique, jouissait de la confiance de Frédégonde et remplit pendant quelque temps à sa cour la charge de référendaire ou de chancelier. Il y a des honneurs qui déshonorent non-seulement ceux qui les convoitent, mais encore ceux qui se résignent à les subir. L'affection et la confiance d'une Frédégonde sont une triste recommandation près de la postérité. Que pouvait bien être Bobelen avec une telle fréquentation ?

La débauche et la cruauté faisaient le fond du caractère de Frédégonde ; les mêmes vices apparaissent dans celui de Bobelen. Entre le courtisan et sa reine, il n'y a, au profit du premier, que la gradation voulue par la différence de position et par la diversité d'un sexe qui pousse plus loin que l'autre et ses vices et ses vertus. Bobelen, nous ne disons pas cela pour le flatter, est une Frédégonde au petit pied.

Sa cruauté perce à chaque instant dans la manière dont il conduit la guerre. Partout sur son passage, ce ne sont que portes défoncées, maisons pillées, fermes incendiées, habitants égorgés : et cela non seulement en Bretagne, mais

encore dans les pays de Rennes et d'Angers dont il a reçu le commandement.

Sa conduite à l'égard de Domnola ressent toute la brutalité du Germain barbare. Il attaque une faible femme accompagnée d'autres femmes, venue pacifiquement vendanger ses vignes, et met lâchement à mort la noble dame et les pauvres femmes dont elle est escortée.

Pour compléter sa ressemblance avec Frédégonde, Bobelen ajoute la débauche à la cruauté.

C'est du moins ce que lui ont reproché de graves auteurs en s'appuyant sur Grégoire de Tours, dans le passage dont nous donnons la traduction. Après avoir parlé d'un personnage remarquable de Poitiers, nommé Willulf¹, notre historien ajoute : « L'épouse de Willulf se maria en troisièmes noces avec le fils du duc Bobelen, *qui*², lui-même, chose dont on a beaucoup parlé, avait délaissé deux épouses vivantes ; car il était d'un caractère léger et porté à la luxure. Poussé par un amour insatiable de la débauche, il abandonnait son épouse pour courir après des servantes. Dans son horreur pour toute union légitime, c'était une autre qu'il convoitait. C'est ainsi qu'il traita sa seconde épouse, et celle à laquelle il s'unit en troisième lieu. Il ignorait que la corruption ne posséderait point cet héritage incorruptible qui consiste dans le royaume de Dieu. »

A la décharge de Bobelen, nous devons cependant déclarer que ce passage peut aussi s'appliquer à son fils. Il y a dans

¹ Ce nom composé de deux racines germanes *Will*, *Ulf*, a donné le nom de Guillou. Ces noms d'origine germane se retrouvent encore en très grand nombre même dans les pays de race latine. Innombrables en France, ils se rencontrent aussi en Italie et en Espagne, partout où a pénétré une tribu de Germains. Plusieurs de nos familles portent encore des noms portés par les Francs de Grégoire de Tours, par les Goths, de Jornandès, par les Germains de Tacite. Quelques-uns de ces noms se retrouvent jusque dans les traditions les plus anciennes de la Scandinavie, dans les chants plusieurs fois séculaires de l'Edda.

² *Uxor quoque ipsius Willulf tertio copulatur viro, filio scilicet Beppoleni ducis : qui et ipse duos jam, ut celebre fertur, uxores vivas reliquerat.* *Greg. Tur.* ix, 13.

le texte de Grégoire de Tours une ambiguïté que nous avons laissé subsister dans notre traduction et dont le père peut bénéficier. Auquel des deux rapporter le *qui* relatif, souligné dans ce passage ? Le *Recueil des Historiens des Gaules*, (T. II, *Index rerum*, p. 770), l'attribue au père. Il ne serait pas impossible qu'il convînt au fils. Si l'on trouve que c'est trop de vices pour un homme seul, on pourra faire passer au fils cette grave accusation. Dans ce but nous soumettons au lecteur la traduction suivante : L'épouse de Willulf se maria en troisièmes noces avec le fils du duc Bobelen. Ce fils, chose dont on a beaucoup parlé, avait déjà délaissé deux épouses vivantes, etc. Au lecteur d'admettre l'une ou l'autre de ces traductions, suivant la sympathie qu'il ressentira pour l'un ou l'autre de ces personnages.

En tout cas, si ce n'est le fils, c'est donc le père que ce passage regarde. Impossible de le faire sortir de la famille. Une jolie famille comme on voit ! et dire cependant qu'il s'est rencontré des historiens pour blâmer saint Félix d'avoir voulu empêcher sa nièce de s'y fourvoyer !

Après avoir achevé la présentation du fiancé (on peut présenter quelqu'un sans le recommander), un mot du mariage et des obstacles qu'il rencontra.

On lit dans Travers, t. I, p. 83, ce titre qui ne manque pas d'être alléchant : « Histoire de la nièce de Félix et du jeune Pappolen. » A la lecture de cette simple ligne, on flaire tout un roman : une affection vive, traversée naturellement par des obstacles qui l'excitent davantage, et qui finissent, comme toujours, par être surmontés. Dans l'âme tendre de certains lecteurs, toute la pitié est acquise d'avance aux jeunes gens contrariés dans leur désir : il ne reste qu'un sentiment hostile contre l'esprit contrariant qui s'oppose à l'union des deux tourtereaux.

Or, ici, l'opposition vient de saint Félix, un des hommes les plus éminents qui aient illustré la ville de Nantes. Les œuvres bienfaisantes dont son administration a doté la ville

ont été célébrées avec enthousiasme par ses contemporains, et ont laissé dans le pays un souvenir que les révolutions survenues depuis douze siècles n'ont pas réussi à effacer. Canonisé par la reconnaissance de ses concitoyens, il jouit, dans le diocèse qu'il a gouverné, d'un culte immémorial dont les preuves écrites remontent au moins à six cents ans. Au XIII^e siècle, il avait sa chapellenie et son autel à la cathédrale de Nantes, et sa fête était célébrée dans le diocèse avec une solennité plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui.

En présence de cette longue possession de vénération dans le pays où il a vécu, nous ne nous arrêterons pas à discuter l'authenticité, contestée et contestable, de certains chapitres, dans lesquels Grégoire de Tours se trouve dire des choses contraires à la haute opinion qu'il professait et qu'il exprime ailleurs, dans un passage incontestable cette fois, sur la vertu de ce saint. Nous voulons simplement montrer comment la conduite de saint Félix dans le mariage de sa nièce, a été jugée légèrement par certains de nos historiens qui n'ont même pas craint d'en dénaturer le récit.

A la nouvelle de la mort de saint Félix, Bobelen reprit sa nièce, dont il avait été séparé précédemment. Elle lui avait été fiancée autrefois, mais comme Félix s'opposait à cette union, Bobelen, à la tête d'une grande troupe, avait enlevé la jeune fille au Loroux, et s'était réfugié avec elle dans la basilique de Saint-Aubin.

Nos historiens ont placé au Loroux-Bottereau l'*Oratorium* où se trouvait la nièce de saint Félix. L'étude des anciennes formes du nom de cette ville et celle de ses antiquités ne peut que favoriser cette opinion.

Le Loroux-Bottereau, à en juger par ses ruines gallo-ro-

¹ Voici ces anciennes formes : Oratorium 1073 ; Loratorium 1105 ; Ch. de Loratorio, 1181, Ch. de Loreor 1186 ; — Ecclesia de Oratorio 1142-1186 .. Th. de Oratorio 1269 ; — Prior de Oratorio, 1272 ; — Oratorium 1239, 1277, 1282 etc. — Loroux-Botereau 1294 ; Oratorium Boterelle 1458, 1554, 1646, etc. Le Loroux a été surnommé Bottereau du nom d'un de ses seigneurs « Akarias cognomento Boterellus » qui vivait au commencement du XII^e siècle.

maines, pouvait être au VI^e siècle un *oppidum* capable de conserver quelque temps ce qu'on lui confiait. En faisant garder sa nièce à quelque distance de Nantes, sur la rive gauche de la Loire, saint Félix l'éloignait de Bobelen et espérait la garantir de ses attaques. Mais le duc franc était homme à laisser momentanément ses excursions sur la rive droite de ce fleuve, si on les motivait sur un autre point.

Il serait intéressant de savoir à quel titre saint Félix faisait garder sa nièce au Loroux. La rive gauche de la Loire dépendait alors de l'Aquitaine, et devait par conséquent appartenir au diocèse de Poitiers. Il semblerait donc que saint Félix ne devait exercer aucune puissance au sud de la Loire qui terminait le pays et le diocèse de Nantes. Quand on voit le même saint donner à son diacre, saint Martin, la mission d'évangéliser le pays d'Herbauges, et fonder en sa faveur l'abbaye de Vertou, on se demande comment expliquer cette double intervention de son autorité au sud de la Loire, s'il n'avait exercé de ce côté aucune juridiction. Faudrait-il voir dans ces faits un essai de rapprochement au point de vue administratif entre les deux rives de la Loire? Faudrait-il faire remonter dès le VI^e siècle le commencement d'une union que le IX^e consacra définitivement?

La basilique¹ de Saint-Aubin, où se réfugia la fiancée de Bobelen, se trouvait au centre même de la ville de Nantes, comprise alors tout entière dans l'étroit espace renfermé entre les cours Saint-Pierre et Saint-André et les rues de la

¹ Grégoire de Tours emploie très souvent le terme de basilique dans le sens d'église : outre la basilique de Saint-Aubin, il parle aussi des basiliques de Saint-Donatien, de Saint-Similien et de Saint-Nazaire. Les localités du nom de Bazoges, Bazoche, Bazoque, Bazouges, doivent leur nom à d'antiques basiliques, contemporaines peut-être des Mérovingiens. Voici, pour le diocèse de Nantes, quelques églises qui ont porté le nom de basilique, avec la date des documents qui leur donnent ce nom : Basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Basse-Indre, VIII^e siècle ; — basilique de Sainte-Marie, à Grandchamp, 847. — Basilique de Saint-Philbert, vers 860. — Basilique de Vertou, IX^e siècle. — Basilique de Saint-Aubin, à Guérande, XI^e siècle. — Basilique de Sainte-Marie à Machecoul, 1055. — Basilique d'Auverné, vers 1180. — Enfin en 1146, l'église de Saint-Laurent de la Poitevinière, en Riaillé, s'intitule en même temps basilique et petite servante de l'église de Nantes : *ancillulam basilicam Pic tavinariæ*. On trouve aussi ce mot de basilique appliqué à la cathédrale de Nantes.

Poissonnerie et Saint-Léonard, entre la Loire et la rue Garde-Dieu. Consacrée à Saint-Aubin, évêque d'Angers, et auparavant abbé d'un monastère dans lequel on peut voir l'ancien « moutier » de Théhillac (Morbihan), cette basilique conservait encore au XIV^e siècle le nom sous laquelle elle est désignée par Grégoire de Tours. Depuis, elle a perdu définitivement ce nom pour prendre exclusivement le nom d'église de Saint-Vincent, qu'elle portait avec l'autre au XI^e siècle. La rue Saint-Vincent rappelle seule aujourd'hui ces antiques souvenirs.

C'était donc à quelques pas du palais épiscopal, sous le regard même de son oncle, que la malheureuse jeune fille venait étaler sa désobéissance. Elle pouvait impunément braver sa puissance, même au centre de sa ville, grâce à l'inviolabilité du territoire sur lequel elle s'était réfugiée. Mais Félix sut l'attirer hors du territoire de la basilique ; il put ainsi s'emparer d'elle et la séparer de son mari. L'ayant fait changer de vêtement, il la mit dans un monastère à Bazas. De là, elle envoyait secrètement des messagers à Bobelen, pour qu'il l'enlevât du lieu où elle était retenue et la reprît avec lui. Celui-ci, se rendant à sa prière, la retira de ce monastère et l'épousa. Muni de diplômes royaux, il put désormais mépriser les menaces de ses parents.

Nous avons raconté ce fait, d'après Grégoire de Tours, et non d'après Travers. Les commentaires dont l'historien nantais a cherché à orner son récit sont de nature à intéresser plus vivement les âmes sensibles en faveur du jeune couple : malheureusement ils sont aussi de nature à fausser la vérité.

« On ne saurait excuser Félix, dit-il, d'avoir enfermé sa propre nièce dans un cloître et de l'avoir contrainte à prendre le voile de religieuse pour lui ôter toute espérance d'épouser celui auquel elle avait été fiancée, du *consentement de ses parents*, comme si elle avait commis un crime en désirant l'accomplissement d'un mariage légitimement promis. Pappolen, *jeune homme de distinction*, avait fiancé cette jeune personne, etc. »

C'est juger bien légèrement un homme entouré de la vénération de ses contemporains et de la postérité, que de trouver sa conduite inexcusable, quand on ignore les raisons de cette conduite. Dans l'absence de toute lumière sur ce sujet, il semble que la présomption devait être en faveur de saint Félix : jusqu'à preuve du contraire, on peut croire que dans cette affaire de famille il ne consulta que sa sagesse, que sa prudence, que son affection.

Travers parle du consentement des parents obtenu par la jeune fille. Cette circonstance serait de nature à excuser sa conduite : mais Grégoire de Tours n'en dit pas un mot. Même après la mort de saint Félix, les parents de sa nièce continuent de se montrer hostiles à ce mariage : non pas, comme ajoute Travers, embarrassés pour expliquer la volte-face qu'il leur fait faire, parce qu'ils étaient « fâchés que la succession leur échappât ; » mais parce que ce mariage ne leur avait jamais souri. Pour triompher de cette opposition, Bobelen est forcé de recourir au roi. Il en obtint des diplômes qui lui permirent de ne plus redouter les menaces de ces parents courroucés.

Il est vrai que Pappolen, aux yeux de Travers, était un *jeune homme de distinction* ; et aussi sans doute un jeune homme d'avenir, car, suivant le même auteur, ce jeune homme fut gouverneur de Nantes après saint Félix.

Un jeune homme de distinction ! au VI^e siècle ! parmi les Francs ! Certes ce devait être un parti rare ! la jeune fille était bien à plaindre d'avoir un oncle qui l'empêchait d'épouser un jeune homme de distinction ! Mais le lecteur, qui connaît suffisamment ce jeune homme, condamnera peut-être avec moins d'empressement un oncle, un évêque, un saint, qui refuse de laisser entrer dans sa famille un personnage qu'il ne peut faire entrer ni dans son affection, ni dans son estime. Pour le récompenser de ce louable sentiment, Dieu le préserve de voir jamais une personne qui lui soit chère, alliée à un jeune homme de cette distinction !

Ogée juge saint Félix avec plus de bienveillance. Il trouve que le saint évêque « sut allier deux vertus qui se trouvent rarement ensemble : la douceur et la fermeté. On en trouve un exemple dans l'affaire de sa nièce. Cette demoiselle aimait un jeune homme de distinction nommé Pappolen. Les parents *consentaient à les unir*, à l'exception du seul Félix, qui, je ne sais pour quel motif, s'y opposait fortement. » Puis, après avoir rappelé ce que nous avons dit, il ajoute que la nièce de saint Félix, après la mort de son oncle, « quitta le cloître pour épouser son amant, qui fut nommé gouverneur de Nantes aussitôt après son mariage. »

Nous avons déjà laissé percer un doute sur cette dernière assertion. Chargé par le roi Gontran du gouvernement de Rennes et d'Angers, Bobelen reçut-il aussi celui de Nantes ?

L'évêque de Nantes était autrefois le plus puissant seigneur de son diocèse. Il fut un temps où, maître de la ville de Nantes tout entière, il étendait sa puissance temporelle sur le plus grand nombre des paroisses du pays nantais et sur quelques autres situées dans d'autres pays.

Battu continuellement en brèche par les ducs de Bretagne, rivaux redoutables venus après lui dans la ville de Nantes, victorieuse de l'assaut terrible qu'ils lui livrèrent au XIII^e siècle, cette puissance ne s'est pas relevée des coups qu'ils lui portèrent au XV^e. Cependant elle était encore grande à l'époque de la Révolution.

Une tradition constante, appuyée sur le souvenir des travaux immenses faits par saint Félix dans la ville de Nantes, suppose que ce saint a joui de cette puissance. La charte de Louis le Gros fait aussi remonter jusqu'à lui la possession du temporel des évêques de Nantes. Elle place dans la dépendance de leur église, et les terres que des circonstances, dont plusieurs sont connues, ont fait sortir de cette dépendance, et celles dont ils ont toujours conservé la seigneurie ou la propriété.

Or, saint Félix semble avoir dû son titre de gouverneur

de la ville et du pays de Nantes, non pas à ses qualités personnelles, mais à sa dignité épiscopale à laquelle l'avaient élevé ses qualités. Nonnichius, son cousin, devint son successeur par la nomination du roi franc. A quel titre intervenait cette autorité laïque, à laquelle on ne recourait pas autrefois dans ces circonstances, et à laquelle aussi, dans la suite, on cessa de recourir ? Elle ne donnait évidemment aucune juridiction spirituelle aux évêques : mais l'évêque, à sa puissance spirituelle, en ajoutait une autre : il était le gouverneur naturel du temporel de son église. Or, les rois Francs élevaient des réclamations sur ce riche temporel ; malgré les protestations des conciles, ils tendaient à enlever au clergé et au peuple l'élection de l'évêque destiné à les gouverner et s'en réservaient à eux seuls la nomination.

On peut donc se demander si Nonnichius, devenu, sur la nomination du roi, successeur de saint Félix dans l'épiscopat, ne lui succéda pas aussi, par le fait même, dans l'administration du temporel de l'Église de Nantes, et, par suite, dans le gouvernement de la ville de Nantes, partie importante de ce temporel. En l'absence de tout document positif qui assigne ce gouvernement à Bobelen, il n'est pas téméraire de croire que Nonnichius l'exerça légitimement.

Bobelen réussit peut-être à détacher quelques parties de ce vaste domaine. Avec ses troupes, à la tête desquelles nous le voyons sans cesse sur les chemins d'Angers et de Rennes, et aussi quelquefois sur ceux de Nantes et du Loroux, il put s'emparer de quelques-unes des villas épiscopales échelonnées sur les voies romaines qu'il parcourait : villas dont la longue énumération dans la charte de Louis le Gros peut servir à jalonner ces voies.

Premier auteur d'un démembrement qui se continua jusqu'à la Révolution, peut-être détacha-t-il du domaine épiscopal ce *castrum Bobleni* auquel il nous semble avoir légué son nom.

Dès le XII^e siècle, Blain était sorti de ce domaine dans

lequel il n'est jamais rentré depuis. La donation faite en 1171 au chapitre de Nantes par l'évêque Robert, ne porte que sur les droits spirituels de l'Église de Blain. A cette époque, la ville avait de puissants seigneurs; en 1123, l'évêque Brice se plaignait à Louis le Gros qu'on la lui avait enlevée; quelques années auparavant, en 1108, le duc de Bretagne élevait ou relevait le château de Blain; preuves certaines que la ville ne dépendait plus de l'évêque de Nantes.

A quelle époque cessa-t-elle de lui appartenir? Bobelen, d'après tout ce que nous avons vu, était bien capable de l'enlever à saint Félix; ne serait-ce que pour se venger du rôle du saint dans l'affaire de son mariage. Mais nous hésitons à charger sa mémoire de cette nouvelle accusation.

Il semble pourtant qu'il a dû faire dans cette ville des modifications assez importantes pour mériter de lui laisser son nom. Il n'a pu en être le fondateur : les ruines nombreuses que Blain recèle prouvent qu'un point aussi central était habité longtemps avant le VI^e siècle. Mais l'ancienne ville était peut-être tombée, comme tant d'autres, sous les coups des barbares. Frappé de l'avantage que lui offrait cette position pour la réussite de ses diverses entreprises, Bobelen l'aura relevée de ses ruines; en plaçant son camp en cet endroit, le général mérovingien aura contribué puissamment à la prospérité de la ville renaissante : circonstances suffisantes pour expliquer qu'elle ait perdu son nom primitif pour prendre le nom du germain *Bablen* ou plutôt *Bobelen*.

Dans les lignes qui précèdent, nous avons entassé conjectures sur conjectures. L'époque mérovingienne dans notre pays est si dénuée de documents historiques qu'il ne reste pas d'autre moyen de l'éclairer.

Notre but principal a été de recueillir ce que Grégoire de Tours avait écrit sur un personnage autrefois célèbre, dont l'histoire se trouve mêlée de près à celle de cette contrée. En réunissant ces détails épars, nous avons pu projeter une

lumière plus vive sur la physionomie de ce personnage : peut-être quelques rayons de cette lumière seront-ils tombés aussi sur les objets qui l'entourent, et permettront-ils de distinguer quelques points obscurs du tableau au premier plan duquel nous l'avons placé.

On reconnaîtra sans peine que Bobelen ne gagne rien à revenir à la lumière et que sa mémoire va souffrir de cette indiscrete exhumation. S'il est des ossements bénis que la piété des fidèles recueille avec respect pour les vénérer dans de riches reliquaires, il est d'autres débris humains que la curiosité des archéologues ramasse au fond des sépulcres qu'ils éventrent, pour les placer sous les vitrines d'un musée. La piété des Nantais a accordé le premier honneur à saint Félix ; il ne semble pas facile d'en faire jouir son contemporain.

Inutile, en terminant, d'ajouter que Bobelen doit être seul à porter la responsabilité de ses actes : il serait injuste de faire partager les sentiments que sa conduite mérite, soit à la ville, soit aux seigneurs de Blain.

Ces seigneurs descendaient-ils de lui ? Rien ne le prouve. Ce n'est qu'à partir du XI^e siècle que les familles du pays nantais peuvent suivre leur filiation. Quelques-unes comme celles d'Ancenis, de Rais, de Châteaubriand et de la Roche-Bernard peuvent voir leurs ancêtres dans certains seigneurs du dixième. Aucune ne peut se rattacher avec certitude aux familles qui vivaient avant l'invasion des Normands.

Quant à la ville de Blain, s'il lui fallait absolument admettre qu'elle a été fondée ou relevée de ses ruines par Bobelen, elle doit se souvenir qu'une ville hérite de la gloire de son fondateur et non de sa honte, qu'il emporte tout entière au tombeau. En se rappelant que Rome porte le nom d'un fratricide, elle se résignera facilement à perpétuer le souvenir d'un général mérovingien, brave, mais débauché et sanglant.

G D.

LEPOQUE NEOLITHIQUE

DANS LA COMMUNE DE PLOGOFF

CANTON DE PONT-CROIX (FINISTÈRE)

Par Paul du Chatellier



Sur le plateau aride et si battu des tempêtes qui, à l'est et au sud-est de la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Voyage, domine d'une hauteur de 65 mètres la baie d'Audierne et descend en pente douce à l'anse du Loc'h, on trouve encore les restes de nombreux et très-importants monuments mégalithiques.

Evidemment sur ce plateau d'où l'on aperçoit au sud-est la pointe de Penmarc'h et à l'ouest celle du Raz et l'île de Sein, l'antique Sena, célèbre par son oracle et par ses prêtresses vierges, ont séjourné longtemps des populations primitives. Leurs sépultures témoignent de ce long séjour. Malheureusement elles ont été ravagées par les carriers, qui ont trouvé dans ces grands mégalithes qui se dressaient de tous côtés de beaux matériaux d'une exploitation facile.

Le groupement d'un grand nombre de monuments en ce lieu sauvage est, sans doute, dû à la proximité de l'anse du Loc'h, qui, à cette époque, s'avancait certainement beaucoup plus profondément qu'aujourd'hui dans l'intérieur des terres, circonstance favorable à la pêche, et aussi au vaste horizon qui permettait de se mettre en garde contre toute attaque.

En avril 1890, me trouvant dans ces parages, je fus curieux de revoir l'ensemble de ces monuments. Je les ai trouvés ravagés, méconnaissables.



Mobilier de la chambre de Voguer-Mon (Plogoff, Finistère)

L'un des carriers, qui exploite ordinairement les carrières de ce plateau, au point dit *Ar-Voguer-Men* (littéralement, la muraille de pierres), me dit avoir recueilli, peu de jours avant ma visite, sur le sommet de cette carrière, deux haches en pierre polie et une lame en silex. L'une des haches, il l'avait brisée; il me remit l'autre, longue de 0^m19 centimètres, et la lame en silex, finement retouchée, longue de 0^m124 millimètres. Cette circonstance m'engagea à pratiquer quelques fouilles au point où ces objets avaient été rencontrés. Je reconnus bien vite que je me trouvais à l'intérieur d'une chambre déjà fortement entamée et que la suite de l'exploration me montra être circulaire à son extrémité nord (voir le plan ci-dessus). Ses parois étaient faites de pierres debout fichées en terre, se touchant, ainsi qu'on le voit sur le plan. De 5 mètres de large à la section faite par les carriers, elle allait se rétrécissant en avançant vers la partie circulaire, si bien qu'à la base de l'arc de cercle, elle n'avait plus que 4 mètres de large. Elle mesurait 5^m20 du sommet C de l'arc de cercle au point E, c'est-à-dire à la ligne de section faite par les carriers.

Cette chambre faisait certainement partie d'un monument dont il est, aujourd'hui, impossible de refaire le plan, qui était enveloppé d'un tumulus dont elle atteignait à peu près le bord nord. Elle n'a, à coup sûr, jamais été recouverte de tables.

Sur l'aire de la chambre, faite d'une couche d'argile compacte, épaisse de 30 centimètres, avait été répandu un lit de sable blanc de la mer, sur lequel avaient été déposés les restes incinérés du défunt, parmi lesquels nous avons remarqué un fragment d'os, assez notable, mal brûlé, ainsi que le mobilier funéraire qui les accompagnait, à 1^m05 sous la surface du tertre.

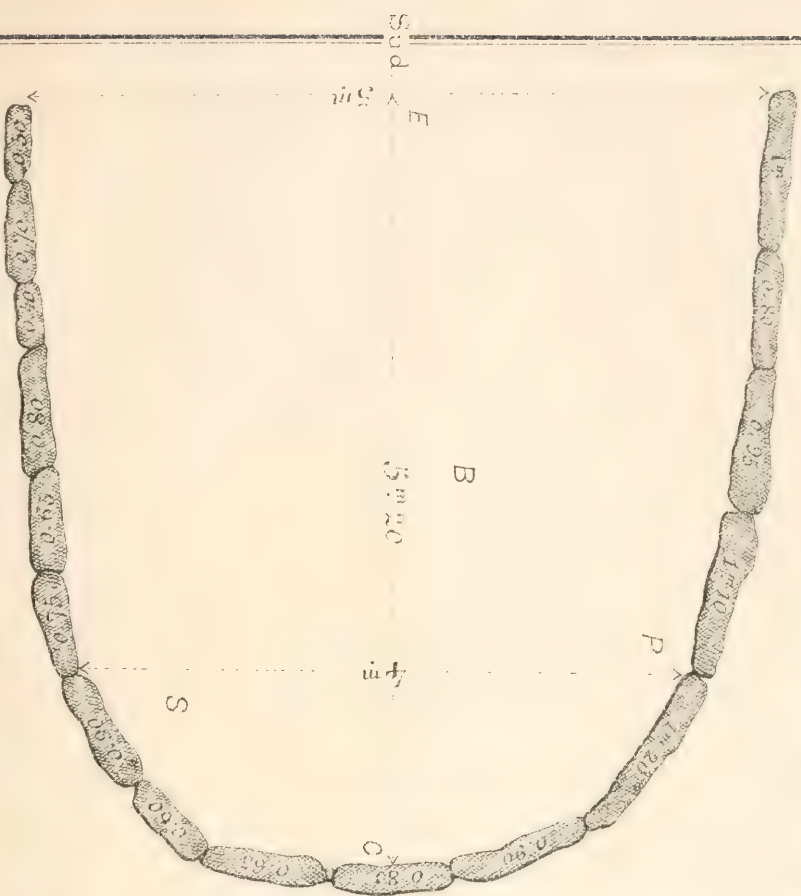
Vers le milieu de la partie de la chambre qu'il nous a été donné d'explorer, en B, nous avons recueilli quatre haches en diorite polie et un très joli petit vase à fond rond, en terre

fine, caractéristique de l'époque des dolmens ; il n'a que 0^m,034 millimètres de haut et 0^m,05 centimètres de diamètre à l'orifice. Au côté est, toujours sur l'aire du monument, en S, au milieu de cendres mêlées de charbons, nous avons rencontré une grande quantité d'éclats de silex, quelques percututeurs et un joli lissoir. Enfin du côté ouest, en P, une lame de silex noir, longue de 0^m,11 centimètres, une pendelogue en jadéite, une pierre à concasser le grain, et un certain nombre de morceaux d'un vase, en terre excessivement grossière, en forme de pot de fleurs.

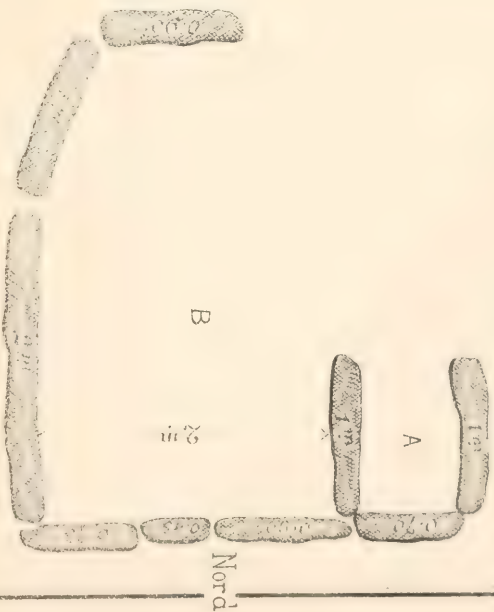
L'exploration de cette chambre terminée, certains indices nous ont fait croire qu'elle était accolée à l'ouest à un autre compartiment du même genre ; aussi avons-nous dirigé notre exploration de ce côté. Bientôt nous nous sommes effectivement convaincu qu'il y avait là une seconde chambre, mais que malheureusement elle avait été encore plus ravagée que celle que nous venions de quitter. La plupart des pierres debout qui la limitaient à l'ouest et au nord avaient été arrachées et brisées ; il ne restait, d'à peu près intact, que le côté est, formé par les piliers de la paroi ouest de la chambre que nous venions d'explorer.

Malgré tout, sur l'aire de cette nouvelle chambre, recouverte, comme celle de la première, d'un lit de sable blanc de la mer, nous avons encore recueilli, près de sa paroi Est, au milieu de cendres, mêlées de morceaux de charbon, un charmant petit vase en terre fine, fait sans le secours du tour, en forme de bombe, haut de 0^m,04 centimètres, large à l'orifice de 0^m,035 millimètres. Sur la panse, sont pratiquées, dans l'épaisseur de la pâte, aux deux extrémités d'un même diamètre, deux petites rainures ou trous destinés à laisser passer une fine cordelette pour le suspendre au besoin. Près de lui étaient trois haches, deux en fibrolite, dont une est percée d'un trou près de l'extrémité pointue, et la troisième en diorite : une lame en silex, longue de 0^m,006 millimètres, un certain nombre de petites lames en silex, plus ou moins

Plan à l'échelle de 2 centimètres pour 1 mètre.



Plan à deux centimètres pour 1 mètre



finement taillées, d'assez nombreux fragments de poteries faites à la main, dont l'un est décoré de zones au pointillé, quelques percuteurs, une pierre à user en grès, et une pointe de lance en schiste ardoisier, longue de 16 centimètres.

Ces divers objets nous ont donné le regret de n'avoir pu explorer ce monument, alors qu'il était intact; car il nous eut, certainement fourni une riche moisson et nous eut permis de faire d'intéressantes observations.

A 30 mètres au nord de ces chambres était un monument analogue, celui-ci composé d'une galerie d'accès, recouverte de tables, aboutissant à deux chambres à ciel ouvert. Ravagé aussi par l'extraction des piliers et l'exploitation de la plupart des tables, toutes nos recherches ont été vaines pour le reconstituer en tout ou en partie.

A 650 mètres à l'ouest de ce groupe et à 150 mètres à l'est de la chapelle Notre-Dame de Bon Voyage, que nos marins saluent de si loin en mer, était un autre vaste monument mégalithique, connu dans le pays sous le nom de *Ar-Carn* (le cimetière). Celui-ci, aussi, se composait d'une galerie et d'un important ensemble de chambres à ciel ouvert, le tout enveloppé d'un tumulus, sans doute destiné à soutenir les piliers dont la base, ici, pas plus qu'à *Voguer-Men*, n'est enfouie de plus de 30 à 40 centimètres au-dessous de la surface du sol environnant, ces monuments se dressant sur un plateau rocheux.

Cet intéressant monument est encore, s'il est possible, plus ravagé que les précédents. Les carriers l'ont littéralement mis à sac. Cependant, à la base sud-est du tumulus enveloppant, existe encore une petite chambre, à ciel ouvert, mieux conservée (voir le plan ci-dessus).

Cette chambre de petite dimension, dont la partie B avait été bouleversée, ainsi que nous l'a montré son exploration, ne nous a donné que quelques percuteurs et des fragments de vases dolméniques, poteries très grossières; toutefois en A, une partie, sorte de cabinet latéral, avait échappé à toute

investigation. Il était rempli, littéralement, de cendres grasses, onctueuses au toucher, mêlées de charbons, parmi lesquelles nous avons relevé quelques éclats de silex et quelques fragments de poteries grossières, faites d'une pâte mêlée de gros grains de quartz.

A 50 mètres à l'est de ce groupe du Carn en était un autre également composé de dolmens et de chambres à ciel ouvert, tout aussi ravagé que les autres ; il est impossible d'y faire aucun relevé, je ne puis que constater l'importance qu'il semble avoir eue.

A 1100 mètres de la chapelle de Notre-Dame de Bon Voyage, au sud-ouest, sur la montagne de Pennaec'h, était encore un vaste tumulus, recouvrant une belle allée couverte de 15 mètres de long, sur 1^m,60 de large. Le tumulus, l'allée couverte et la chambre dolménique, à laquelle elle aboutissait, n'existent pour ainsi dire plus. Quelques fragments de poteries dolméniques et des éclats de silex, qu'on recueille à la surface du sol, sont les seuls restes de ce monument, aujourd'hui à peu près détruit.

Ajoutons à cette nomenclature un pilier de dolmen, encore debout, dans une clôture à 300 mètres au nord-ouest de Pennaec'h, reste d'un monument encore disparu, et un coffre formé de quatre pierres posées de champ en terre, recouvert d'une cinquième pierre plate, trouvé en 1884, dans une parcelle dite Parc-Cormoran, dépendant également de Pennaec'h, coffre dans lequel il fut recueilli plusieurs vases en terre épaisse et une hache en pierre polie.

Nous voyons par là que l'ensemble des monuments de l'époque néolithique groupés sur le sommet des falaises dominant la mer dans cette partie de la presqu'île du Cap où se dresse la chapelle de Notre-Dame de Bon Voyage, était des plus importants.

Ces monuments ne sont pas les seuls qu'on rencontre sur le haut des falaises qui bordent la rade d'Audierne. En s'avancant jusqu'à la pointe du Raz, on trouve encore le grand

tumulus fouillé de Bec-an-ty-Dévet et le dolmen du Dreff ; le tumulus ravagé avec dolmen intérieur sur lequel est bâti le corps de garde de Lescoff ; le menhir de Lescoff ; enfin le camp retranché de la pointe du Raz.

Des nombreux touristes qui viennent tous les ans visiter les superbes falaises de la pointe du Raz, d'un aspect si grandiose, bien peu, en se rendant du phare à la pointe, on pris garde au petit retranchement qui coupe complètement du sud au nord l'extrême pointe. Le sentier qui le traverse et que chacun prend est pourtant bien fréquenté.

Le 25 août 1890 nous avons fait une exploration le long de ce retranchement ; mais disons d'abord ce qu'il est.

Ce retranchement, destiné à protéger contre une attaque venant du côté de terre, a 100 mètres de long, du sud au nord, et 6 mètres d'épaisseur. Il coupe l'extrême pointe dans toute sa largeur et est fait de grosses pierres, fichées en terre, ou simplement amoncelées, soutenues et recouvertes, du côté interne du camp qu'il est appelé à défendre, c'est-à-dire à l'ouest, par un revêtement en terre.

Adossés à ce talus, à l'ouest, sont des restes de cases dont les parois sont construites aussi sommairement que le retranchement, c'est-à-dire de grosses pierres posées de champ en terre ou amoncelées les unes sur les autres. Ces tristes habitations étaient, sans doute, couvertes de branchages soutenant des mottes. L'aire de ces huttes creusées jusqu'au roc, qui dans cette partie affleure presque à la surface du sol, était faite d'une couche d'argile battue.

A l'extrémité sud du retranchement étaient adossées deux de ces cases, de forme rectangulaire : elles mesuraient l'une 6, l'autre 7 mètres de long sur 3 mètres de large. Vers le milieu du retranchement en était une beaucoup plus grande, elle avait 12 mètres de long sur 3 mètres de large : était-ce celle du chef de la petite tribu, ici cantonnée, ou une sorte de poste ? Enfin vers le nord étaient quatre autres cases rondes, de 4 mètres et de 3 mètres de diamètre.

Nous avons fouillé toutes ces cases. Elles nous ont donné peu de chose : des fragments de poteries dolméniques très grossières, de nombreux éclats de silex, des percuteurs et une pierre à concasser le grain, le tout au milieu de cendres dans lesquelles étaient d'assez gros morceaux de charbon, provenant sans doute de l'incendie qui les a détruites. Au milieu de trois de ces huttes nous avons rencontré des pierres plates portant la trace d'un feu prolongé ; c'était certainement le foyer de ces habitations primitives.

Evidemment ces quelques cases n'ont pas été seules à abriter la population qui s'était retirée sur cette extrême pointe avancée dans l'océan. Bon nombre des occupants de ce petit camp retranché ont dû s'installer tout simplement à l'abri de ces roches gigantesques que nous voyons émerger partout à la surface du sol de ce promontoire sauvage et qui en font un chaos. Aussi en coupant des mottes, sur les quelques points où pousse un rare gazon, les indigènes recueillaient-ils, assez fréquemment, de très-jolies pointes de flèche, en silex, barbelées et à ailerons.

P. DU CHATELLIER.



APERÇU HISTORIQUE

SUR

L'ANCIENNE ÉGLISE DE SAINT-JULIEN-DE-VOUVANTES



MESSIEURS,

Je viens soumettre à la Société archéologique un aperçu historique sur l'ancienne église de Saint-Julien-de-Vouvantes; ainsi que le résultat des découvertes que nous avons faites pendant la démolition de ce vieux sanctuaire.

Notre travail a pour but de conserver le souvenir d'un édifice où de nombreux pèlerins sont venus s'agenouiller et dont les murs furent les témoins des joies, des espérances et des larmes de plusieurs générations.

Nous nous efforcerons de le faire revivre disant avec Horace : *Multa renascentur quæ jam cecidere.* (*Beaucoup de choses renaîtront qui ont déjà péri.*)

Quoiqu'il en soit de nos recherches consciencieuses, dans des temps si éloignés ; nous espérons, qu'ajoutées à d'autres matériaux qu'amassera l'avenir, elles pourront servir à jeter les vrais fondements de l'histoire de ce pays au point de vue religieux et civil.

Saint-Julien, comme son nom l'indique, est de création monacale. L'époque gallo-romaine n'a point laissé de trace sur son territoire, tandis qu'autour de lui Erbray au N. O., le Petit-Auverné au S. O., la Chapelle-Glain au S. E., Saint-Michel à l'E., et au N. Carbay, en Anjou, forment un cercle, où les monuments de l'époque paléolithique, les châtelets, les armes de pierre et de bronze témoignent de leur première occupation. Si, malgré la réunion de certains documents

que nous avons pu découvrir, il ne nous est pas encore permis de déterminer d'une manière précise, l'époque de la fondation d'une chapelle IN LOCO DESERTO VOANTIS, du moins nous sommes autorisés à fixer la date du XI^e siècle.

Les Normands s'étaient rués de nouveau sur la Bretagne ;
« faisant tous les dégats et ruines qu'il est possible d'imaginer et toutes les cruaultéz qu'on ne scaurait estimer. De sorte que le peuple, principaux seigneurs, comtes et vicomtes, barons et matibernes et aultres, furent contraincts de vuider le païz, ce qui n'estait point advenu en nul temps. »

(Bertrand d'Argentré.)

Les populations chassées et décimées, cherchèrent un refuge dans les forêts. Elles défrichèrent le sol dans les endroits où la nature leur offrait le plus de chance de se nourrir, et oubliant leur première patrie, elles fondèrent des groupes, auxquels on donna le nom de bourgades. Pour obtenir les secours de la religion, ces peuplades s'adressèrent aux couvents. Les moines, par leur vie pauvre, régulière et édifiante, avaient su acquérir leur confiance, car aux secours de l'âme, ils ajoutaient ceux du corps. Ils instruisaient la jeunesse et exerçaient la médecine. Les Bénédictins de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur donnèrent à Voantes, ses recteurs primitifs.

Ils édifièrent une chapelle, sous le vocable de Saint-Julien-le-Martyr, c'est-à-dire, Saint-Julien de Brioude, homme de guerre ; et obtinrent leur première confirmation de possession par Quiriac, évêque de Nantes en 1054.

La seconde confirmation de possession est concédée par l'évêque Bénédict ou Benoît, à la date de 1104. Je traduis cette pièce, dont le texte latin se trouve dans le cartulaire noir de Saint-Florent.

« Benoît, évêque de Nantes, voulons faire savoir, que le « vénérable abbé Guillermus, nous a demandé avec ins-

« tances, que les églises de Saint-Florent, qu'il avait dans
« notre juridiction épiscopale, lui fussent confirmées par
« notre sceau. Je lui ai répondu, que je le ferais volontiers,
« mais que je ne pouvais le faire, sans l'assentiment de notre
« clergé. J'ai attendu l'occasion favorable, que je sois revenu
« à Nantes. Il m'a fait demander par le moine Maurice, que je
« lui donne la concession promise. Comme il était fatigué par
« de trop grands retards, et qu'il désespérait d'obtenir cette
« faveur, il fit venir en notre présence le comte Alain, et le
« supplia de m'intercéder humblement pour lui, ce que celui-
« ci a fait volontiers. Delà montant au dortoir des chanoines,
« avec les archidiaques et le clergé, que l'abbé avait mandés
« dans la réunion, ils me prièrent de confirmer ce qui suit :

« L'église de sancti Hermelandi, *Saint-Herblon* avec ses cha-
« pelles, savoir la chapelle de Saint-Michel de l'Hermitage ; la
« chapelle Saint-Clément de Arnay ; la chapelle de Ruffière ;
« la chapelle de Malucone (Maumusson) ; l'église de *Saint-
« Julien de Concelle ; l'église de Saint-Julien de Voantes.*

« C'est pourquoi, ayant tenu conseil avec nos clercs, nous
« avons accordé l'église de Saint-Herblon et l'église de Con-
« celle qui paye chaque année à la fête de saint Pierre un
« denier d'or de *Cénon (du Mans).*

« Quant à l'église de Saint-Julien de Voantes, je dis que je
« ne la concéderai pas, à moins que, de même que pour l'é-
« glise de Concelle, on ne donne par an, pour elle, un denier
« d'or de *Cénon (du Mans).*

« Cette concession a été faite à Nantes, aux calendes de mai
« 1104. Philippe régnant en France, Radulphe étant arche-
« vêque de Tours, Alain, comte de Bretagne. Afin que ce
« traité fut bien observé, nous avons voulu qu'il fut signé de
« notre sceau.

Témoins :

Radulphe et Robert, archidiaques ; Pierre, le chantre.
Guillaume de Becia.

Rivallon, fils d'Arcoidius.

Gaudin de Clisson.

Briant, fils de Geoffroy.

Alain de Maidon¹.

Dom Huynes, (auteur au XVII^e siècle, de l'histoire de Saint-Florent, manuscrit des archives de Maine-et-Loire), fait suivre cette confirmation de la réflexion suivante :

« On se rappelle la scène du dortoir des chanoines de Nantes,
« et la façon dont l'abbé Guillaume, secondé par le comte Alain,
« dont il dut invoquer l'appui pour en finir, y relança de grand
« matin l'évêque Benoit qui lui avait déjà glissé des mains et
« voulait encore lui échapper, délayant souvent. »

Le premier acte constituant des revenus pour le Prieuré de Vouvantes, porte la date de 1125. Cette fondation fut établie par un certain Mathias et dont voici la traduction².

« Comme nous savons par le témoignage des divines écri-
« tures, que ce qui est arrivé doit se renouveler encore, et que
« les choses humaines ne manquent jamais d'être contrariées,
« afin d'obvier au retour de telles éventualités, il est de notre
« devoir d'y parer par une défense convenable et des précau-
« tions efficaces. Il est en effet fréquemment advenu à notre
« époque que ce que des donataires pleins de la crainte du
« Seigneur, en considération de leurs âmes, avaient offert aux
« églises, à l'usage des serviteurs de Dieu ; leurs descendants
« dégénérés tentaient de les en dépouiller. Mais grâce à des
« écrits qu'on opposait, attestant d'une manière authentique
« les libéralités de leurs prédécesseurs, nous avons vu déjouer
« ces chicanes et manœuvres malveillantes ; aussi consignons-
« nous par écrit la part de patrimoine que Mathias, voulant se
« faire religieux du bienheureux Florent de Saumur, consacra
« à ce même saint pour l'entretien de ses serviteurs, dont nous
« faisons partie avec les circonstances de la donation.

¹ Texte latin. Archives de Maine-et-Loire.

² Texte latin. Archives de Maine-et-Loire.

« Sa volonté était bien d'abandonner la totalité de son avoir,
« mais ses neveux blâmaient cette disposition. D'après le con-
« seil et les encouragements des seigneurs dont relevaient les
« possessions de Mathias, comme Glain de Rougé, et son fils
« Zacharie et Olivier, fils de Samuel; ils consentirent à accorder
« à Saint-Florent la dîme que Mathias possédait à Vouvantes,
« pareillement deux métairies et un emplacement pour cons-
« truire une maison. En plus, celui destiné à un moulin et enfin
« le terrain nécessaire pour l'établissement d'un four, dont la
« moitié de la population du bourg sera tenue de se servir.

« Le même Mathias fit encore don au bienheureux Florent
« de sa propre demeure, du consentement de trois de ses ne-
« veux Briant, Garantan et Bévo. Mais son quatrième neveu
« Mathias, après avoir accordé le reste, retint la portion de la
« maison qui lui revenait de son côté, Olivier¹ exigea cent sols
« pour prix de son consentement.

« La susdite donation aussi bien que les adhésions des
« intéressés fut reçue par Thetbald, prieur de Saint-Flo-
« rent, avec Maurice Hugo, fils de Macaire, et Audfroid.

« Et les religieux de Saint-Florent en présence des témoins
« soussignés :

Thetbald, ermite.

André, neveu de Mathias.

Daniel, son écuyer.

Robert, de la Chapelle.

Du côté des moines, leurs serviteurs :

Renauld Rogelle, Thetbald et Christian Guaret.

« Mais Mathias, apprenant qu'on s'était contenté de donner
« une si faible part de son patrimoine à Saint-Florent et à ses
« religieux, supplia Glain², dont on a déjà parlé, de leur con-
« céder sa dîme de la Chapelle, que ledit Glain s'était d'abord
« réservée. Ce à quoi consentit ce dernier avec l'agrément de
« Zacharie son fils, qui reçoit en échange de cette dîme et pour

¹ Olivier, seigneur dudit lieu de Nantes.

² Glain de Rougé, seigneur de Voantes et de la Chapelle-Glain.

« d'autres concessions de sa part, le cheval de Mathias, que
« celui-ci avait offert aux moines.

« Les témoins présents à cette nouvelle concession, en plus
« des religieux déjà cités furent Daniel et André Renauld,
« Rogelle, Thetbald, et Christian Guaret.

Nous allons constater dans les deux chartes suivantes que
des difficultés s'élevèrent pour l'installation curiale. Les
deux évêques de Nantes, Bernard, à la date de 1160 et Ro-
bert, à celle de 1171, en réglementent le service.

Nous laissons la parole aux pièces authentiques, c'est notre
manière d'écrire l'histoire. Le lecteur peut juger ainsi des
faits par les documents.

« ¹ Nous portons à la connaissance de tous les fidèles de
« l'Église de Dieu, présents et avenir, que nous, Bernard, par
« la grâce divine évêque de l'Église de Nantes, saisi des récla-
« mations nombreuses de l'abbé et des religieux de Saint-
« Florent, au sujet de Saint-Julien de Voantes, adressées à nos
« prédécesseurs d'heureuse mémoire, Brice et Itérius que le
« ciel leur ait été accordé, ainsi qu'à nous même.

« Avec solennité et dans le cours des synodes, voulant favo-
« riser la paix de tout notre pouvoir, d'accord avec notre ar-
« chidiacre Normand et le doyen Isaur de qui relevait la dite
« église, Nous avons accordé en perpétuelle possession et con-
« cession cette même église de Voantes à l'abbé et aux religieux
« de l'église du bienheureux Florent, en sanctionnant de toute
« l'autorité de notre sceau ces faveurs qui comprennent : L'élec-
« tion et la présentation du prêtre, le tiers des oblations ecclé-
« siastiques des dîmes et de tous les revenus de l'église et de la
« moitié des cierges des relevailles. De telle sorte que le prêtre
« attaché à la même église ne se réserve que les seules messes
« des défunts, à l'exception toutefois de la fête solennelle des
« morts, célébrée le lendemain de la Toussaint, et à l'occasion de
« laquelle nous accordons encore aux religieux de prendre le

¹ Texte latin, Arch. de Maine-et-Loire.

« tiers des offrandes comme pour les autres oblations. En com-
« pensation de ces faveurs, l'abbé et ses religieux ont concédé
« au presbytère de la susdite église deux sétiers de terre dont
« ses prêtres, en se succédant dans la suite des temps, jouiront
« sans pouvoir être troublés.

« Enfin, Nous avons accordé que ceux des religieux qui seront
« résidents aient tout le nécessaire de cire et d'huile pour la
« célébration de l'office divin.

— « ¹ Afin que le nuage d'obscurité, produit inévitable d'une
« longue succession des temps et des hommes, n'ait pas pour
« effet de substituer l'erreur à la vérité :

« Nous Robert, par la grâce de Dieu, humble serviteur de
« l'Église de Nantes, voulons faire connaître à tous présents et
« avenir, que notre vénéré prédécesseur Bernard, homme de
« sainte mémoire, fit aux religieux de Saint-Florent la con-
« cession de l'élection et de la présentation du prêtre de Voantes
« ainsi que de certaines parts des offrandes faites à l'église et
« qui sont énumérées dans ses lettres.

« Pour nous, donnant notre approbation à ce qu'il a fait et
« n'ayant l'intention d'y déroger en rien, nous avons acquiescé
« et ajouté notre assentiment au privilège accordé par lui. Et
« pour l'affermir et le rendre immuable, y joignons encore la
« force et l'autorité de notre sceau.

Les témoins de ceci sont :

Alain, archidiacre.

Isaur, le doyen

Bertran, chapelain.

Olivier de Vitré,

Du côté du Seigneur abbé :

Gaufroid, prieur.

Guillaume, prieur de Roca.

Benoist, de Passavant.

Guillaume, camérié.

¹ Texte latin : Arch. de Maine-et-Loire.

Toutes ces confirmations de privilèges pour l'abbaye de Saint-Florent sont encore sanctionnées au XII^e et XIII^e siècle par l'autorité papale.

Notre église est ainsi désignée dans les différentes bulles :

-- Calliste II, datée de 1122.

Ecclesiam sancti Juliani.

— Innocent II, 1142 :

Ecclesiam sancti Juliani de Voanto.

— Eugène III, 1146 :

Ecclesiam sancti Juliani de Voantis.

— Adrien IV, 1156 :

Ecclesiam sancti Juliani de Voantis.

— Urbain IV, 1186 :

Ecclesiam sancti Juliani de Voantes.

— Alexandre III, 1263 :

Ecclesiam sancti Juliani de Voantis.

Nous n'avons pu découvrir aucun document qui nous fixât sur la délimitation des terres des barons de Candé, ni celles des barons de Châteaubriant et de Rougé, de qui dépendait le territoire de la paroisse de Vouvantes.

Nos fouilles ont mis à découvert les substructions de cette primitive église. Son chœur en rectangle mesurait en profondeur 7^m 50 sur 5^m 10 de largeur. A son entrée et sur le côté de l'évangile, existait une chapelle en demi-ellipse, ayant 2^m de largeur à son ouverture sur 2^m 30 de profondeur. Les murs construits en pierre de petit appareil, avaient une épaisseur d'un mètre, dont il ne restait que cinquante ou soixante centimètres de hauteur. Le sol de la chapelle était en entier

maçonné. Nous n'avons pu découvrir aucun indice qui nous expliquât le motif de cette construction.

J'extrais le serment d'investiture, que l'on faisait prêter aux moines désignés pour les fonctions curiales, du manuscrit de Dom Huynes.

Cette pièce me paraissant offrir un certain intérêt, je me permets, Messieurs, de vous la faire connaître.

Le récipiendaire était conduit processionnellement dans le chœur de l'église, où il se prosternait. Plaçant ses mains sur les Saints Evangiles, il répondait aux questions suivantes que lui adressait le Révérend Père Abbé.

Si Dieu nous ayse et les saints et les saintes évangiles.

Que la temporalité de votre église de qui nous sommes patrons léaument (également) vous garderez.

Amen.

Et vous répondez toutes fois que vous en serez requis.

Amen.

Et qu'envers l'abbaye de céans, léaument (également) vous entendrez.

Amen.

Et que l'abbé et le couvent de céans vous avouez et avouerez à Seigneurs et à Patrons de votre église.

Amen.

Et que du chef de céans et aux membres de hort, et à votre prieur par spécial, dommages ne ferez ne ni pourchassiez ne par vous ne par d'autres.

Amen.

Et si autres vous voulez (voyez) endommager, que vous le détourniez à votre pouvoir, ou ferez à nous scavoir au plus tôt que vous pourrez.

Amen.

Ainsi le promettez à Dieu et à nous par votre serment.

Amen.

Bessez le tousté.

A ce moment solennel, l'abbé imposait ses mains sur la tête du nouvel investi, et, après avoir prononcé les prières d'usage, il le relevait et lui donnait le baiser de paix.

Le cartulaire d'argent de Saint-Florent de Saumur nous désigne plusieurs donations, qui furent faites au XII^e siècle, ayant rapport à Saint-Julien de Voantes.

Nous y remarquons que les moines avaient l'habitude de témoigner leur reconnaissance par des présents envers ceux qui leur faisaient des dons.

Je traduis les offrandes suivantes, portant la date de 1147 :

« Bernard, D. G. humble servant de l'Église de Nantes, je
« veux faire connaître, que Alain de Saint-Michel, de l'assen-
« timent de ses frères, Geoffroy Chalon et Brient, a donné à
« l'église de Saint-Florent la dîme qu'il possédait dans la
« paroisse de Voantes.

« Les moines lui ont donné quelque chose de leur charité à
« savoir : un cheval de 10 livres et à ses frères sus-nommés
« trente sols.

Sont témoins, Amon Garat et Ernould de la Chapelle.

« Donna encore, Ruellonus d'Arbray à la susdite église et
« aux moines, sa dîme de la Chapelle et le dixième de sa terre
« de Voante, de l'assentiment de son fils Réginald. Les moines
« lui firent aussi charité savoir : un cheval et des peaux de
« chats sauvages. Furent témoins :

« Reginaldus de Voantis et Geoffroy de la Chapelle prêtres,
« Alain chanoine, Jean de Voantes.

« Pierre aussi d'Arbray, comme il devenait un de leurs
« moines, donna de l'accord de ses fils, Geoffroy et Guillaume,
« le dixième de sa possession du même bourg de Voantes.

« Nicolas de Fresnais donna à l'église de Saint-Florent la
« terre appelée Croneia (Cranais) et une partie de son dixième,
« et le dixième de sa possession de Voantes.

« Sont témoins de la chose :

« Reginaldus, prieur de Voantes, Jehan de Falaise, Clément
« Clopéria.¹

En 1244, les collectes et la maison de Voantes sont données à un nommé N. Jactus, clerc de l'Eglise de Tours.

Voici la traduction d'une pièce sur parchemin concernant cette donation, au bas de laquelle est un sceau en cire verte, représentant buste et tête mitrée d'évêque bénissant².

A tous ceux qui verront les présentes lettres de l'officialité de Tours, salut dans le Seigneur.

« Vous saurez que Jacquetus, clerc du seigneur Sadonis, cha-
« noine de l'Eglise de Tours, en notre présence a prêté serment
« et a assuré que lui-même améliorera et tiendra en bon
« état la maison de Voantes, qui avec tout ce qui en dépend
« lui a été confiée par l'abbé et la communauté de Saint-
« Florent de Saumur, il tiendra en bon état la maison et,
« selon son pouvoir, il rentrera en possession des biens alié-
« nés de la dite maison. Il a été convenu entre eux-mêmes
« que, en cas de cession ou de décès de maître Jacquetus,
« toutes les acquisitions faites par le dit Jacquetus dans
« la dite maison et tout ce qui en dépend, que toutes les
« appartenances et tout ce qui existera dans la dite maison res-
« teront sans aucune contradiction. Que le dit Jacquetus ne
« pourra charger d'aucune dette la dite maison et ses dépen-
« dances.

« Et si cette chose arrivait, les dépendances, les acquisitions
« et le mobilier de la maison ne pourraient être grevés de cette
« obligation.

« Tout cela, le même Jacquetus, par un second serment,
« a promis qu'il le conserverait.

« Donné et sous le sceau curial de Tours, l'an du Seigneur
« mil-deux-cent-quarante-quatre et le quatre du mois d'août.

¹ Nicolas de Fresnais était fils de François de Fresnais et d'Aliette de la Roche-Bernard, fille de Conan de la Roche-Bernard et de Pirotte de Rougé.

² Texte latin. Archives de Maine-et-Loire.

Dans le cartulaire (*Liber rubeus*) de Saint-Florent, nous trouvons la liste complète, *numerus monachorum sedulum, prioratum nostrorum* qui composaient les églises et prieurés dépendant de l'abbaye de Saint-Florent.

Dans cette nombreuse énumération qui est faite en 1271, je relève le passage suivant :

« *In ecclesia sancti Juliani de Voantes solebamus habere duos monachos et debet de censa ad mensam abbatis X libras.* »

« Dans l'église de Saint-Julien de Voantes, nous avons l'habitude d'avoir deux moines, et doit de ce fait à la mense abbatiale dix livres. »

En l'année 1311, furent annexés au prieuré de Saint-Jouin de Maidon les prieurés de *Saint-Julien de Voantes, de Saint-Pierre de Loyfert (Louisfert), de Saint-Etienne de Méléray* et la *cure de Maidon avec ses appartenances*. A partir de cette époque, le prieur de Saint-Jouin fut délégué par l'abbé de Saint-Florent pour exercer ses droits de visites et prérogatives sur les prieurés que nous venons de nommer, et cette réunion fut désignée par la qualification de *trêves de Maidon*.

Le prieur de Saint-Jouin de Maidon, *super ripariam de Oudonio (sur la rivière du Don)*, était un personnage important. Son prieuré dépendait de la juridiction des plez généraux de la court de Méleray, chatellenie de Viorel (*Vioreau*), et dans une charte du XIV^e siècle il est désigné comme :

« *Y tient plusieurs fiez et héritaiges et ténemens tant noblement que à foy et rachapts, à devoir et aultrement querplins de chacun.* »

Il représentait dans notre église le droit de Patronage, recevait les offrandes et les donations. Les riches documents que nous avons parcourus nous ont révélé deux noms des prieurs de Moisdon au XV^e siècle ; qui, par leur zèle et leur piété, donnèrent au pèlerinage de Vouvantes une grande prospérité. Ces deux prieurs, frère *Pierre Corvin*, ou *Corbin*, et *Guy Gaudière*, étaient nés à l'ombre du sanctuaire de Saint-Julien, aussi est-ce avec un légitime orgueil que nous citons ces

noms pour la *villulam quam Volvaner dicunt*, (la petite ville que l'on nomme Vouvante)⁴.

Le territoire de Saint-Julien-de-Vouvantes était compris au XV^e siècle dans la baronnie de Châteaubriant. Sa division seigneuriale se répartissait ainsi :

— Le fief de la *Rivière en Haut-Bois* ayant haute, moyenne et basse justice, possédait le fond sur lequel étaient bâtis l'église et le presbytère ou prieuré.

Le juge de cette juridiction eut toujours en son pouvoir une clef de l'édifice et celles des coffres qui renfermaient les archives de la communauté. Il exerça toute sa juridiction en dehors des juges du fief de Vouvantes.

Au commencement de ce siècle, le seigneur de la Rivière en Haut-Bois, était *Jean de la Rivière*, chevalier, conseiller, chambellan du duc, et ensuite chancelier de Bretagne.

Ses armes placées dans la grande fenêtre du chœur de l'église portaient :

Fascées de gueules, et d'argent herminé 4, 4, 3, de 6 pièces.

« *Le recteur seul, à l'exclusion de tout décimateur, prélevait sur ce fief le treizième de toutes les dîmes.* »

— Le grand fief de *la Selle* et de *la Briays* dépendant de la juridiction de la Rivière en Haut-Bois, appartenait en 1400 à *Pierre de Brie* :

Il avait moyenne et basse justice. « *Le recteur prélevait sur ce fief toutes les dîmes.* »

— *Vouvantes*, juridiction inférieure, était mouvante en partie de la Rivière en Haut-Bois et pour le restant dépendait du fief de *La Roche-en-Nort*, dont *Jean de Montfort-Laval* était seigneur.

« *Le recteur n'avait qu'un tiers des dîmes.* »

— Le petit fief de *la Selle* relevait de la *Chapelle-Glain*. « *Le recteur percevait toutes les dîmes, sauf celles comprises dans*

⁴ Charte de Marmoutier, 11 juin 1406.

le hameau de la BEAUDUSSAIS et de la GARENNE, où il n'avait qu'un tiers, les deux autres tiers appartenant aux moines de la PRIMAUDIÈRE. »

— Le fief d'Ardennes, mouvance de la *Chapelle-Glain*, « le recteur n'avait qu'un tiers des dîmes. »

— *Vioreau* ou *Viorel* possédait des terres mouvantes en Saint-Julien-de-Vouvantes dépendant de sa juridiction :

Ce fief fut désigné plus tard sous le nom de *fief de Châteaubriant*. « Le recteur prélevait un tiers des dîmes et les « deux autres tiers appartenaient au seigneur de Viorel, qui « les affectait à desservir la fondation de la chapellenie du « château de Châteaubriant. »

« La charte de cette fondation porte la date 18 décembre « 1373.

« Elle fut octroyée par Louise, dame de Laval et Châteaubriant, avec volonté, auctorité et assentiment de notre très « cher seigneur, Monseigneur de Laval et Châteaubriant.

Les revenus étaient donnés, assis et dotés, sur les masures de Cimbré, des *Mouffais* de la *Champelière* et de la *Mottaye*.

— Les *Herbetières*, juridiction relevant de Viorel, avaient pour seigneur en 1400 *Julien Colin*.

« Le recteur percevait toutes les dîmes. »

— La *Bouëssière*, mouvance de la *Garenne en Soudan*. « Le recteur prélevait un tiers des dîmes et le chapelain de la *Garenne* les deux autres

Les affaires civiles et la gérance des revenus de l'église, étaient traitées par une assemblée de douze membres, à laquelle on donnait le nom de *Général de la paroisse*, et qui était renouvelée tous les ans, à l'élection, par les membres des conseillers sortants :

Cette assemblée nommait encore par voie d'élection les fonctionnaires suivants : 1° Les collecteurs des fouages, chargés d'établir la taxe sur les biens fonds dont le recouvrement était fait par un d'entre eux, qui portait le titre de *Receveur* ; 2° Les égailleurs de capitation, c'est-à-dire les

répartiteurs, ayant l'office d'établir l'impôt personnel : 3° Les commissaires chargés de dresser les rôles de fouage et de capitation.

Chaque année, le Général de la paroisse nommait deux marguilliers, dont les fonctions consistaient à surveiller les revenus de l'église, à les recouvrer ainsi que ceux de la province, et à en verser le montant aux Receveurs généraux.

Les marguilliers étaient donc le pouvoir exécutif du Général. Leurs fonctions, toutes gratuites malgré leur responsabilité, donnaient droit à ceux qui les avaient loyalement exercées, de prendre rang parmi les gens notables et honorables de la paroisse.

J'ai dit plus haut, dans le cours de mon récit, que nous avions découvert les murs du chœur de la première église. Cette conservation insignifiante de maçonnerie de 50 à 60 centimètres de hauteur, que rien n'exigeait, était cependant un titre pour les fondateurs de l'église.

« Le droit en privilèges dit :

« *Que si une église et chapelle qui avait esté bastie a été entièrement ruinée et démolie et soit réédifiée par un autre, le restaurateur sera le seul patron.* »

Je crois que ce droit est aussi le motif du manque de millésime de construction dans la seconde église. Pour arriver à fixer cette date, nous allons réclamer aux inscriptions des quatre angles du chœur, ainsi qu'aux armoiries principales de la grande fenêtre, l'époque où vivaient leurs possesseurs, seigneurs et patrons.

La première pierre, gravée et placée à gauche au fond du chœur, a été malheureusement effritée par l'humidité.

La seconde à droite porte des lettres dont les creux sont remplis par de la gomme laque.

Et nous devons joindre cette inscription à la troisième, même côté, à l'entrée du chœur, qui nous paraît être le qualificatif :

C. LE GENTILHOMME P.

Par cette réunion, nous arrivons à obtenir une indication complète : PATRONUS PIERRE DEBRIE CAPUT LE GENTILHOMME PRINCEPS.

Nous sommes donc ici en présence du patron principal, qui de ses deniers construisit en majeure partie le chœur. Je dis le chœur, car suivant l'ancien droit breton :

Le chœur des églises était la propriété du seigneur, mais la nef était la propriété du peuple. (Hévin et d'Argentré).

Pierre de Brie, seigneur du fief de la grande Selle et la Briays, dont les dîmes étaient prélevées en entier par le recteur, était le neveu de Guillaume de Brie, évêque de Rennes, mort en 1390.

La qualification de gentilhomme qui lui est donnée nous démontre assez son importance nobiliaire, *car tout gentilhomme est noble mais non pas tout noble gentilhomme.*

Ses armes que nous avons découvertes sur une autre partie de l'édifice portent : *d'or à trois merlettes de sable 2 et 1.*

Il décéda en 1408 et fut enterré dans l'église de Saint-Julien-de-Vouvantes. Son fils Jehan de Brie figure dans la monstre d'Amaury de Craon faite le 1^{er} octobre 1412.

J'ai dit que Pierre de Brie fut le principal patron de l'église de Saint-Julien. Ce titre n'enlevait aucun droit aux fondateurs, car le passage suivant du traité des droits honorifiques de *Mathias Maréchal*, nous le prouve :

« Celui qui a fait rétablir, bien qu'il ne donne le fond de l'église, ne laisse d'estre réputé patron après le premier fondateur »

Sur la quatrième pierre, côté de l'évangile, à l'entrée du chœur, était gravé le nom suivant :

G. CHESNEL P.

GEORGES CHESNEL PATRONUS.

Georges Chesnel, seigneur de la Ballue, marié à Catherine de Rohan, figure à l'association des nobles de Bretagne pour soutenir le parti du Duc, le 25 avril 1370.

En 1402, Georges Chesnel, chevalier, prête serment pour la garde du chastel de Saint-Aubin-du-Cormier.

En 1403, le 3 janvier, il figure sur l'état de la maison de Jean V dressé par le duc de Bourgogne.

Le 19 juillet 1412, il signe au traité de mariage du duc Jehan de Bourbon avec Anne de Bretagne, fille de Jean IV, où il est ainsi désigné :

Ensemble avec le sceau de Monseigneur. Georges Chesnel, chevalier.

Ses armes sont :

« *D'or à trois channes (pots) d'argent 2 et 1.* »

Le 25 octobre 1415, date sanglante pour la noblesse bretonne, on retrouvait au milieu des morts tombés à Azincourt le corps mutilé de Georges Chesnel.

Ce second patron de l'église de Saint-Julien ne possédait aucun fief sur son territoire.

« *Le droict de patronage n'est pas toujours réel, c'est-à-dire dépendant du fief, terre et seigneurie, mais aussi personnel, subsistant par foy.* »

(MOLINEUS : art. 37 coutume de Paris).

Nous avons donné l'explication du patron ne donnant pas le sol de l'église ; du patron non possesseur de fief sur le territoire où est bâti l'église ; il nous reste à prouver le droit de plusieurs patrons.

Cette question trouve sa solution dans le traité des droits de Bernard de la Roche-Flavin où il est dit :

« Le droit de patronage de plusieurs personnes est purement personnel et leur nombre n'est pas limité. On peut l'être pour diverses causes, l'un par fondation, l'autre par restauration, ou par donation. »

Dans la nef existait la pierre tombale qui recouvrait les restes du seigneur des Herbetières, Julien Colin, portant la date de son décès 1401.

Il avait fondé la chapellenie dédiée à sainte Catherine, avec réserve de présentation et nomination.

Si nous passons maintenant aux armoiries qui se trouvaient dans la grande fenêtre du fond du chœur, nous y relevons celles de Charles de Dinan de Montafilant, baron de Châteaubriant :

Ecartelées aux 1^{er} et 4 de gueules à quatre fusées d'hermines en fasce et six besans de même, trois en chef et trois en pointe, aux 2 et 3 de Châteaubriant, de gueules à trois fleurs de lis d'or. Le tout surmonté d'un lambel d'argent.

Charles de Dinan, baron de Châteaubriant, mourut le dix-neuf septembre 1418.

En résumant les dates de décès de :

JULIEN COLIN 1401.

PIERRE DE BRIE 1408,

GEORGES CHESNEL 1415,

CHARLES DE DINAN 1418, nous sommes forcés de conclure que la construction de l'église était terminée au commencement du XV^e siècle et non vers la fin, comme il a été écrit.

Un écusson qui viendra corroborer notre dire, et prouvera même que les travaux ont été entrepris à la fin du XIV^e siècle, est celui que l'on voyait placé sur le porche de l'entrée de l'église, où, dans un même bloc de pierre, se trouvaient réunies trois armoiries.

En tête les armes de Bretagne surmontées de la couronne ducale, ayant l'écu supporté par deux anges.

A sa droite, par ordre de préséance, le blason de Jean de Montfort Laval, seigneur de la Roche en Nort et du fief de Vouvantes.

Portant : *d'or à la croix de gueules, chargée de cinq coquilles d'or, cantonnée de seize alérions d'azur, quatre en chaque canton.*

A sa gauche, l'écu du fief de Vioreau, ayant : *aux 1^{er} et 4^{es} les armes de Guy, 1² du nom, baron de Laval, et aux 2 et 3 : les armes de Châteaubriant semées de fleurs de lis d'or 2-1-2-1-2 pour Louise de Châteaubriant son épouse.*

Les terres du Désert et de Vioreau furent laissées à Guy de Laval, pour les tenir sa vie durant, par Louise de Châteaubriand, décédée le 27 novembre 1383.

Les armoiries que l'on voyait aux clefs de voûte du sanctuaire de Saint-Julien-de-Vouvantes, nous offraient les particularités suivantes. A l'endroit où s'opère la réunion des traverses de la travée du fond, les armes de France avaient été sculptées ; tandis que dans la seconde on avait mis celles de Bretagne. Cette marque de juridiction royale est expliquée ainsi par d'Argentré :

« *Licet sub jurisdictione domini in qua sitæ sunt ecclesie sive*
« *templa remaneant, tamen ipsarum dominium et proprietas*
« *nullius est, suntque duntaxat sub protectione regis aut prin-*
« *cipis supremi jure superioritatis.*

« Bien que les églises ou les temples demeurent sous la
« juridiction du seigneur où ils sont situés, cependant la
« possession de ces églises et leur propriété, ne relève
« d'aucun, elles sont seulement sous la protection du Roi
« ou du prince suprême par droit de supériorité. »

Dans l'arceau de division de ces deux travées et à sa partie supérieure, était sculpté un monogramme. Suivant la place occupée par les fidèles, on pouvait y lire un J. ou un F. placé au milieu de deux S réunies. Saint-Julien, Saint-Florent.

Ce signe avait été reproduit dans plusieurs parties de l'abside.

Je m'abstiendrai, Messieurs, de vous faire la description de l'ancienne église de Saint-Julien, ce travail a déjà été traité devant vous par M. l'abbé Rousteau ; je me bornerai donc à le compléter et en rectifier certaines parties.

En étudiant l'ornementation de l'ancien sanctuaire de Vouvantes, nous retrouvons tous les caractères distinctifs du commencement du XV^e siècle, telles que les formes prismatiques ou anguleuses dans les moulures et les sculptures en arêtes.

La noble végétation des époques précédentes commence à disparaître, pour faire place aux plantes vulgaires, tels que le chardon, le houx, la vigne et le chou frisé. Nous devons cependant remarquer qu'il y a plus de fini dans leur exécution, mais les moulures sont plus maigres, plus sèches.

L'autel de sainte Anne et de la sainte Vierge, type de symbolisme et de décoration, confirme par sa structure l'époque du XV^e siècle. Il a été mis à jour par la démolition d'un rétable, auquel nous n'accordons que le seul mérite d'avoir protégé contre les injures les fines sculptures que le marteau des maçons avait bien voulu épargner.

Cette mutilation fut accomplie en 1700 et le nouvel autel architecturé, construit, bâti par.....

Permettez-moi, Messieurs, quoique historien, de taire les noms que nous avons trouvés inscrits sur la pierre commémorative de ce monument, où toutes les prétentions de style s'étaient donné rendez-vous. Cette pierre, cette inscription, c'est la maladie des destructeurs, que je dénommerai l'*Exegi monumentum*. (Cette œuvre est à nous).

Les humbles oratoires comme les cathédrales, les chaumières comme les palais, la pierre tombale, cet appel des trépassés, comme les vases sacrés, subissent cette orgueilleuse passion. Regrets d'archéologue, me dira-t-on? Non, Messieurs,

il y a plus dans ma pensée que le regret, il y a un sentiment, qui se résume par cette maxime profonde et philosophique de Tacite : MAJOR E LONGINQUO REVERENTIA (*De loin le respect est plus grand.*)

L'arc en accolade qui servait de niche à la statue de sainte Anne avait dans son rampant deux pieds de vigne sculptés.

Le cep, côté de l'épître, couvert de feuilles, dénotait par son symbolisme la parole des Apôtres, tandis que celui du côté de l'évangile, couvert de fruits, nous démontrait la parole et les promesses du Christ.

Cette arcade était surmontée d'un fronton pyramidal, dont les angles, hérissés de feuilles grimpantes, se terminaient par un bouquet de feuillage frisé. Les angles étaient ornés de deux clochetons ou aiguilles parés de crochets, finissant par des panaches en fer de lance ou fleurdelisés.

La science du détail est finement traitée dans la partie sculpturale, des morceaux d'arcatures trilobées et une partie d'angle à guirlande de feuilles déchiquetées, trouvés dans le sol, nous font regretter la destruction du massif de l'autel. Les parties planes avaient été couvertes de peinture, l'humidité les avait fait en partie disparaître, mais on pouvait encore distinguer vaguement des anges portant des phylactères.

Nous avons retrouvé, enfoui dans le sol auprès de ce monument, le groupe très mutilé de sainte Anne et de la sainte Vierge. La sculpture est d'un travail sec ; les draperies et la pose ont de la prétention. La décoration coloriée des vêtements subit encore l'influence du XIV^e siècle.

Sur le mur en retour, côté de l'évangile, a été *exhumé* sous plusieurs couches de chaux, un sujet complet dont voici la description. A sa partie supérieure était représenté un ange tenant dans ses mains une banderole sur laquelle se lisait :

C'est la représentation

... église de céans

... Saint-Julli.

Au dessous de cette inscription est un seigneur nimbé, en costume du XV^e siècle, portant sur sa main gauche un faucon, tandis que sa droite repose sur son aumônière, un chien est à son côté droit. Cette façon de représenter saint Julien fut en usage au Moyen Age. La chronique de Saint-Michel nous dit : que les gens de qualité se distinguaient du peuple par les oiseaux de proie qu'ils portaient sur leur poing.

Près de ce sujet, on avait peint un motif, qui nous paraît rentrer dans le genre des *ex-voto*.

Il doit être attribué à une guérison obtenue, puisqu'il représente une personne étendue sur son lit. Malheureusement l'inscription avait en partie disparu ; elle nous aurait fourni une précieuse indication, les armes des de Brie étant placées à côté.

Nous n'avons pu relever que les mots suivants en écriture du XV^e

Cy devant nostre Dame.
est la.
de nostre.

La fin du XIV^e siècle et le commencement du XV^e siècle furent pour la Bretagne une époque d'épreuves, de misères et de fléaux. Le Léopard anglais, ennemi séculaire, cherchait à assouvir sa convoitise sur un territoire qui jamais ne lui appartiendra. Les maladies contagieuses déciment les populations, et la cupidité des grands pour s'emparer de la couronne ducale suscite des révoltes.

Ces menaces et ces périls nous paraissent être un des principaux motifs de l'élan que nous constatons à cette époque vers les lieux de pèlerinages. Les petits comme les grands accourent dans les sanctuaires où sont honorés ceux qui, par leur valeur, leur supériorité morale et leur héroïsme sublime, ont su mourir sans murmure et sans révolte pour affirmer leur foi.

N'était-ce pas à ces héros de la souffrance que les prières



des éprouvés devaient s'adresser, afin d'intercéder auprès de Dieu, le maître suprême?

A ces raisons, nous devons ajouter le récit d'un événement qui, par son importance et l'émotion qu'il produisit en France, devait ouvrir une ère de prospérité pour le pays de Vouvantes.

Il existait, dans une petite ville d'Auvergne, une antique chapelle où avaient été déposés dans un tombeau les restes de saint Julien le Martyr. Saint Grégoire de Tours, dans son « *De gloria martyrum* », a raconté les nombreux miracles qui s'y étaient opérés. La construction de l'oratoire « *sacellum* » vers l'an 383 était due à la reconnaissance d'une riche espagnole Fedamia, qui avait obtenu la délivrance de son mari, fait prisonnier à Trèves et condamné à mort par l'empereur Maxime.

L'année 1370 vit se produire un de ces actes miraculeux en faveur du dauphin, qui devait plus tard se nommer Charles VI. Je prends dans le bréviaire de Brioude le récit qui en est fait.

« Le dauphin de France, fils du roi Charles V était très malade. Il était atteint d'hydropisie, qui faisait de tels progrès tous les jours, qu'on désespérait de sa vie. La cour était dans le chagrin et le deuil, car c'était le seul enfant qu'avait le roi. Un chambellan, qui avait entendu parler de la puissance de saint Julien, raconta au roi quelques-uns des miracles obtenus par son intercession et le pria de vouer son fils à ce saint. A ce récit, l'espérance renaît dans le cœur du roi et il fit des vœux solennels pour obtenir la guérison de son fils. A l'instant même, l'enfant se trouva mieux. Il reprit les amusements qu'il avait depuis longtemps abandonnés. Ce ne furent dans le palais que des cris de reconnaissance, que chants de cantiques en l'honneur de Dieu et de saint Julien. Le public fut invité à prendre part à la joie de la famille royale. »

Les dons envoyés en reconnaissance par Charles V furent remis au chapitre de Brioude le 23 juillet 1370.

Nous constatons que c'est vers la fin du XIV^e siècle que fut exécutée la reconstruction de l'église de Saint-Julien-de-Vouvantes et que furent faites dans les documents les premières mentions du pèlerinage.

Les dix années que nous allons parcourir, de 1420 à 1430, nous forcent à étendre le cadre de notre récit. Les événements qui vont se dérouler dans le sanctuaire de Saint-Julien-de-Vouvantes sont liés moralement à l'histoire de Bretagne ; car c'est aux pieds de ses autels que le duc Jean V vint implorer des secours et des consolations en face des infortunes et des difficultés que cette époque lui suscita. En matière de religion, le duc de Bretagne était d'une délicatesse qui allait jusqu'au scrupule. Il fut esclave de sa parole et l'amour de ses sujets lui faisait dire :

« DIEU ET MES SUJETS : MOI N'EST RIEN. »

Dans les maux du corps comme dans les afflictions de l'esprit, le Duc avait recours à son remède ordinaire qui était de faire des vœux, des aumônes et promettre des pèlerinages. (Dom Lobineau, Histoire de Bretagne).

En l'année 1420, les Penthivèrre, protégés par le dauphin qui fut plus tard Charles VII, tramèrent la plus déloyale des trahisons.

Pour des motifs de parenté, d'alliances envers et contre tous, Olivier de Penthivèrre entraîna le duc Jean V à venir à CHANTONCEAU.

Le 13 février, il se saisit de lui au pont de la TOUBERDE et le retint prisonnier jusqu'au 5 juillet.

« Les menaces des Penthivèrre poursuivent le duc partout. A Chantonceau « Il fist apporter des chaînes fort grosses et fort pesantes en notre chambre pour nous y devoir mestre.

« A Saumur, à Vandoymes et illec, cuida l'on trouver un carcan pour nous enferrer par le col. »

Jean V, devant toutes ces menaces, fit plusieurs vœux pour sa délivrance, en présence de son confesseur *Jean Violet*.

Nous connaissons tout l'empressement qu'il mit à les exécuter, car à la date du 14 juillet, nous le voyons déposer chez le prieur des Carmes de Nantes sa vaisselle et ses joyaux.

Le vœu qu'il fit à Saint-Julien-de-Vouvantes se trouve ainsi constaté dans une ordonnance du 5 octobre 1420, signée dans la ville de *Vennès, aux gens tenans ses comptes*.

« *Nous vous mandons et commandons que vous allouez à
« nostre bien-aimé et féal escuyer Jehan Peyron, notre trésorier et receveur général, les sommes cy-après déclarées.*

« *Item, à notre beau père qu'il nous bailla à nostre main
« pour employer en nos voulz XL (40) escus d'or, que nous
« donnâmes à Saint-Julien de Vouvantes.* »

Le souvenir de ce vœu nous a été conservé par les plombs du pèlerinage de Saint-Julien-de-Vouvantes, et par un ex-voto composé d'un anneau découvert lors de nos fouilles.

Les matrices qui servaient au coulage des médailles se composent de deux pierres schisteuses du pays.

L'une est gravée sur ses deux faces ne différant que par les emblèmes, tandis que l'autre pierre n'a qu'une seule gravure. Il existe sur les bords des sujets représentés, des crochets et des anneaux qui en facilitaient la fixation aux vêtements. La face n° 1 est de forme ellipsoïde, représentant dans sa partie centrale un chevalier armé de toutes pièces, portant une fleur de lys sur sa cuirasse ; sa main droite retient une lance du haut de laquelle se déroule une banderole où est inscrit : **SAINT-JULIEN, M. V. (martyr, Vouvantes)**.

A la droite de ce personnage sont représentés un poignard et un emblème, que je ne puis définir (une tige avec des boules à ses extrémités.)

Sur sa gauche se voient des menottes et l'écusson de France. Le saint a les pieds posés sur une tête d'homme.

La deuxième gravure faite au verso de cette même pierre, ne diffère de la première que par l'absence du poignard.

La seconde pierre ne me semble pas avoir été exécutée à la même époque.

Le chevalier est placé au centre d'un encadrement carré au bas duquel on lit : SAINT-JULIEN.

Il est aussi armé de toutes pièces et tient de sa main gauche la lance, tandis que sa droite est appuyée sur le pommeau de son épée. Sur le côté, on retrouve encore les menottes.

Ces deux pierres matrices qui font partie de ma collection ont été trouvées, il y a déjà plusieurs années, dans un trou du foyer d'une vieille maison en démolition, où le fondeur les avait sans doute délaissées.

La *Revue des Provinces de l'Ouest* (6^e année, page 6), nous donne la description d'une médaille du pèlerinage de Saint-Julien-de-Vouvantes différente de nos empreintes.

Nos fouilles devaient amener également la découverte de l'ex-voto qui servit à fixer cette délivrance, et que nous voyons figurer sur les enseignes.

Sous l'arc tumulaire, ou enfeu du chœur de l'église, était pratiquée dans le mur une cavité de 17 centimètres en carré, que nos sondages nous ont fait reconnaître.

L'ouverture était dissimulée par les peintures murales. Après avoir enlevé la pierre qui en obstruait l'entrée, nous y trouvâmes un anneau de fer muni d'un écrou lui servant de charnière, et dont les deux branches sont rivées à froid à leurs points de jonction. Une des branches, aplatie dans une de ses parties, est rompue à cet endroit, semblant témoigner par sa rupture la délivrance de celui qui offrit cet ex-voto.

La personne qui avait caché cet anneau, en plaçant au milieu plusieurs coquillages percés près de leur partie d'attache, a voulu nous prouver que cet objet était de la provenance d'un pèlerinage.

Ces coquillages, nommés *sourdons*, remplaçaient ici la coquille Saint-Jacques, ordinairement employée par les pèlerins.

Il est donc incontestable que ce fer et ces coquillages représentaient le souvenir d'un précieux ex-voto.

En poursuivant nos recherches entre l'enfeu et le mur du fond du chœur de l'église, nous devions compléter cette découverte.

Le sol du chœur a été surélevé de 0,40 centimètres en 1670, lors de la construction du rétable du maître-autel. Les fouilles n'ont rien fourni dans l'espace compris entre le sol de 1670 et le dallage primitif en pierre. En poursuivant au dessous nos investigations, nous rencontrâmes à 30 cent. de profondeur une longue pierre, sous laquelle on avait caché trois chaînons d'une grosse chaîne et plusieurs coquillages semblables en tout à ceux trouvés au milieu de l'anneau. Ce qui nous force à dire qu'ils sont de même provenance et ont été cachés à la même époque.

La date où furent ensevelis ces objets est pour nous un mystère, mais il ne serait pas trop téméraire de la faire remonter à l'époque des Guerres de Religion. Le carrelage de pierres que nous avons rencontré devenait pour nous un indice précieux comme je vais vous le démontrer. Sur les comptes que rendent honorables hommes François Guybourg et Jacques Boullay, les procureurs de la fabrice de l'église de Saint-Julien, en l'an 1610 et le dixième jour d'Aougst, nous lisons :

*« Demandent pareillement allocation de la somme de vingt
« livres payée pour l'achapt de quatre cent carreaux de pierre
« qu'y couste un soul le pied, quy est en somme, la ditte somme
« de vingt livres.*

*« Leur a cousté faisant le dit marché, avesque les perayeux
« en vin la somme de vingt livres. Pour avoir iceluy carreau
« fait mettre à carreler le chœur del'église que pour iceluy avoir
« fait accomoder, ont payé à Henry quy l'avait mins et acco-
« modé, la somme de quatre livres dix souls¹. »* J'ai remarqué

¹ Arch. de la mairie de Saint-Julien-de-Vouvantes.

la similitude des chaînons que nous avons trouvés avec ceux que l'on voit exposés à Notre-Dame de Behuard. (Maine-et-Loire).

L'usage d'offrir en ex-voto la représentation de la grâce que l'on a obtenue a existé de tout temps.

Cet anneau et ces débris de chaîne ont-ils été connus au XVII^e siècle? On peut répondre catégoriquement non ; et pour preuve indiscutable, je copie sur les registres de paroisse le passage suivant des notes si précieuses qu'y a consignées en 1709 le recteur de Saint-Julien-de-Vouvantes, M. Despréz. Dans une lettre adressée au curé ou supérieur de l'église de Saint-Julien de Bricude, il dit : « *Je représentais que j'étais*
« *pourvu depuis quelque temps, dans le diocèse de Nantes,*
« *d'une cure, dont l'église était sous l'invocation de Saint-*
« *Julien le Martyr et homme de guerre. Que j'avais été édifié*
« *d'y trouver une dévotion établie de temps immémorial, sur*
« *quantité de merveilles qu'il paraissait que Dieu y avait*
« *opérées sous l'invocation de Saint-Julien.....* ».....

« *Que ne donnant pas ordinairement dans les dévotions*
« *populaires, j'avais voulu examiner le fonds de celle-ci. Que*
« *j'avais interrogé quantité de pèlerins, que j'avais vus ve-*
« *nir à notre église, sur la cause de leur dévotion et l'objet*
« *de leur pèlerinage et que j'avais été édifié d'apprendre que*
« *la plupart avaient reçu des grâces singulières par l'invo-*
« *cation de notre Saint, ou avaient été tirés des dangers les*
« *plus évidents, ou des maladies les plus pressantes, quelques-*
« *uns apportant même leurs suaires pour marquer la grâce*
« *qu'ils avaient reçue.* »

Si le recteur Desprez avait connu l'ex-voto dont nous venons de parler, il n'aurait pas manqué d'en faire la mention, c'est ce qui nous prouve que le souvenir en était complètement oublié à cette époque.

En 1424 fut nommé recteur de l'église de Saint-Julien-de-Vouvantes, Olivier Corvin (ou Corbin) né dans ce bourg en la maison vulgairement appelée *Philor Corvin*.

Son frère, Guillaume Corvin, était seigneur du Plessis ; et frère Pierre Corvin, son autre frère, profès de l'abbaye bénédictine de Saint-Florent-lès-Saumur, devint prieur de Maydon en 1426.

L'année 1428 fut pour Saint-Julien l'époque d'un grand pèlerinage. Charles VII n'était plus que le petit roi de Bourges. L'Anglais occupait presque tout le territoire de France et Jean V, pour sauver ses états de l'invasion était obligé de signer, le 28 janvier 1428, un traité de paix avec le roi d'Angleterre. Cette neutralité, imposée par la force des circonstances, devint dans la suite une cause de chagrin pour le duc de Bretagne. Il respectera sa parole jurée ; mais il lui reste un droit dont il usera pour prouver son affection à ce sol de France, duquel il est un des grands possesseurs et représentant, en accordant à ses sujets la permission d'aller hors de son pays, pour secourir le roi de France. Nous voyons alors de tous côtés les Bretons accourir dans les armées royales, pour combattre avec ardeur leurs ennemis séculaires, les Goddem, comme on appelait à cette époque les Anglais, dans la catholique Bretagne.

Jehan V ayant appris l'investissement complet de la ville d'Orléans, se décida au mois de novembre 1428 de venir implorer saint Julien dans le sanctuaire de Vouvantes. Nous ferons remarquer que parmi les personnages de sa suite, se trouvent trois compagnons de sa captivité à Chantonceau (nunc Champtoceaux) : Robert de l'Epinai blessé en le défendant ; de Beaumanoir et Geoffroy de Châteaugiron.

En tête du cortège de ce pèlerinage marchait « *l'évêque de Nantes, Jehan de Malestroît accompagné de sa cour épiscopale.*

Venaient ensuite :

« *Jean V, et son frère le comte d'Estampes, Richard de Bretagne.*

« *Messire Robert d'Espinai, sire de la Rivière, Grand-Maitre de Bretagne, premier Chambellan du Duc.*

« *Le sire de Beaumanoir, Robert de Dinan, baron de Châteaubriant et de Candé.*

« *Geoffroy de Châteaugiron dit de Malestroit, sire de Combour et de Rougé.*

« *Jean Augier, de la Mauve et Olivier de Meel, qui commandaient chacun une compagnie d'hommes d'armes avec les archers.* »

Plusieurs historiens ont accusé Jean V de n'avoir pas aimé la France. Il n'est pas dans le cadre de mon récit de traiter en entier cette question, mais vous me permettez, Messieurs, de vous faire observer que la date de cet important pèlerinage dans le sanctuaire de Saint-Julien, NOVEMBRE 1428, n'est pas éloignée de celle de FÉVRIER 1429, qui marque l'arrivée à Chinon de celle dont le sire de Laval disait :

« Semble chose toute divine de son fait, et de la voir et de l'ouyr. »

La vierge de Domrémy fait lever le siège d'Orléans, le 8 mai 1429, et le duc de Bretagne lui envoie aussitôt son confesseur, frère Yves Milbeau, pour la complimenter de sa victoire, lui disant : qu'il était convaincu de la conduite miraculeuse de Dieu sur le Roi, et était plein de respect pour l'instrument dont son bras si puissant s'était servi pour opérer tant de miracles.

Le sire de Rostrenem, Auffroi Guinot, et un poursuivant d'armes furent chargés d'offrir à Jeanne d'Arc une dague et quelques chevaux de prix.

Tous ces actes de Jean V pour la délivrance de la France nous autorisent, Messieurs, à répondre à ceux qui accusent la Bretagne d'avoir été anglaise et bourguignonne, en l'année 1429 ; ce que le grand maître de l'artillerie, Payen Gaudin, disait au roi Louis XI :

« SIRE, NOUS SOMMES ET SERONS TOUJOURS BONS BRETONS ET BONS FRANÇAIS. »

Le souvenir de ce pieux pèlerinage est arrivé jusqu'à nous. Nous avons eu le rare bonheur de pouvoir reconstruire un



tableau complet (de 1 mètre 14 de hauteur) en réunissant divers morceaux de verres coloriés, qui se trouvaient épars dans la grande fenêtre du chœur de l'église.

La conservation des parties de ce sujet doit être attribuée à la chaux qui les recouvrait. L'encadrement architectural d'une composition artistique est de couleur grise rehaussée par des ornements noirs. Il a le défaut des verrières du XV^e siècle, qui fixe trop attention au détriment du sujet principal. Mais le modelé fin et transparent des figures, les ornements et les broderies sont d'une grande délicatesse.

Le sujet qui se trouve placé au centre représente au premier plan un fou tenant dans la main droite sa marotte, tandis que sa gauche est liée par une grosse corde. Un peu en arrière et à la gauche de COQUINET, se trouve un personnage portant sur la tête une couronne ducale. Il est sans armure. Sa main droite désigne la statue de saint Julien qui était posée au milieu de la fenêtre et sa gauche repose sur le pommeau de son épée.

Ce personnage, qui paraît être le principal acteur de la scène représentée, nous est désigné par un J et B entrelacés (*Jean de Bretagne*) que le peintre verrier a tracés dans les broderies de son jupon.

Au second plan sont placés deux archers. L'un est armé de la hache et l'autre du fauchard, arme terrible du XV^e siècle.

Dans le fond est tendue une tapisserie rouge pâle, damassée, d'une grande richesse.

L'étude de ce vitrail avec les allégories que le peintre verrier y a mises nous entraîne à les remarquer conformes à la situation dans laquelle Jean V se trouvait en 1428.

Le fou Coquinet avec son poing lié semble faire allusion au manque de perspicacité du duc de Bretagne dans les traités qui l'attachent.

Jean V, sans armure, une main sur son épée et l'autre désignant la statue de saint Julien, nous enseigne que son courage est désarmé, que la prière seule lui reste.

Les archers, avec leurs armes différentes, qui sont là pour obéir aux ordres du Duc, témoignent la force que la Bretagne possède encore.

Les vitraux de la fenêtre du chœur côté de l'évangile, avaient aussi été donnés en ex-voto.

Les armoiries seules du fondateur, répétées dans les arcatures, nous sont restées entourées de phylactères avec le nom du donateur, *Saint-Aubin*. Elles portent *de gueules à trois croissant d'or*.

D'autres aux 1^{er} et 4^{me} *de gueules aux trois croissants d'or, qui est de Saint-Aubin*, et au 2 et 3 *de gueules à une bande d'argent accostée de six merlettes de sable 3-3* par alliance, qui est de *Treniel*.

Voici l'historique de ce don.

Le siège était mis devant Pouancé, le 5 janvier 1431, par le duc de Bretagne.

Le comte de Richemont voyant que Jean V poussait *les choses à l'extrémité* contre son neveu le duc d'Alençon, manda auprès de lui un gentilhomme qu'il affectionnait beaucoup Guillaume de Saint-Aubin. Il le chargea d'aller à la Guerche, prévenir Ambroise de Lore, gouverneur de cette place, d'avoir à informer le duc d'Alençon retiré à Châteaugontier de la triste position des assiégés de Pouancé. Il s'offrait pour être le médiateur de la paix, mais avant de faire aucune démarche, il désirait savoir si le duc d'Alençon la voulait et dans quelles conditions ?

La mission était périlleuse, aussi *Guillaume de Saint-Aubin, seigneur de Tromarsin*, avant de l'entreprendre, recommanda son âme et son corps à Monsieur Saint-Julien et fit vœux de lui estre reconnaissant.

Les débris qui nous sont restés de la verrière nous prouvent que son entreprise s'accomplit heureusement, et que l'engagement pris envers notre saint Patron fut tenu.

Nos recherches n'ont pas été aussi heureuses pour expliquer la présence de certaines armoiries qui se trouvaient

dans la fenêtre du côté de l'évangile. Elles partent *aux 1^{er} et 4^me d'or à la bande de gueules, qui est de du Bois-Béranger*, seigneur de la Jousserie aux *2^me et 3^me, d'argent à trois fasces de gueules, qui est de Trogorff*, seigneur de Boisgezennec Goefflic.

Gilles troisième fils du duc Jean V, avait été envoyé en Angleterre pour traiter de la paix.

Le duc de Bretagne, se souvenant des grâces qu'il avait obtenues de Dieu par l'intercession de saint Julien, eut encore recours à lui.

Nous trouvons dans les comptes de son trésorier, Auffray Guinot, portant la date du 15 août 1433 le passage suivant :

« *Pour plusieurs vœux et offérendes que le duc avait faits
« pour la venue de Monseigneur Gilles, à la chapelle de Saint-
« Julien-de-Vouvantes, VI livres XV sols. »*

Pierre Corbin ou Corvin, prieur de Saint-Jouin de Maidon, habitait Saint-Julien où il célébrait dans notre église les messes que son Prieuré était tenu d'y faire dire. Ses deux frères Olivier Corvin, recteur de Saint-Julien, et Guillaume Corvin du Plessis résolurent pour lui accorder une marque de leur affection, de lui donner la maison paternelle qui fut dans la suite nommée le Prieuré de Vouvantes. J'extraits les passages suivants de cette pièce portant la date du 22 février 1452 :

« Sachent tous, que par nostre court de la chapelle Gleen,
« furent présens et se comparurent en personnes devant
« nous, Guillaume Corvin, seigneur du Plexcis et mestre
« Olivier Corvin, son frère, recteur de l'église parochiale de
« Saint-Julien-de-Vovantes d'une part, et frère Pierre Corvin
« prieur du prieuré de Maedon, frère des d. Guillaume et
« mestre Olivier d'autre part, se submeçant et se sont en
« tant que (mestier est) soumis par leurs sermens etc.,
« désirans et pour estre participans es messes, prières, oure-
« sons et bons suffrages du dit frère Pierre susdit et de ses
« successeurs prieurs du dit prieuré de Maedon. Ont donné

« et donnent deffait à litre et par pure donacion irrévocable
« à jamès par héritage pour eulx et leurs hoirs, au d. Pierre
« Corvin, prieur du dit prieuré de Maedon, présent, prenant
« et acceptant pour lui et ses successeurs prieurs du dit
« prieuré, le fons et emplacement d'une meson, à son exue
« (issue) et appartenance et le jardrin au darrière d'icelle
« meson suse et estant au bourg de Vovantes, nommée et
« vulgairement appelée la mason Phlor-Corvin, entr'le
« chemin qui conduyet de l'église de Vovantes au cymetière
« du dit lieu de Vovantes, d'un bout l'estanc de Vovantes,
« d'aulture bout haboutante d'un cousté ateré après Gaudière
« et sa ferme et d'autre cousté terre à la veuve Perrot
« Boyvin, d'une et d'aulture parties et généralement tout le
« droit, etc.

« Se sont devestuz, desaesiz et départiz et en ont saesi et
« vestu et approprié ledit frère Pierre, pour lui et ses succes-
« seurs prieurs dudit prieuré et par ses présentes en ont
« baillé et transporté, baillent et transportent audit frère
« Pierre Corvin prieur dessusdit, la possession et saèsine
« réelle et corporelle à avoir tenir, joir, lever, user et
« explecter et en faire, etc.

« Come des héritaiges et aultres revenus dudit prieuré, etc.

Le duc Pierre II hérita de la foi religieuse de son père envers saint Julien. Nous le voyons, au commencement de l'année 1451, envoyer des offrandes au sanctuaire de Vouvantes et nous relevons dans les comptes du trésorier, Guillaume Rogier, les noms suivants des personnages et autres gentilhommes ordonnés à Saint-Julien-de-Vouvantes, en allant audit voyage auquel le duc fait des dons.

— « *Jehan de Rohan, vicomte de Léon.*

— « *Payen Gaudin, grand-maitre de l'artillerie*

— « *Anceau de la Marche, neveu de Guillaume du Hilquit.*

— « *Guillaume du Houle et Jehan de Sérent, chevaliers,
« escuyers et officiers.*

— « *Maistre Pierre Ferré, procureur-général du conseil.*

— « *Jehan Labbé et Jehan du Fou, chambellans.*

— « *Messire Michel de Parthenay, chevalier, conseiller et
« chambellan.*

— « *Messire Amaury de la Moussay et Jacques de Bois-
« Riou, gens d'armes du maréchal de Bretagne.*

— « *Messire Gilles de la Clartière et Rolland de Launay,
« gens de la retenue du sire de Rougé.*

Au mois de juillet de la même année, le duc Pierre résolut de se rendre auprès du roi Charles VII, pour résoudre la question des droits et privilèges de son duché par rapport à la couronne de France. Il partit de Nantes et vint à Saint-Julien-de-Vouvantes, pour accomplir ses dévotions.

Le suite était composée :

— « *Du comte de Laval,*

— « *Du sire de Derval,*

— « *Du sire du Gâvre,*

— « *Du sire de la Roche-Bernard,*

— « *Du maréchal de Malestroit.*

— « *De l'Amiral de Bretagne, et d'un nombreux cortège
de seigneurs, d'officiers et gens du Conseil. »*

Devons-nous faire remonter à ce pèlerinage, l'usage qui existait à Saint-Julien-de-Vouvantes d'avoir chaque année des luttes à l'époque des grandes réunions. Quoiqu'il en soit, nous constatons que les lutteurs du duc Pierre, étaient des personnages de marque.

— « *Olivier de Rostrenem, »*

— « *Guion de Kerquiris, »*

— « *Olivier de Kernechriou, »*

— « *Kergout, »*

— « *Quenecquévillic et le Moël,*

De Saint-Julien, le Duc fut à Candé, Angers, Tours et Bourges, où se trouvait la Cour.

Dans son testament, le duc Pierre se souvient du sanctuaire de Vouvantes, et :

« *Mesmes très humblement recommançons nostre âme au
glorieux Saint Monsieur saint Julien le Martyr.*

Pierre Corvin, prieur et seigneur du fief de Moydon, mourut le 23 mai 1470 dans la maison du prieuré de Saint-Julien.

Le séjour du prieur de Moisdon dans ce bourg nous est encore formellement confirmé par le passage suivant d'une enquête portant la date de 1470 :

Le prieur du dit prieuré dernièrement décédé, maistre Frère Pierre Corvin, qui lors estait prieur, demeurait à Vovantes. Il fut ensépulturé dans le sanctuaire du pèlerinage de Saint-Julien-de-Vouvantes.

Dans le chœur de la vieille église était placée sous un enfeu une pierre tombale en schiste téglulaire, sur laquelle était représenté en relief un moine recouvert de sa coule, les mains jointes sur la poitrine et la tête posée sur un coussin. De chaque côté on avait gravé une croix et un calice. Le défunt était placé au milieu d'une arcade, dont les montants supportaient deux écussons dont l'un portait gravé un J entre deux S accolées par leurs extrémités *Saint-Julien* tandis que l'autre en tout semblable portait un F, *Saint-Florent*.

Il y a ici une particularité que nous devons signaler. C'est que nous avons rencontrés le J et F toujours enlacés, et que sur la pierre tombale chaque écusson n'a qu'une seule lettre.

Personne n'avait mieux mérité que Pierre Corvin l'honneur de venir reposer au pied de l'autel de celui qu'il avait tant honoré et d'avoir un monument qui perpétua la foi, la vertu et la science du prieur de Moydon, dans l'église soumise à sa juridiction.

Les démolitions du vieux sanctuaire de Saint-Julien ont entraîné aussi celles de la maison du presbytère et du prieuré. Olivier Corvin, recteur de Voantes, suivit de près dans la tombe son frère. Il fonda avant de mourir la chapelle de Saint-Jacques et institua pour la desservir la chapellenie de la

Racoudelais, avec maison et bien fonds. Les revenus devaient être employés à payer deux messes, dites chaque semaine à l'autel majeur, et il se réserva la présentation pour ses neveux et leurs successeurs. Les biens de cette pieuse fondation furent vendus à la Révolution, et son dernier chapelain Jean Martin Chrétien de la Cour, âgé de 80 ans, fut assommé à coups de gaffes sur la Prairie au Duc (Nantes), en l'an 1793.

Gilles ou Odet de la Rivière fut recteur de Vouvantes en 1472. Voici sa nomination écrite sur parchemin scellé de cire rouge¹.

« François par la grâce de Dieu, duc de Bretagne, comte
« de Montfort, de Richemond, d'Elampes et de Vertus. A tous
« les justiciers et officiers de nostre duché, à qui de ce pourra
« appartenir, salut.

« De la part de nostre bien-aimé et féal mestre Gilles de la
« Rivière, archidiacre de Rennes. Nous a esté en suppliant,
« exposé qu'il a obtenu certaines lettres apostoliques, tou-
« chant la cure et église parrochiale de Saint-Julien de Vou-
« antes au diocèse de Nantes, lesquelles lettres il désire
« faire mettre à exécution, ce qu'il n'oserait (n'oserait) bon-
« nement faire sans avoir sur ce nostre congié et licence.
« Obstant nos éditz et deffense, sur ce faiz. Nous requérant
« sur ce permission convenable, pourquoy nous ce que dit
« est considéré et que nous avons fait voir en nostre conseil
« les dictes lettres apostoliques, voulans comme vray filz de
« l'Eglise, obéir aux mandemens apostoliques, avons à ice-
« luy de la Rivière donné et octroyé, donnons et octroyons
« par ces présentes congié et licence de ses dictes lettres ap-
« postoliques mettre à exécution par commissaires et exécu-
« teurs qui sont mansionniers et résidens de nostre pais et
« duché, nonobstant nos ditz editz et deffenses. En vous man-
« dant et mandons et à chacun de vous, ainsi comme à huy
« appartiendra du contenu en ces présentes faire, souffrir et

¹ Archives de Maine-et-Loire.

« laisser le dict de la Rivière plainement et paisiblement joyr
« car c'est nostre plaisir. »

« Donné en nostre ville de Nantes, le XX^e jour de décembre
« l'an mil quatre cens soixante douze.

« Par le Duc en son conseil : Wapoceau ».

Gilles Odet de la Rivière, recteur de Saint-Julien jusqu'en 1474, fut à cette époque élu abbé de Saint-Sauveur de Redon.

Il eut pour successeur Michel Guibé, chanoine de Nantes, fils d'Adenet Guibé et d'Olive Landais, sœur du fameux trésorier de Bretagne.

C'est par erreur que plusieurs écrivains ont cité son frère Robert Guibé, comme recteur de Saint-Julien-de-Vouvantes.

Une longue procédure de l'année 1500, nous démontre qu'il ne remplit jamais cette fonction.

Il ne put obtenir la résignation du prieuré de Moydon, ni de l'église de Saint-Julien de Vovantes, qu'il désirait posséder au lieu et place de frère Pierre Lambert.

Nous allons traduire une pièce très intéressante au point de vue religieux et fiscal de notre église. Cet acte important qui règle les oblations fut passé le 21 février 1475 entre *Guy Gaudière* prieur de Moydon et *Michel Guibé*'.

« Au nom du Seigneur, Amen. Sachent tous et chacun qui
« verront, liront et entendront le présent acte public, que
« l'an du Seigneur 1475, le 21 du mois de février, la cinquième
« année du Pontificat de Notre Très Saint-Père et Notre
« Seigneur, Sixte III, Pape par la Providence divine.

« Comme une controverse ou dispute s'était élevée entre
« vénérable et discret homme, maître Michel Guibé, recteur
« de l'église paroissiale de Saint-Julien de Vouvantes d'une
« part : et frère Guy Gaudière, prieur du prieuré de Mais-
« don, de l'ordre de Saint-Benoît, situé dans le diocèse de
« Nantes, d'autre part ; au sujet de la perception des obla-
« tions qui ont coutume d'être faites dans ladite église de

' Texte latin. Arch. de Maine-et-Loire.

« Vovantes par les paroissiens et les autres fidèles, et dont
« l'affaire intentée était encore pendante devant vénérable
« et discret messire l'official de Nantes, et que de jour en
« jour, par d'autres motifs et par ce qui est mentionné ci-
« après, les difficultés pourraient s'aggraver ;

« Chacun à savoir, le recteur pour la partie totale et le
« prieur pour le tiers des oblations. Affirment que les obla-
« tions dans les fêtes de la Nativité, de la Résurrection, de
« l'Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; de la Pente-
« côte et de la fête de tous les Saints, leur appartiendront
« respectivement.

« Enfin pour éviter toute difficulté, et suivant le conseil
« d'amis communs, avec l'assentiment de révérend Père en
« Dieu, M^{gr} Amaury par la grâce de Dieu évêque de Nantes,
« ou de son vicaire spirituel ils ont convenu l'accord suivant :
« A savoir que dans lesdites fêtes de la Nativité, de la Pen-
« tecôte et de tous les Saints, toutes les oblations qui se
« feront et tous les deniers, qui seront dûs en argent par les
« paroissiens de ladite paroisse, lors même qu'ils seraient
« donnés ou offerts à l'autel majeur, ou dans le chœur de
« ladite église, ou ailleurs, le recteur et ses successeurs rec-
« teurs les auront et les percevront intégralement.

« Lorsque les donateurs seront attendus , par un
« prêtre ou par un délégué du recteur ou son vicaire, afin de
« recevoir les oblations des pèlerins, non paroissiens, le rec-
« teur percevra en outre des dites oblations, le nombre de
« vingt deniers courants dans chacune des dites fêtes.

« Dans ces dites fêtes, les reliques qui ont coutume d'être
« exposées dans la dite église seront placées selon la coutume
« par le recteur, ou par son ordre sur le dit autel majeur.

« Le recteur et ses successeurs recteurs recevront et auront
« toutes et chacune des oblations et autres oblations faites
« par les paroissiens, le jour de la commémoration des dé-
« funts, quand même elles seraient placées sur l'autel ma-
« jeur, et le Prieur et ses successeurs n'en recevront rien.

« Enfin le dit recteur aura et percevra intégralement tous
« et chacun des deniers pastoraux et les droits dûs aux paroissiens, ainsi que les oblations qui seront faites à l'avenir
« par les dits paroissiens, le jour du Vendredi-Saint, à l'adoration de la Sainte-Croix tous ces dons ayant coutume
« d'être faits ou offerts.

« *De même dans la dite église il y a une solennelle confrérie
« instituée en l'honneur de Dieu et du bienheureux Julien
« martyr, dont les frères et les sœurs ont coutume de payer
« chacun un denier dans l'octave de sa fête, lequel denier le
« recteur avait coutume de le percevoir, à l'avenir il l'aura et
« percevra intégralement.*

« Mais dans les fêtes nommées plus haut, la Nativité, la Pentecôte, la fête de tous les Saints et autres jours solennels qui
« auront lieu perpétuellement, dans les temps futurs, toutes les
« oblations soit en argent, cire, blés ou autres choses offertes
« à l'autel majeur, sur la balustrade de la dite église, à l'autel
« construit à l'entrée du chœur, ou dans les autres parties de
« la dite église, où le dit prieur et ses prédécesseurs ont été
« et sont en possession de percevoir le tiers des oblations ;
« les oblations seront divisées entre les dits recteurs et
« prieurs, ou par des députés munis de leur mandat, de la
« manière suivante à savoir :

« Le recteur recevra deux tiers et le prieur l'autre tiers,
« toute fraude et toute ruse cessant.

« En outre le recteur susdit et ses successeurs percevra
« et aura suivant la coutume intégralement toutes et chacune
« des oblations qui sont offertes en la purification des
« femmes, aux obsèques des morts et aux bénédictions des
« époux, partout où elles ont coutume d'être faites, lors
« même qu'elles seraient placées sur l'autel majeur.

« Et comme par hazard il pourrait s'élever une difficulté
« au sujet d'une clef que ledit prieur possède d'une certaine
« boîte et une autre clef de la porte d'un buffet placé derrière
« le maître-autel, sur lesquels on a coutume de déposer

« lesdites oblations, pour être gardées ; lesdits recteur et
« prieur ont voulu et consenti pour eux et leurs successeurs,
« avec le bon plaisir susdit, que à l'avenir ledit prieur et
« successeurs auront et garderont une clef et le recteur
« l'autre, ou bien deux clefs différentes de leur commun
« consentement pour pouvoir ouvrir lesdits boîtes et portes.

« Mais pour les autres droits, préhéménances et devoirs
« de ladite église qui appartiennent au recteur et au prieur,
« ou prétendus leur appartenir, ils ont prétendu vouloir con-
« server l'antique coutume. Lesdits recteur et prieur ont
« consenti, promis et juré d'observer et tenir ce qui précède
« pour eux et leurs successeurs et de ne point contrevenir
« aux serments qu'ils ont faits.

« Sur ce intervenant de toutes et chacune des choses qui
« précèdent, lesdits recteur et prieur ont demandé à nous
« notaire souscrit, de leur établir et de leur faire un ou
« plusieurs actes.

« Ces actes furent faits dans la maison de Pierre Dufresne,
« au bourg dudit lieu de Saint-Julien, étant présents : nobles
« escuyers Jean Péan de la Rivière, Jacques Anny de la
« Rabière, Pierre Picon de la Provosté, Jacques Rouxel de la
« Chaussée, Julien de Tailleau, seigneurs des lieux temporels.

« Ensuite, maître Pierre Philippeau, Jean Boulet, Pierre
« Demon, Julien Gaudière et Pierre Guilloys, prêtres témoins
« spécialement appelés et priés comme témoins, et moi
« Rodolphe Giquellé de la Coubière, clerc du diocèse de Saint-
« Malo, par les autorités apostoliques et impériales, notaire
« public etc. etc. Signé :

GIQUELLÉ.

L'abbé de Saint-Florent, dom Louis du Bellay réclama de
l'évêque de Nantes Amaury d'Acigné de « lui confirmer de
« nouveau les églises de son évêché appartenantes à son
« abbaye, à raison que le droit s'en pouvait perdre par ou-
« bliance, à cause que depuis longtemps les Papes avaient pris

« coutume de se réserver l'entière disposition des bénéfices avec
« clauses irritantes, tout ce qui serait fait au contraire. »

L'Evêque acquiesça à cette demande le 27 septembre 1476, et nous voyons qu'après avoir soigneusement examiné les droits de l'Abbé, il reconnut l'église de *Saint-Julien de Voantes*, l'église de *Saint-Jouin de Maydon avec ses appartenances*, l'église de *Saint-Pierre de Loyfert*, (*de loco ferro vel de loco ferri*), l'église de *Saint-Martin de Bonne-OEuvre* (*de bono verio vel de bono opere*) qui est aussi prieuré dudit monastère etc. etc.

.....
Michel Guibé, nommé évêque de Léon le 4 janvier 1477, conserva avec cette dignité le titre de recteur de Saint-Julien, jusqu'à la date de son décès 1502. Guy Gaudière, prieur de Maydon, le remplaça dans ses fonctions curiales et nous constatons que les actes de son administration sont faits et octroyés au prieuré de Vouvantes.

Frère Guy Gaudière était le neveu de Pierre Corvin et comme lui né dans le bourg.

Il fut prieur de Bonnœuvre dont il conserva les fonctions après sa nomination au prieuré de Moisson.

Il avait pour frères :

Pierre Gaudière, escuyer, seigneur de la Gaudinière et frère Guillaume Gaudière, curé de Saint-Erblon.

Il s'appliqua à conserver tous les droits de son abbaye et à augmenter l'importance du prieuré de Vouvantes.

« Le 13 juin 1485, nous lisons dans un acte que pour
« agrandir la maison de Vouvantes, il cède à Guillemette,
« veuve de Guillaume Briens et à Julien Colin une rente de
« vingt sols qu'il possède sur la maison à la Boitevine. Il
« reçoit en échange une pièce en jardin, sise au bourg de
« Vouvantes, en un lieu nommé les Vaultx, contenant trois
« hommées, joignant d'un côté la maison et le jardin du dit
« Prieur, d'autre côté aux héritiers de Jehan Drouet, abou-
« tant d'un bout à la grande rue de Vouvantes et d'austre
« bout à l'estang de Vouvantes. »

Nous avons retrouvé deux donations, qu'il reçut en 1493 et 1494 ; j'en extrais quelques passages, car ces actes nous désignent certains sites du pays, et nous offrent une étude sur l'idiome employé¹ :

« *Sachent tous présens et advenir que par nostre court de la*
« *Chapelle-Glein en droit s'est comparu en personne par devant*
« *nous Pierre Debrie, prêtre se submectant, etc. Lequel Debrie*
« *sans aucun pour forcément etc, etc.....*

« *Confesse avoir donné, ceddé, quicté et laissé et par ces pré-*
« *sentes donne, cedde, quicte et laisse à vénérable orateur et*
« *honeste religieux, frère Guy Gaudière, prieur de Maydon.*
« *acceptant pour lui et ses successeurs prieurs du dit Prieuré,*
« *savoir : une pièce de terre en boais ancien, ainsi qu'elle se*
« *tient encomporte tant en fons que superficie....*

« *Appelé le bois de Girouys, d'un côté la sente, comme l'on va*
« *de la fontaine de Girouys au grant chemin, qui conduit de*
« *Vovantes à la Chapelle-Glein en montant le tertre du dit lieu*
« *de Girouys et d'autre costé terre à Pierre Debrie en partie et*
« *en partie aux héritiers de Jean Lermite.*

« *Pour ses successeurs prieurs du dit Prieuré, pour iceluy De-*
« *brieses prédécesseurs, successeurs, parens affins et amis*
« *estre es prière, suffrages, oraisons et bienffais du dit Prieur*
« *et de ses successeurs prieurs du dit Prieuré. »*

« *Ce fust en la maison de Chevalier et de Mathtrine sa*
« *femme, dans le bourg de Vovantes, le 28 juin 1493*

Ju. Colin passe.

— « *Sachent tous présens et avenir que par nostre court de*
« *la Chapelle-Glein en droit s'est comparu en personne par*
« *devant nous Guyon Lermite en submectant etc.*

« *Lequel Lermite sans aucune pourforément, mais de son*
« *bon gré, pure et libérale volonté a estre cognoessant et con-*
« *fessant et par ces présentes cognoé et confesse que le vingt-*

¹ Archives de Maine-et-Loire.

« huitième jour de mars dernier passé, il donna, quieta et leissa
« et encores par ces présentes, donne quiete et laisse à jamès
« en perpétue par héritage à humble orateur et honeste religieux
« Frère Guy Gaudière, Prieur de Maydon, acceptant ou nom et
« comme prieur du dit lieu et de ses successeurs, prieurs du dit
« Prieuré, sçavoir est : une pièce de terre en bois et frou, suse
« en la paroisse de Vovantes en ung lieu nommé et vulgament
« appelé Girouys, entre la vaieté par laquelle l'on va du pont de
« Girouys à la Prioulte querrir la terre du dit Prieur. Cause
« ayant de messire Pierre Debré prêtre qui autrefois fut aux
« Faynières. Le champ Boeron, et la dite vaieté qui conduit du
« dit pont de Girouys en haulte Raynie d'une et autre partie.
« Et ainsi que celle pièce, est à présent circuye et environnée
« de fousé. Et a esté y celui don Ceys et leys fait du dit
« Guyon còme augmentement du dit prieuré au dit frère Guy
« Gaudière, prieur susdit et pour ses successeurs, parans affin et
« amis estre ès prières, oraison, suffrages et bienffais du dit
« Prieur et ses successeurs prieurs du dit prieuré.

« Ce fut fait en la ville de Vovantes, en la maison du Prieur,
« le douzième jour de janvier, l'an 1494. Ju. Colin pass. »

Michel Guibé voulant que l'église de Saint-Julien conservât le souvenir de son rectorat, donna des ordres au prieur de Maydon, d'avoir à faire ouvrir une porte dans la nef du midi, de la construire magnifiquement et de la surmonter de ses armes. L'évêque de Rennes aimait beaucoup les embellissements, et les travaux qu'il fit faire dans sa cathédrale prouvent, disent les chroniques du temps, « sa magnificence et son zèle pour la décoration. »

Le seigneur de la Rivière, Gilles, s'opposa à l'ouverture d'une quatrième porte dans l'église.

Pour obvier à cette résistance, Guy Gaudière, toujours par les ordres de Michel Guibé, fit construire contre le clocher, à la partie où était une des entrées de l'édifice, une chapelle sans style, sans voûte, n'ayant qu'une petite fenêtre à simples meneaux, qu'il fit dédier à Saint-Martin.

A la date du 23 février 1495, nous retrouvons cette discussion en cour de Nantes où Guy Gaudière réclame :

« *Par provision estre licencié de parachever les œuvres et édifices par lui commencés, par la caution qu'il avait baillé de maistre Bertrand Daudey, seigneur du Boais-Briend, et que pendant le débat des parties, le dit édifice retardait au grand dommaige du dit Gaudière.*

Nous n'avons aucun renseignement sur la fin de ce différend.

Cependant cette construction est arrivée jusqu'à nous, nous montrant ses riches matériaux introduits dans les murs de l'église, qui eux n'étaient faits que de simples moellons reliés entr'eux par la terre glaise.

Le sommet de cette porte s'élevait verticalement en forme de pédicule, et à la place du piédestal que l'on voit ordinairement supporter une statue, on avait gravé l'écusson des Guibé: *d'argent à trois jumelles de gueules accompagnées de six coquilles d'azur 3-2-1, au chef d'or.*

L'écusson était surmonté d'une crose tournée à droite.

C'est donc vers 1496 ou 97 que doit être assignée la date de cette construction, Jean II de la Rivière ayant succédé à son père, Gilles, mort à la fin de 1494.

Guy Gaudière, prieur de Maydon et de Bonne-OEuvre, mourut à Saint-Julien, dans son prieuré, le 15 septembre 1500. Nous avons retrouvé l'inventaire qui fut dressé à sa mort par le prieur de Saint-Lambert. Je ne transcris de cette pièce que la partie concernant Saint-Julien, où nous verrons les droits de l'abbé de Saint-Florent, ceux du prieuré de Saint-Julien, les dons à son Aumônerie, le nom de l'héritier principal Jehan Heuzel ou Heurel, et la valeur vénale des objets.

— *Inventaire des biens meubles du frère Prieur de Moydon, frère Guy Gaudière, trouvés à son décès es-maison dudit saint Julien et Girouy, le 24^e jour de septembre 1500.*

Primo en la maison de Saint-Julien.

ESTAIN.

19 escuelles... } Sur ce a été vendu 27 l. T à 2 sols 6 deniers
14 plaz..... } la livre qui vault..... 67 s. 6 d.

A été prins pour le Prieur.

8 escuelles et 1 plaz.

Item pour H. 6 escuelles.

2 plaz.

2 quartes..... } L'une a esté rendue à son serviteur nommé
Jéhan Giraudière et l'autre à H.

2 tierces... } L'une au Prieur.
L'autre à H.

2 pintes..... } L'une au prieur
L'autre à H.

3 flacons pour Monseigneur somme a esté vendu pour la
prise de Monseigneur pour la soume de. . . 67 s. 6. D.

ESTAIN ET CUYVRE.

3 chandeliers } 2 pour H.

vieux..... } 1 au prieur.

1 grande poelle pesante.

15 livres vendue. 46 s. 6 D.

1 aultre pesante 12 l. pour H.

1 aultre vieille contenant une seillée. . . } Au prieur..
Un chaudron. }

FER.

Une petite paire de landiers vendus. 10 s.

2 landiers de fonte dont l'un est cassé. . . } Au prieur..

1 autre petite paire de landiers à pommettes. } Pour H. .

1 crémaillère, 1 trépiaz, 1 gril. au prieur.

Une broche vendue. 5 s.

1 casse id.. . . . 6 s. 6 D.

EN LA CHAMBRE DU PRIEUR.

Un lit et son travers lit pour le chambrier.

Un viel siel sans rideau. } *Au prieur..*
Une couverture rouge toute usée. }

Un marchepied ferment à clef { *Baillé pour un coffre qui est*
et claveure. } *demeuré au prieur.*

Une paire d'armoyres à deux guichez et un petit

banc. 17 s. 7 d.

Deux coffres de 3 piez tels quels vendus. 10 s.

Deux aultres de chacun 5 piez soubassez. { *Un au prieur*
L'autre à H.

Ung banc et ung verriez. } *Au prieur..*

EN LA CHAMBRE DU MYLIEU.

Ung coffre de 5 piez tel quel vendu. 35 s.

Un lit de couchète son traverse lit et le charlit { *Au prieur..*
et une vieille sarge percée. }

Deux vieilles tables et deux brichez. } *Au prieur..*

EN LA CHAMBRE POINTE.

Ung lit traverselit et une vieille sarge blanche.

Ung ciel sans rideaux.

Ung viel marchepié.

Un petit coffret, vendu le tout 70 s.

Une table et deux brichez, un petit ban et ung { *Au prieur..*
buffet à 3 dressouers. }

Deux cherres dont l'une n'a que trois piez vendu. 10 s.

Une autre cherre. } *Au prieur..*

Deux vieux pitez coffrez. { *donné aux enfans de*
Julien Colin.

EN LA PLACE DU BAS

<i>Une met de six piez de longueur.</i>	} <i>Au prieur..</i> <i>donnée à</i> <i>Robert Colin</i>
<i>Une vieille cherre et sa table dessus. . . .</i>	
<i>Ung demy bussart de vin vendu.</i>	

AU FOURNIL.

<i>Trois vieux tonneaulx vuides.</i>	} <i>Au prieur..</i>
<i>Une vicille hache, vendue.</i>	

AU CÉLIER.

<i>Huict livres de suif vendu.</i>	6 s. 7 d.
<i>Une pipe et ung bêtuse et 2 rondelles, ung bussart où qu'il y a quelque peu de vin. Un baril de vin vie l.</i>	} <i>Au prieur..</i>

AU JARDIN.

<i>Deux charretées de perche un cent de fagots ou environ.</i>	} <i>Au prieur..</i>

EN LA CAVE DE DERRIÈRE.

<i>Neuf pipes vuides.</i>	} <i>Au prieur..</i> <i>pour St-Flo-</i> <i>rent le viel.</i>
<i>Neufs pots de beurre tant que viel que aultres. . .</i>	
<i>Quatre pippes de vin de bessière venduz.</i>	

En l'autre cave.

<i>Quatre tonneaulx vuides.</i>	} <i>Au prieur..</i>

Une pippe de vin fusté. 15 s.

*Une busse en laquelle y a ung boisseau de sel }
menu } *Au prieur..**

*Trois charniers en l'un desquelz y a un petit reste de char
sallée et six petits jambons.*

Laissé les trois charniers.

*Deux cuvettes vuides } *Au prieur..**

SENSSUIT LE BLÉ TROUVÉ EN LA DITE MAISON.

*En seigle meslé d'avoine vendu le boisseau 4 s. 2 d. ; vault le
tout 15 boisseaulx XI l. T. X s.*

*Avoine grosse et menue meslée ensemble 60 boisseaulx
vendu le boisseau 2 sols 2 d. ; vault le tout 7 l. T. X s.*

*Fourniture non nect 9 boisseauls vendus le boisseau 5 sols
vault le tout X l. T. V s.*

Orge 4 boisseaulx vendus chacun 3 sols ; vault le tout 12 s.

*Somme toute que ledit blé comme dessus a été vendu XX l.
T. 17 sols.*

LE LINGE.

*Porté à Monseigneur une pièce de serviectes contenant
6 douzaines.*

— Ung paveillon tout neuf et un autre tout viel.

— Une courtine de fine toille. — huict rideaux et l'entredeulx.

— Six draps de chacun trois toilles.

— Quinze couvre-chefs.

— Neuf draps de deux toilles chacuns.

— Huict touailles dont il y a trois ouvrées.

— Vingt et une serviectes,

— Deux longères ouvrés et une plaine, sept souilles d'oreilles.

*— Treize draps tels quels. } *Lessé au Prieur.**

*— Six draps tels quels. } *à L'aumosnerie.**

- Six draps tous usés . } Donnez à la femme Julien Co
lin, comme ancien serviteur
— Quatre touailles et trois serviettes . . . } au Prieur.

FILLÉE.

- Six livres et demie estoupes.
— Deux livres de lin.
— Dix huit livres et demie reparon et estoupes.
— Vendu le tout. X liv. T.
— Cinq oreillers.
L'ung vendu. 8 sols 4 d.
— Deux à H.
— Deux au Prieur.
— Six careaux de tapicerie.
Deux à H.
Quatre pour Monseigneur.

EN LA MAISON DE GIROUYS

Vendu

- Deux petits bancs, vieille table et deux tré-
teaux. } 22 sols 6 deniers.
Une cherre ung charlit, un coffre, un dres-
souer. } 4 L. T. 8 sols.
Deux escabeaux, un petit verriès et une
cherre } 4 sols.
Trois boisseaux et demy de pois. 37 s. 6 d.
Huit chartées de bois. 35 s.

PORCS.

- Deux petits gorez meigres 19 s.

En arrêtant mon aperçu historique sur Saint-Julien-de-Vouvantes au XVI^e siècle, il me reste encore, Messieurs, à

vous donner la description des objets que nos fouilles ont mis à découvert, et pour lesquels nous conserverons l'ordre chronologique.

Nous devons attribuer au commencement du XV^e siècle un piédestal mesurant en largeur, à la partie qui avait été encastrée dans le mur, 14 pouces (0^m 38^c 09)... Des moulures et des sculptures ornent la face qui était en saillie. Un crampon de fer retenait encore la base de la statue, qu'il supportait.

Nous allons essayer de vous démontrer qu'elle était la place où se trouvait autrefois le piédestal et quelle était la statue dont nous ne possédons qu'un faible débris.

Au bas du meneau central de la fenêtre du fond du sanctuaire existait une cavité pratiquée dans la pierre, mesurant 17 pouces (0^m 47^c 02) en largeur. En rapprochant la mesure de la cavité et celle du piédestal, et en comparant la nature de la pierre, semblable à celle dont on s'est servi pour construire la fenêtre du chœur de l'église, nous trouvons comme corollaire que cette place est l'endroit où s'élevait la statue. Quoiqu'il ne nous en reste qu'une faible partie, nous allons prouver qu'elle appartenait à la statue du Patron du sanctuaire.

Le statuaire fait reposer les pieds du saint sur le torse d'un homme, nous indiquant par cette allégorie la supériorité intellectuelle et morale foulant la décrépitude et la barbarie.

Nous reportant à l'époque du martyre de saint Julien, nous remarquons que cette idée porte en elle-même un caractère de simplicité sublime.

L'homme atterré nous dépeint cet Empire Romain perdu de vices et de bassesses, ne possédant plus ni l'énergie ni la vertu qui font la force des nations, et dont l'âme esclave, n'a plus le courage de lutter contre le despotisme et la fatalité. Tandis que celui qui nous est représenté foulant à ses pieds cet être devenu abject symbolise la force morale et spirituelle : car ces deux aspirations sont l'attribut des héros et survivront toujours aux cataclysmes qui submergent les empires.

Cette idée primitive de la liberté sur l'esclavage appartient donc au statuaire. Le graveur des matrices de nos plombs de pèlerinage ne pouvait, dans son œuvre, que reproduire identiquement la pose qu'avait la statue exposée aux regards des fidèles. C'est ce qu'il a fait en la complétant de la légende : *Sanctus Julianus M.*

Du XV^e siècle aussi date une statue de saint Benoit. Samu-
lilation constate le passage des protestants dans cette paroisse. La défiguration a été méthodique, le bras droit et le livre ont été brisés, la partie du visage seule enlevée et remplacée par un masque caricatural d'austérité, que nous avons retrouvé.

Les religieux s'étaient installés à Saint-Julien, dans une maison qui a conservé son nom de Hugnotière. Les prêches du pasteur Loiseau¹, pour aussi insinuants qu'ils fussent, ne purent entraîner dans la Réforme la population de cette contrée.

Du même siècle est un carré de verre bleu de 0, 14^e de hauteur et 0, 11^e de largeur, dont le ton pâle forme le champ de l'écusson qui porte :

« D'azur aux trois têtes de léopard couronnées et languées d'or. »

Le travail gravé de cette pièce est très curieux. L'ouvrier s'est servi d'une pointe d'acier, dont les traces se révèlent sur les bords, pour arriver à user le verre jusqu'à la couleur blanche. Les creux des têtes des léopards ont reçu une teinte jaune.

Un autre panneau représente les armes de Bretagne sur un champ d'argent richement damassé.

Nous devons attribuer à cette même époque un petit chandelier de cuivre et une tête d'ange aux ailes déployées, de même métal.

Nous retrouvons ces deux objets inventoriés dans les comptes des marguilliers portant la date du 10 août 1610 :

¹ Né à Beaugency, département du Loiret.



« *Un loppin de toile de fil d'or qui sert pour la décoration
des reliques, avec une petite figure d'ange de cuivre en
bosse, avec son chandelier.* »

Aux pieds de l'autel du Rosaire, nous avons déterré, à 80 c. de profondeur, une très jolie statue de saint René, évêque d'Angers. Le travail du sculpteur dénote une connaissance parfaite de l'anatomie du corps humain, dont les formes et les poses se devinent sous les vêtements qui recouvrent cette œuvre. La tête est très belle d'expression et de finesse.

Cette statue me paraît avoir été sculptée à la fin du XVII^e siècle, comme on peut en juger par la photographie qui, mieux que moi, vous montrera la valeur de cette production.

A la voûte de la même chapelle, nous avons trouvé et recueilli un écusson sculpté sur bois dont les armes sont de François de Vigré, seigneur de la Briays, seigneur de la Devançais (Anjou).

Il porte : *d'argent au pin de sinople, chargé de trois pommes au naturel, accompagné de trois merlettes de sable.
1 -- 2 — aux ailes d'argent.*

Voici à quelle occasion cet écusson fut placé : « Le 23 décembre 1694, les paroissiens de Saint-Julien assemblés sous le cha-
pitreau de l'église, passèrent un marché avec Julien Grégoire,
charpentier d'Ancenis, et Pierre Péan, couvreur d'ardoises,
pour recouvrir la chapelle où était l'ancien clocher démoli
par un ouragan.

« Messire François de Vigré et dame Catherine Angot,
son épouse, offrent pour la gloire de Dieu et le soulage-
ment de la paroisse, de payer et bailler aux charpentiers et
couvresseurs leurs termes, la somme de 43 livres tournois,
moitié à la moitié de la besogne et l'autre moitié à la fin
du travail.

« Et outre deux chênes et deux poutres, huit cent de lattes
et quatre milliers d'ardoises, que les dits paroissiens
prendront sur la terre seigneuriale de la Briays. D'avant-
age s'obligent les dits seigneur et dame de donner la

« somme de soixante-cinq livres pour le lambrissage de la
« dite chapelle.

« Lesquels les dits paroissiens ont accepté et trouvé utiles
« pour le soulagement de la dite paroisse et l'augmentation
« et réparation de l'église. »

« Et en reconnaissance consentent que les dits seigneur et
« dame de la Devançaie, comme bienfaiteurs de la dite église,
« fassent mettre *leurs armes* dans la litre de la dite cha-
« pelle et y fassent mettre leur banc. ».

Signé Courcier, recteur de Saint-Julien. — Bodus, notaire.

L'étude des sépultures dans le chœur de l'église de Saint-Julien jusqu'au XVII^e siècle est venue confirmer le droit du patronage ecclésiastique, qui dit :

« L'abbé, patron ecclésiastique, ne peut concéder à personne
« banc ni sépulture au chœur, fors au curé qui est personne
« nécessaire et privilégiée. »

Les ensevelissements y ont été très nombreux, mais deux seuls méritent d'être décrits

La sépulture faite sous l'enfeu n'avait été jamais remuée. A 1 mètre 60 du sol du sanctuaire, nous avons rencontré les débris d'un cercueil mesurant 1^m,90 de longueur, 0,60 de largeur à la tête, et 0,40 aux pieds. Le squelette qu'il renfermait était bien conservé, et d'après l'étude des os du bassin, il appartenait à un homme. La configuration de la mâchoire inférieure et du trou mentonnier, nous désignait un sujet ayant dépassé les limites de la force de l'âge.

Nous avons décrit plus haut l'arc tumulaire et la pierre qui recouvraient la sépulture de Pierre Corvin dont nous venions d'apercevoir les restes !

Sur le même côté, à deux mètres de distance de cette tombe, en redescendant le chœur, nous avons trouvé un autre cercueil entièrement entouré de cendres, de débris de poteries et de charbon.

¹ Archives de la Briays.

A l'intérieur, les os tombaient en poussière au moindre contact. Le corps avait été enseveli au milieu de plantes, parmi lesquelles se voyaient des débris d'ornements en fils de métal ; près du corps, nous avons recueilli une bague en fer, avec plaque, portant une croix en relief ayant les branches égales.

Les sépultures de la nef ne nous ont offert rien d'intéressant à signaler ; mais divers petits objets ne méritant pas de fixer votre attention ont été mis au jour pendant les travaux de démolition.

« Messieurs, en terminant ce travail, je tiens à exprimer
« toute ma gratitude à M. l'abbé Riot, curé de Saint-
« Julien-de-Vouvantes, dont les encouragements et la bienveil-
« lance ont toujours secondé mes efforts, et qui a bien voulu
« que je réunisse dans la crypte de la nouvelle et artistique
« église les sculptures, statues, vitraux, en un mot, tous les
« souvenirs de l'ancien sanctuaire.

« Je remercie également notre collègue, M. Bougouin, qui, avec
« une obligeance connue de tous, a exécuté avec art les photo-
« graphies ayant rapport à mes recherches et les vues de l'an-
« tique église, que je suis heureux de déposer en son nom,
« comblant ainsi le désir exprimé par la Société archéologique.

« Merci aussi à vous, Messieurs, de votre accueil, ainsi que
« de votre indulgente attention et permettez-moi en finissant
« de dire à ceux qui ne verront dans cette étude historique et
« archéologique que le *laudator temporis acti* d'Horace, qu'ils
« ignorent que le temps ne passe pas ; c'est nous qui passons,
« comme a dit Pascal (*Lettres provinciales*).

M^{is} DE BALBY DE VERNON.

NANTES A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

PAR M. LEGENDRE

INSPECTEUR DIOCÉSAIN¹

Compte rendu par M. P. de Lisle.

Le 10 janvier 1887, M. Legendre, inspecteur diocésain, découvrait, à la porte Saint-Pierre, dans les substructions de l'ancienne porte de ville de l'enceinte gallo-romaine, toute une série d'édicules et d'inscriptions des premiers siècles. Immédiatement, une commission était nommée par M. Glaize, préfet de la Loire-Inférieure, pour suivre ces importantes découvertes ; sur la demande de M. Legendre, elle se composait de tous les membres de notre bureau, des cinq anciens Présidents et de dix de nos confrères.

En même temps, M. l'inspecteur diocésain adressait à notre Société une note, lue en séance générale et dont nous extrayons le passage suivant :

Nantes, le 31 janvier 1887.

A MM. les Membres de la Société archéologique.

MESSIEURS,

En finissant de piquer les enduits de la façade nord de l'évêché, le 5 janvier dernier, les ouvriers mirent à découvert sous la porte Saint-Pierre, à deux mètres au-dessous du niveau de cette porte du XV^e siècle, d'abord le soubassement d'une plus ancienne porte de

¹ Un volume grand in-4^o de 138 p. avec 30 planches en photographie. Nantes, imprimerie V^e Mellinet 1891.

ville (sans doute celle construite au XIII^e siècle par Guy de Thouars), puis, un peu en contre-bas de celle-ci, une sorte de dallage recouvrant le dit passage, aux deux tiers environ de sa surface.

Ce dallage, fait en grande partie de monuments funéraires gallo-romains en granit, avec ou sans inscriptions, unis ou sculptés, placés, les uns le parement en dessus, les autres en dessous, est mélangé d'autres grosses pierres gallo-romaines (granit, tuffeau et calcaires divers), lesquelles, à l'époque de la construction de la porte romane, ont été entassées pêle-mêle, aussi bien pour servir de fondations à ses murs latéraux que pour recouvrir le sol de la dite porte.

C'est la publication de ces trouvailles, si importantes pour l'histoire de Nantes, qui fait le sujet du travail que nous signalons ici. L'ouvrage se divise en 3 parties : la première comprend l'exposé des faits et diverses pièces administratives : la seconde se compose d'extraits relatifs à la première découverte d'inscriptions romaines en 1580, des principaux passages de l'histoire des Namnètes par Bizeul, et de notes communiquées par M. Ch. Marionneau.

Dans la 3^e partie, l'auteur décrit les restes de la parti gallo-romaine mise à jour par les fouilles de 1887, et les divers édicules qui se trouvent dans le passage de cette porte.

En voici la liste sommaire :

1^o Un fragment d'inscription.

2^o Deux entablements semblables d'une corniche de grande dimension ;

3^o Une stèle avec un personnage en ronde bosse dans une niche ;

4^o Six stèles funéraires avec inscriptions. Deux de ces stèles nous montrent l'*ascia* sur leurs faces latérales, mais comme l'a judicieusement remarqué Parenteau : « La formule *Sub ascia dedicavit* est fort rare dans nos contrées, » car elle ne figure pas plus sur nos pierres que sur celles trouvées par Fournier ;

5^o Une stèle complètement fruste en deux fragments ;

6^o Une autre stèle ne paraissant pas avoir été gravée ;

7^o Une grande inscription malheureusement très mutilée ;

8^o Plusieurs autres stèles de forme rectangulaire ne portant plus d'inscriptions.

Les ruines gallo-romaines de cette partie de notre cité sont d'autant plus précieuses que, comme le fait remarquer M. Legendre, les recherches sur les autres points de Nantes ont été relativement peu fructueuses. Les trois inscriptions trouvées près de la porte Saint-Pierre et encastrées dans le mur de l'Hôtel-de-Ville, l'inscription de Trajan, découverte en 1806 rue du Moulin, l'inscription funéraire de la rue Saint-Jean et celle attribué à Mars Mogon, quelques stèles et les bornes milliaires découvertes dans les fouilles de la Société archéologique en 1851, forment, avec les récentes découvertes, l'ensemble à peu près complet des documents lapidaires de Nantes à l'époque gallo-romaine.

« D'après les inscriptions sus-désignées, dit M. Legendre, on a la certitude qu'un Tribunal, un Portique, peut-être une Bourse, ont existé sur le Forum de la cité des Namnètes, que l'on peut supposer avoir occupé le terrain le plus élevé, comprenant la place Saint-Pierre, la Cathédrale et l'Evêché.

D'un Temple païen en ce lieu, il n'a absolument rien été retrouvé, bien que son existence ne puisse être mise en doute ; s'il a existé, ce n'est pas dans les terrains très en contre-bas, occupés du XI^e au XIX^e siècle par le chœur de la Cathédrale, mais plutôt aux environs de la façade même de cette Cathédrale, sur le plateau formant pour ainsi dire l'Acropole de la cité ; ce terrain étant le plus plat, le plus solide, et d'où la vue s'étendait alors au loin de tous côtés, au sud sur les vertes prairies des îles de la Loire, à l'ouest et au nord sur les terrains marécageux de l'Erdre, la presqu'île gallo-romaine n'étant directement accessible que par le côté de l'est.

.
Evidemment Nantes avait d'autres monuments, mais lesquels ?

Ainsi, depuis la découverte faite par hasard en 1580, sous la mairie d'Antoine de Brénezay, de la première inscription, dont nous devons certainement la conservation à la recommandation de Biré, qui obtint, en 1624, du maire Louis de Harrouys, de la faire incruster en lieu sûr, dans la galerie basse de l'Hôtel de Ville, on en était au Tribunal, lorsqu'en 1805, Fournier découvrit une autre inscription affirmant l'existence d'un Portique et d'une Salle.

Aujourd'hui, à plus de trois cents ans, nous en sommes toujours au Tribunal, au Portique, à la Salle et aux Temples païens par tra-

dition. Nous pensons que des bains peuvent avoir existé sous l'église Sainte-Croix et, ce qui est moins douteux, qu'une Voie des tombeaux se trouvait en dehors de la cité, vers l'est. Voilà tout.

Malgré notre vif désir de voir s'augmenter le nombre des monuments gallo-romains, nous ne pouvons, comme certains collègues, voir du *romain* où il n'y en a pas, ou, du moins, du romain qui, n'ayant pas déjà été trouvé, offre de l'intérêt et mérite que l'on s'y arrête.

Y a-t-il eu une Basilique ? nous en doutons. La Salle jointe au Portique nous paraît en avoir tenu lieu.

Un Amphithéâtre ? nous ne le pensons pas.

Un Théâtre ? peut-être. Seulement, connaissant les plans de ces monuments, généralement adossés à une colline, il faudrait supposer qu'il eût été placé au pied du coteau de Saint-Similien.

En résumé, notre avis est que la cité des Namnètes pouvait bien n'être qu'un Comptoir, une sorte d'Entrepôt commercial, n'ayant qu'une importance même très relative, autrement des monuments plus considérables que ceux dont il a été trouvé quelques rares vestiges y auraient été depuis longtemps rencontrés et le souvenir de leurs ruines en serait tout au moins parvenu jusqu'à nous.

Aussi, en présence de cette pauvreté, est-ce une raison pour fouiller avec le plus grand soin autour de l'endroit qui, seul, a fourni trois inscriptions importantes, dans l'espoir d'affirmer par de nouvelles preuves, non l'existence ancienne de notre ville parfaitement reconnue, mais son importance à l'époque gallo-romaine. »

Cette dernière conclusion est aussi la nôtre ; nous croyons que des fouilles bien dirigées sur ce point amèneraient les plus précieuses constatations. C'est parmi les membres de la Société archéologique que la commission chargée de suivre ces travaux a été choisie. Notre Société ne peut se désintéresser de recherches qui sont à coup sûr les plus importantes de notre région au point de vue des antiquités romaines. J'espère qu'elle voudra bien émettre le vœu que la Commission nommée à cet effet soit désormais appelée à prendre l'initiative de ces fouilles et de leur publication. Nous avons là un droit indéniable et je suis d'avis de le revendiquer hautement.

En terminant, je ne puis, à mon grand regret, dire que

quelques mots de la partie principale du travail de M. Legendre, partie qui comprend les reproductions admirablement exécutées en photographies des édicules et des inscriptions. C'est une série de 30 planches accompagnées d'un texte explicatif. La lecture de ces textes lapidaires nous entraînerait trop loin, la seule interprétation du *Deo Volcano* découvert en 1580 a soulevé trois siècles de controverses ! Disons seulement que ces éléments de discorde disparaîtront désormais devant la parfaite fidélité des planches photographiées publiées par M. Legendre.

P. DE LISLE DU DRENEUC.

Vice-président de la Société archéologique.

DE NANTES ET DE CONDEVINCUM



Le rideau du théâtre de la Renaissance, à Nantes, représente un port de commerce baigné par les eaux de l'Océan : les quais en sont cachés par un escalier monumental qui, avec ses statues et ses attributs, forme le premier plan du tableau. Des navires y sont à l'ancre ; quelques-uns ont leurs voiles à demi déployées.

Au bas de cette image fantaisiste d'un port brumeux de la Bretagne, un cartouche rectangulaire encadre ces deux noms :

CONDIVICNVM

NAMNETVM

Pour les nombreux spectateurs fréquentant le théâtre de la Renaissance, le rapprochement de ces deux noms veut dire évidemment, ce qui d'ailleurs est admis par des savants, que la ville de Nantes occupe l'emplacement de *Condivicnum*. Mais il y a là un problème qui n'est pas résolu et que je me propose d'examiner.

Je crois devoir dire, tout d'abord, pourquoi j'écrirai *Condevincum* au lieu de *Condivicnum* adopté par l'auteur du tableau. C'est Ptolémée qui nous a fait connaître le nom et nous a indiqué la situation de cette capitale gauloise. Je ne sais si le nom de *Condivicnum* est tracé sur quelques vieux manuscrits ; mais j'ai sous les yeux la géographie gréco-latine de Ptolémée, éditée par Firmin Didot, et je lis *Condeouincon* dans le texte grec et *Condevincum* dans le texte latin. Ce double texte est accompagné de notes nombreuses

prises aux meilleurs auteurs, et toutes portent *Condevincon* et *Condevincum* ; c'est ainsi que ce nom est écrit par Léon Renier, Desjardins, Bizeul, etc. Je n'ai aucune raison pour l'écrire autrement¹.

Ptolémée d'Alexandrie, qui vivait au second siècle de notre ère, a fait la géographie du monde connu de son temps².

Dans la Gaule lyonnaise, où le comté nantais prit naissance, il y avait, d'après lui, 25 peuples, 25 villes et 6 ports : pour 4 de ces peuples, il ne donne aucun nom de ville ; 18 peuples ont chacun une ville ; 2 peuples en ont chacun deux, et un peuple en a trois.

Ce géographe s'est servi, le premier, de la latitude et de la longitude, pour indiquer la situation des villes, des ports, des bouches des fleuves et des lieux importants. En ce qui concerne nos contrées, il indique avec précision la situation des peuples de notre littoral, Osismien's, Vénètes, Samnites, Pictons et Santons, entre la Manche et la Gironde ; mais une certaine confusion règne dans la situation qu'il donne aux peuples placés dans les terres, entre la Manche et la Loire, à la hauteur de Rennes et de Tours.

Ptolémée est le seul géographe de l'antiquité qui parle de *Condevincum*, et voici tout ce qu'on sait par lui de cette capitale des Namnètes.

Après avoir dit que les Samnites sont entre les Vénètes et la Loire, sur le littoral, et qu'à l'Orient des Samnites sont les Andecaves, il continue ainsi :

« § 9. A la suite des *Andecaves* sont les *Aulerques Cénomans* dont la ville, située à l'orient, est *Vindinum*, par « 20° 45' et 49° 20'.

¹ Les deux premières syllabes font *Conde* et non *Condi* : la cinquième lettre est un *e* ou *œ* qui n'a pris le son de *i*, concurremment avec celui de *é*, qu'à partir du IV^e siècle de notre ère. La terminaison *cum* est fréquente dans les noms de villes : *Agelicum*, *Autricum*, *Araricum* : il n'y a point de terminaison en *enum*.

² D'après Bouillet, il florissait vers 175.

« Puis les *Namnètes*, dont la ville est *Condevincum*, par
« 21°15' et 50°.

« § 10. Ensuite jusqu'au fleuve *Sequana*, les *Abrincates*
« dont la ville est *Ingeua*, par 21°15' et 50°45' ». »

Ces quelques lignes expriment, de la façon la plus précise, que Ptolémée a vu *Condevincum* au nord-est du Mans, à un demi-degré de longitude *est*. C'est tout ce qu'il nous en apprend ; et comme lui seul en a parlé, personne ne peut s'autoriser de l'antiquité pour affirmer que cette ville existait au confluent de l'Erdre et de la Loire ; absolument personne. Ce premier point me semble bien acquis.

J'admets cependant qu'on puisse s'autoriser de la confusion qui règne dans la latitude et la longitude de certains peuples, à l'est d'Angers et au nord de la Loire, pour rapprocher de nos contrées les *Namnètes* et le *Condevincum* de Ptolémée ; j'admets, pour faire à la vraisemblance toutes les concessions possibles, qu'un écrivain fort habile ait réussi à démontrer — ce n'est pas encore fait — que *Condevincum* ait été la capitale du peuple gaulois compris entre la Vilaine, la Loire, l'Anjou et l'Océan. Mais après avoir établi cette situation, on n'est pas encore autorisé à déclarer que *Condevincum* fut situé au confluent de l'Erdre et de la Loire, et il reste encore à déterminer la place qu'occupait cette capitale dans le pays nantais.

Ainsi j'admets un instant le transport de *Condevincum* des lieux compris entre le Mans et la Basse-Seine jusqu'aux lieux compris entre la Vilaine et la Loire ; je l'admets afin de voir de plus près les huttes gauloises de cette capitale mystérieuse, et pour les mieux distinguer des habitations gallo-romaines de notre vieux Nantes. Le débat sur *Condevincum* se trouve ainsi resserré entre la Vilaine et la Loire ; l'espace est encore grand : je ne crois pas qu'il soit possible d'obtenir plus de précision ?

* Liv. II, chap. 7.

J'ai pris le parti, depuis longtemps, de me servir directement des documents anciens qui sont à ma portée, parce que j'ai vu assez souvent, chez nos contemporains, des citations qui ne sont pas précisément exactes. Ici, je vais recourir à quelques pages de M. Bizeul pour parler d'inscriptions que je n'ai point connues¹.

Deux pierres de granit, exhumées du vieux Nantes et enfouies dans les maçonneries de la colonne de la place Louis XVI, portent des inscriptions qu'on n'a pas relevées, mais on sait par le *Livre Doré* de la mairie de Nantes, manuscrit de 1752, que ces inscriptions portent les noms de Claude et de Néron. De plus, trois médailles, recueillies dans les fondations de maçonneries antiques, reproduisent ces mêmes noms des deux Césars.

Les Gallo-Romains bâtissaient donc des maisons dans le vieux Nantes au milieu du premier siècle de l'ère chrétienne.

Tout le monde peut lire, sous le portique de notre Hôtel-de-Ville, trois inscriptions latines attribuées à la deuxième moitié du second siècle et recueillies aux mêmes lieux, l'une en 1580, les deux autres en 1805². On peut également y lire une quatrième inscription en l'honneur de Trajan, trouvée rue du Moulin, et dont M. Bizeul fait remonter la date, avec raison, aux années comprises entre 98 et 101³.

Une de ces trois inscriptions nous apprend que les syndics du *Vicanor portus*² établirent là, dans le germe de notre ville, un tribunal de commerce; nous voyons dans une

¹ *Des Namnètes aux époques celtiques et romaines*, par M. Bizeul. *Annales de la Société archéologique de Nantes*, t. 1^{er}, p. 278 à 283. (Le volume que j'ai sous les yeux ne contient pas les pages 91 à 170). Il paraît qu'il est extrêmement difficile de citer avec exactitude; car M. Bizeul lui-même, dans les quelques pages que je consulte, dit que Ptolémée mourut l'an 139, et il traduit les mots *Vicanor portus*, dont je vais parler tout à l'heure, par « habitants du bourg du port des NAMNÈTES. »

² Ogée, *Dictionnaire de Bretagne*, note de la page 83. M. Bizeul fait remonter deux de ces inscriptions au temps de Marc Aurèle qui régna de 161 à 186, ou de Septime Sévère qui régna de 193 à 211.

³ *Des Namnètes*, etc. par M. Bizeul, *Annales de la Société archéologique*, t. 1^{er}, p. 281.

seconde inscription, qu'une salle de change et un portique furent concédés aux *Vicani portensi* ; la troisième, écrite en abrégé, est consacrée au dieu *Voljano*, pour le salut des habitants du *village du port* et des *nautonniers de la Loire*.

Nous lisons en toutes lettres, sur une première inscription, le mot de *Vicanor*, et sur une seconde celui de *Vicanis* ; ce mot, qui est en abrégé sur la troisième inscription, veut dire, seul, les *habitants du village*, et suivi du mot *portens*ⁿ, il signifie les *habitants du village du port*.

De sorte que, au temps où Ptolémée écrivait que *Condevincum* était la ville, la capitale des Namnètes, les *Gallo-Romains* élevaient des édifices dans le vieux Nantes, et ils appelaient ce lieu-là le *village du port*. Voilà un second point acquis¹.

Les fondations des murs d'enceinte gallo-romains de notre ville ont pu être reconnues de nos jours : la ville gallo-romaine était comprise entre le Port-Maillard et l'Hôtel-de-Ville, entre la cathédrale et la rue des Carmes ; elle couvrait une surface de 15 à 16 hectares². Mais cette enceinte, qui fut élevée vers le quatrième siècle, n'a aucun rapport avec notre village du second siècle ; et la ville murée ne doit pas être plus comparée avec l'agglomération du second siècle que le Saint-Nazaire actuel avec celui de ma jeunesse. Nous ne devons donc pas juger de l'importance du village du Port par les murailles dont la ville fut entourée deux cents ans plus tard. Le village avait eu deux siècles pour grandir.

Qu'était donc dans ce même temps, c'est-à-dire au second siècle de l'ère chrétienne, le *Condevincum* de Ptolémée ? C'était la ville, la capitale des Namnètes. Alors que la ville des Namnètes s'appelait *Condevincum*, quel nom désignait

¹ Dans le principe, le mot *villa* indiquait la moindre localité.

— *vicus* — une localité plus importante.

— *oppidum* — la ville,

— *civitas* — s'étendait au territoire.

² Bizeul, Bulletin cité.

donc l'embryon de Nantes ? Celui de village du Port. Y a-t-il des raisons pour identifier ces deux noms ? Y en a-t-il pour ne faire qu'un même lieu du village et de la ville ? Je n'en connais aucune.

Si les inscriptions avaient été faites à *Condevincum*, est-ce qu'elles porteraient le nom de *Vicus portus* ? Et si elles ne rappellent rien de *Condevincum*, n'est-ce pas parce qu'elles n'ont point de rapport avec lui ? Puisqu'elles sont destinées au village, peut-on dire qu'elles s'appliquent à la ville

Y a-t-il donc chez les anciens un fait, une indication, une trace d'où nous pouvons tirer la conclusion que Nantes a remplacé *Condevincum* ? Le peu de documents que nous avons sont contraires à cette conclusion. Le *Vicus* est placé avec précision au confluent de l'Erdre et de la Loire, et la ville est indiquée loin de là par Ptolémée. Il y a là deux choses différentes et deux lieux différents. Ce troisième point me semble également acquis, et nous allons pouvoir le fortifier par l'examen des plus vieux documents.

Nous avons vu que la géographie de Ptolémée donne le nom des peuples gaulois et celui de leurs villes ou capitales, et qu'il n'y a généralement qu'une ville par peuple, sauf quelques exceptions, comme chez nos voisins les Pictons, possesseurs de *Limonum* et de *Ratiatum*.

Presque toutes ces villes portent des noms gaulois¹. Quelques-unes cependant, qui nous rappellent les noms modernes de Louisville et de Napoléon-Vendée, ont déjà reçu le nom des premiers Césars, comme *Juliomagus* (Angers), *Augustoritum* (Limoges), *Cesarodunum* (Tours)²; mais dans la Gaule aquitaine et la Gaule lyonnaise, aucune capitale n'a pris encore le nom de son peuple.

¹ Desjardins.

² Dans la Gaule Belgique, on trouve trois villes portant le nom d'Augusta suivi du nom de la cité : *Augusta Veromanduum* chez les *Veromandues*, *Augusta Vessonium* chez les *Vessones*, et *Augusta Trevirorum* chez les *Treviri*. Dans la Germanie supérieure, on trouve *Augusta Rauricorum* chez les *Raurici* qui ont une seconde ville *Argentuarum*.

Or, il y a ceci de remarquable : c'est que *Vicus portus* est un nom tout latin qui ne figure pas dans Ptolémée et qui semble appliqué à une localité naissante ou dont l'importance commençait à se révéler ; c'est que ce nom est remplacé, dans un autre antique document, la table de Peutinger, par celui de *Portus Namnetum* dont l'origine rappelle les changements de noms opérés vers le IV^e siècle.

Interrogeons cet antique document.

Les Romains dressèrent, dès le temps d'Auguste, une carte donnant et le tracé des principales voies de l'Empire et le nom des villes et principaux villages traversés par ces voies. Cette carte, commencée avant Ptolémée et continuée après lui, est connue sous le nom de table Théodosienne. L'original est perdu ; mais nous en possédons une copie faite au XIII^e siècle, par un moine de Colmar, laquelle a reçu le nom de Peutinger, savant du XV^e siècle, qui en prépara la reproduction. Or, toutes les capitales inscrites sur la Table de Peutinger y portent les noms que leur donne Ptolémée ; mais on y cherche en vain *Condevincum* inscrit dans Ptolémée.

Si *Condevincum* avait été desservi par une des voies romaines de la Table, nous devrions trouver son nom à portée de la voie, comme nous trouvons ceux des autres capitales ; mais il n'en est rien. L'absence de ce nom ne veut pas dire que *Condevincum* ne fut pas alors traversé par une voie romaine, puisque la Table ne contient qu'une partie des voies exécutées ; cela signifie tout simplement que cette ville n'était pas traversée par une voie de la Table.

D'autres capitales ont subi le sort de *Condevincum*. *Nædunum*, la ville des *Aulerques Diablintes*, citée par Ptolémée, n'existe pas sur la table de Peutinger, par la même raison qu'elle n'était pas traversée par une voie de la table.

Blain fut dans le passé une localité importante desservie par de grandes voies romaines ; ce gros bourg cependant n'est pas indiqué sur la table de Peutinger, tandis qu'on y voit la station disparue de Ségora : C'est que, à l'exemple de *Con-*

devincum, de *Nædunum*, et d'autres encore. Blain n'était pas touché par les voies de la Table.

Quant au *Vicus portus*, il y est inscrit sous le nom de *Portus Namnetum*, et il est traversé par la voie de Poitiers à Vannes. Si *Condevincum* avait été à la place de *Portus Namnetum*, nous verrions son nom sur la table au lieu de l'autre : on y lirait *Condevincum* et non pas *Portus Namnetum*.

En effet : à la place de Vannes, Ptolémée et la Table sont d'accord pour donner *Darioritum* ; là où se trouve Rennes, ils donnent *Condate* ; pour Angers, Ptolémée écrit *Juliomagus*, et la table *Juliomago* ; pour Poitiers, c'est *Limonum* et *Lemuno*. Nous pourrions multiplier sans fin ces exemples sur l'accord des deux documents. Eh bien, comment Ptolémée aurait-il écrit *Condevincum*, et la Table *Portus Namnetum*, si ces deux noms n'avaient pas représenté deux lieux différents ? Ptolémée n'a pas parlé du *Vicus portus* qui n'était point une capitale ; la table n'a pas parlé de *Condevincum* qui n'était traversé par aucune de ses voies.

Pour identifier *Condevincum* et *Portus Namnetum*, trouvera-t-on au moins une raison dans le signe dont les capitales sont marquées sur la table de Peutinger ? Pas davantage.

La Table mentionne toutes les capitales traversées par les voies romaines dont elle donne le tracé, et on lit dans Ptolémée le nom de ces mêmes capitales. Elle mentionne aussi un certain nombre de *Vicus* traversés par les voies, et ces *Vicus* ne sont pas dans Ptolémée.

Or, les capitales des peuples gaulois, notamment celles qui sont autour de nous, comme Vannes, Angers, Poitiers, sont marquées sur la table de Peutinger par des maisons à pignon qui les distinguent des *Vicus*, et les *Vicus* y figurent sans aucun signe extérieur comme *Segora*, au midi de Nantes et Durétie au nord. Quant au *Portus Namnetum*, il est placé là sans maison, comme un simple *Vicus* et il n'est pas dans Ptolémée.

Il est vrai que d'autres capitales comme Tours et Paris,

qui sont mentionnées par le vieux géographe, figurent sur a Table sans maisons à pignon ; mais ce sont là, dans la Gaule lyonnaise, des exceptions qui peuvent prouver tout au plus que la copie du moine de Colmar n'est pas achevée.

On ne peut pas les invoquer, ces exceptions, pour affirmer qu'une pareille omission a été commise aux dépens du *Portus Namnetum* ; tandis que l'absence à *Portus Namnetum* du signe de la capitale permet d'affirmer que la Table est d'accord avec nos inscriptions et avec le silence de Ptolémée, pour indiquer qu'en ces premiers temps notre ville n'était qu'un simple *Vicus* et non pas la capitale d'une nation gauloise.

La création ou plutôt la prospérité de ce *Vicus* nous apparaît, d'après ces vieux documents, comme une œuvre des Romains.

Il est à remarquer, en effet, qu'un seul nom de la table Théodosienne, un seul, celui de *Namnetum*, porte l'indication latine de *Portus*. Cependant deux noms de la Table, *Gesocribate* et *Gesogiaco*, commencent par le nom gaulois *Geso*, qui signifie port, au dire des savants¹ ; ils répondent à deux ports, Brest et Boulogne, desservis par des voies romaines ; et la Table a respecté leurs noms gaulois, comme elle l'a fait pour Rouen et Bordeaux, sans y ajouter la qualification latine de *portus*.

Pour Nantes, la Table a donc fait une exception, une exception unique, en qualifiant cette localité de *portus*, et elle a inscrit le *Portus Namnetum* là même où nous avons déjà rencontré le *Vicus Portus*.

Il est encore à remarquer qu'une capitale gauloise, celle des Aulerques Eburici, changea de nom avant le second siècle de l'ère chrétienne, et qu'à l'exemple de Ptolémée, la Table lui donne le nom de *Mediolano* en le faisant suivre de ces deux mots : *Anter Corum* ; de plus, qu'un port gaulois, celui des *Morins*, connu par Ptolémée sous le nom de *Gesoriacum*, prit celui de Bononia au troisième siècle, et qu'il

¹ Desjardins, *Table de Peutinger*, p. 83.

porte dans la Table le nom de *Gesogiaco* accompagné de ces trois mots : *Quæd nunc Bononia*.

Par comparaison, si notre *Portus* avait reçu un nom gaulois et avait été un lieu important lors de la construction de la voie romaine, c'est ce nom gaulois que nous lirions, sans aucun doute, dans la table Théodosienne, et nous le verrions commencer par *Geso*, si les Gaulois l'avaient qualifié de port.

Rien de cela n'existe. Ce sont les noms latins de *Vicus* et de *Portus* que nous rencontrons, l'un sur les inscriptions trouvées dans notre ville, l'autre sur la table de Peutinger. Nous voyons bien aussi, sur cette table, le nom gaulois de *Namnetum* ; mais ce nom, qui est une exception, est tiré de la petite nation gauloise et les noms des nations gauloises n'ont été donnés aux villes que tardivement, c'est-à-dire vers le quatrième siècle.

Le nom de *Vicus portus* doit donc être considéré comme le premier nom connu de notre ville de Nantes.

Certaines indications nous permettent de concevoir comment notre ville, après avoir porté pendant plusieurs siècles le nom de *Vicus Portus*, a pu être introduite dans la table, vers le IV^e siècle, sous celui de *Portus Namnetum*. En effet :

Le nom de *Bononia* (Boulogne), qui date du III^e siècle¹ et qui fut inconnu de Ptolémée, figure sur la Table, nous l'avons déjà vu, comme ayant déjà remplacé *Gesogiaco* connu de Ptolémée ; nous avons vu aussi que le nom de *Portus Namnetum*, inconnu de Ptolémée, est unique dans la table et par sa qualification de *Portus* et par l'emprunt qu'il a déjà fait au nom du peuple gaulois : on peut donc affirmer que la table a été complétée après le second siècle, témoin *Bononia*, et on comprend que le nom de *Namnetum* y ait été introduit lorsque les noms des peuples commençaient à prendre, dans le nom des villes, la place des anciens noms gaulois.

Jusqu'ici le mot de *civitas* avait été employé pour désigner

¹ Desjardins. *Introduction à la table de Peutinger*, p. 63.

le territoire des petites nations gauloises ; l'*oppidum* était une ville, et le *vicus* un village¹. Mais vers le IV^e siècle, le mot de *civitas* apparaît avec la signification de ville, et il remplace chez nous celui de *portus*. On voit, en effet, dans la notice des provinces et des cités de la Gaule, que la métropole de la III^e Lyonnaise est la cité des Turones ; après Tours viennent huit cités de la III^e Lyonnaise et parmi elle, la *civitas Namnetum*². Ici, le mot de cité ne saurait être pris pour celui de province ; il ne peut avoir que la signification de ville : s'il n'en était pas ainsi, on ne comprendrait pas comment la *nation* des Turones, au lieu de la ville des Turones, aurait été appelée la *Métropole* de la III^e Lyonnaise.

En résumé :

Un seul document ancien cite la ville de *Condevincum* en la plaçant loin de nos contrées, et il n'y a pas de fil conducteur pour nous guider dans la recherche, au confluent de l'Erdre et de la Loire, de cette capitale dont l'emplacement est inconnu ; Nantes se montre à nous en tant que ville, comme une création *gallo-romaine*, et les premières traces de constructions *gallo-romaines* y rappellent la moitié du I^{er} siècle ; le premier nom de Nantes connu avec certitude, est celui de *village du port*, et il nous apparaît vers la moitié du second siècle.

Le nom de *village du port* est remplacé vers le IV^e siècle par celui de *Port des Namnètes*, et à peu près dans le même temps par celui de cité des Namnètes.

Enfin, pour revenir au sujet qui a inspiré cette étude, il ne nous semble pas que l'indication de *Condevincum* soit bien justifiée sur le rideau d'un théâtre de notre ville, tandis que le nom de *Vicus Portus* nous y paraîtrait bien à sa place.

E. ORIEUX.

¹ César liv. I, ch. 5 ; liv. II, ch. 31. Strabon liv. IV, ch. 12.

² « La notice des provinces et des villes de la Gaule paraît avoir été faite « sous le règne d'Honorius. Plusieurs cités avaient été ruinées par les Bar-
« bares. » (De Caumont, *Cours d'antiquités monumentales*, t. II, p. 84).

LES FOUILLES DU GRAND MONUMENT DE BOGA

EN GUERANDE (Loire-Inférieure)

Par P. DE LISLE DU DRENEUC

VICE-PRESIDENT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

A une demi-lieue à l'est de la Madeleine en Guérande, on découvre, sur la gauche de la route, les grands toits percés de lucarnes et la chapelle de granit du manoir de Bogat. De ce point, le terrain remonte dans la direction de l'est jusqu'à une sorte de coteau qui domine le petit ravin de Sandun. C'est sur le sommet de cette butte que se trouve le curieux monument que nous allons décrire.

Il se compose d'une immense plate-forme rectangulaire flanquée sur les côtés de menhirs alignés formant une enceinte de 162 mètres de tour. C'est à coup sûr le plus grand monument mégalithique de notre contrée.

Les grands blocs de granit qui l'entourent sont tantôt allongés comme des menhirs, tantôt irréguliers, ou bien aplanis à la partie supérieure comme les montants d'un dolmen. Leur hauteur varie de 2^m30 à 4^m60.

Sur le côté du levant, on découvre encore cinquante-deux de ces monolithes, bien en ligne et si rapprochés par endroits qu'ils se trouvent presque juxtaposés.

La forme générale de l'enceinte est celle d'un trapèze très allongé mesurant 71 mètres dans l'axe principal, 12^m15 à la base du côté nord-est et 8^m20 à l'extrémité sud-ouest. En plan, ce tracé donne un peu la figure d'un gigantesque sarcophage.

La première fois que je vis cette singulière construction, je fus très intrigué par ses proportions colossales, qui ne rappellent en rien celles de nos grandes allées couvertes, bien que le mode de structure des quatre côtés fût à peu près le même. Était-ce un retranchement, une nécropole, ou l'enceinte d'une petite cité mégalithique ? Il y avait là une énigme

que la pioche seule pouvait résoudre. Mais comme alors un bois de pins et d'épais taillis couvraient ce monument, force me fut de remettre à des temps meilleurs.

Cette année, les bois ont été abattus, et le propriétaire du domaine de Bogat m'ayant fort aimablement accordé l'autorisation de faire les recherches que je projetais, je commençai mes fouilles vers la fin de mai.

Deux moyens se présentaient pour attaquer cette masse de dix mille mètres cubes : entamer, en partant du niveau du sol, un des points où les menhirs abattus offraient une brèche toute faite, ou prendre par le haut du terre-plein en descendant jusqu'à la base. Cette méthode était beaucoup plus difficile et plus longue que l'autre, parce qu'il fallait creuser verticalement au lieu d'abattre les terres ; mais elle me permettait de choisir les endroits où le monument était parfaitement intact et enclos de ses grandes pierres. C'est donc ce dernier parti que j'adoptai.

Prenant une section où les pierres debout formaient une solide muraille de chaque côté, je fis ouvrir une large tranchée dans la traverse, de façon à venir rejoindre les deux bouts. Lorsque la croûte formée par les racines et les détritux végétaux de la surface eut été enlevée, nous trouvâmes une terre compacte, sans aucun mélange de sable ni de graviers et fort différente du sol qui entoure ce remblai. Cette couche se continuait à une assez grande profondeur, donnant sur les parois de nos fouilles deux sections régulières d'une couleur jaune d'ocre très homogène.

Brusquement cette couche cessa, et nous trouvâmes un dépôt de sable noir mêlé de parcelles de charbons. Cet amas était plus considérable à la base des menhirs.

Comme je viens de l'expliquer, la tranchée traversait toute la largeur du monument. Arrivés au point central, les pioches se heurtèrent à de gros blocs entassés les uns sur les autres et comme enchevêtrés à dessein ; leurs dimensions variaient de 1^m60 à 1^m20 environ de diamètre.

Pour reconnaître si ce bizarre entassement était limité au point que nous explorions, je fis creuser une seconde tranchée parallèle à la première. Là je retrouvai, à 10 mètres de distance, le prolongement de cette ligne de granit, ayant exactement la même disposition et occupant toujours le centre de l'enceinte.

Cette constatation faite, je dégageai avec précaution les terres qui remplissaient les interstices des blocs ; mais malgré ce travail, il était impossible de pénétrer jusqu'au fond de l'espace qu'ils recouvraient. J'envoyai chercher de très forts leviers et peu à peu, avec beaucoup de peine, mes hommes firent basculer ces lourdes masses en les écartant du centre.

Lorsque le terrain fut libre, je me trouvai en présence d'un véritable foyer : des charbons entassés donnaient au sol une teinte noire foncée que rayaient çà et là des bandes grises formées par des dépôts de cendre. Des granits rougis au feu étaient pris dans un amoncellement de graviers formés de roches décomposées.

Bientôt je découvris dans ce mélange un beau fragment de vase de dolmen, en terre rosée parsemée de petites parcelles micacées. Des ossements calcinés se trouvaient auprès, je les mis soigneusement de côté, mais leur peu de volume et l'absence de parties caractéristiques rendront leur détermination assez difficile.

Une pierre en quartz poli se trouvait parmi les charbons. Puis, je déterrai autour de ce foyer des poteries brisées, inégalement façonnées sans l'aide du tour et dont la pâte tendre et comme savonneuse à la surface n'appartient qu'aux vases de la période néolithique. L'une d'elles est décorée d'un dessin au pointillé, ornementation que nous avons déjà observée sur certaines poteries de nos dolmens et qui existe également dans la céramique primitive de l'Aveyron.

Un outil en silex translucide, taillé par éclats et légèrement altéré par le cacholong, se trouvait sous la dernière pierre que je fis déplacer.

Pour vérifier si le foyer recouvert de roches se continuait jusqu'à l'extrémité, je fis creuser une troisième fouille tout au bout du monument, le long de la façade du nord-ouest. Je ne retrouvai plus dans cette partie la même disposition intérieure, ni les couches de charbons et les pierres rougies au feu.

J'ajoute, en terminant, que dans les terres autour de nos fouilles, quatre haches en pierre polie ont été trouvées par mes ouvriers. Trois de ces haches sont en diorite, la quatrième en aphanite verte d'un grain très fin.

Maintenant, il nous restera à suivre, dans la direction du grand axe, l'amoncellement de granits que j'ai observé dans la partie centrale. Mais déjà nos premières constatations nous permettent d'établir que cet étrange monument ne saurait être un retranchement, puisqu'il contient à l'intérieur des sépultures. Ce devait être une sorte d'enclos funéraire de la période dolménique, époque où le rite de l'incinération alternait, comme on le sait, avec celui de l'inhumation directe. Les objets qui accompagnent les ossements sont bien de même nature que les offrandes déposées dans les dolmens.

Notre monument de Bogat serait donc une variante très curieuse des enceintes de pierres debout connues sous le nom de *cromlech*. Mais au lieu de former un cercle, l'enceinte de Bogat est rectangulaire. Les cromlechs contiennent également des sépultures, moins bien protégées que celles des galeries couvertes. Ce sont en quelque sorte des ossuaires où l'on retrouve, comme à Bogat, un mélange de poteries, de silex et de pierres polies. Celui d'Er-lanic, dans le Morbihan, dont j'ai exploré une partie, contient un nombre considérable de ces objets. Mais là, le centre du cromlech est comblé par une agglomération de pierres sèches, tandis qu'à Bogat le remplissage est fait par un amas de terre compacte tellement considérable qu'il dépasse, comme je l'ai dit, dix mille mètres cubes.

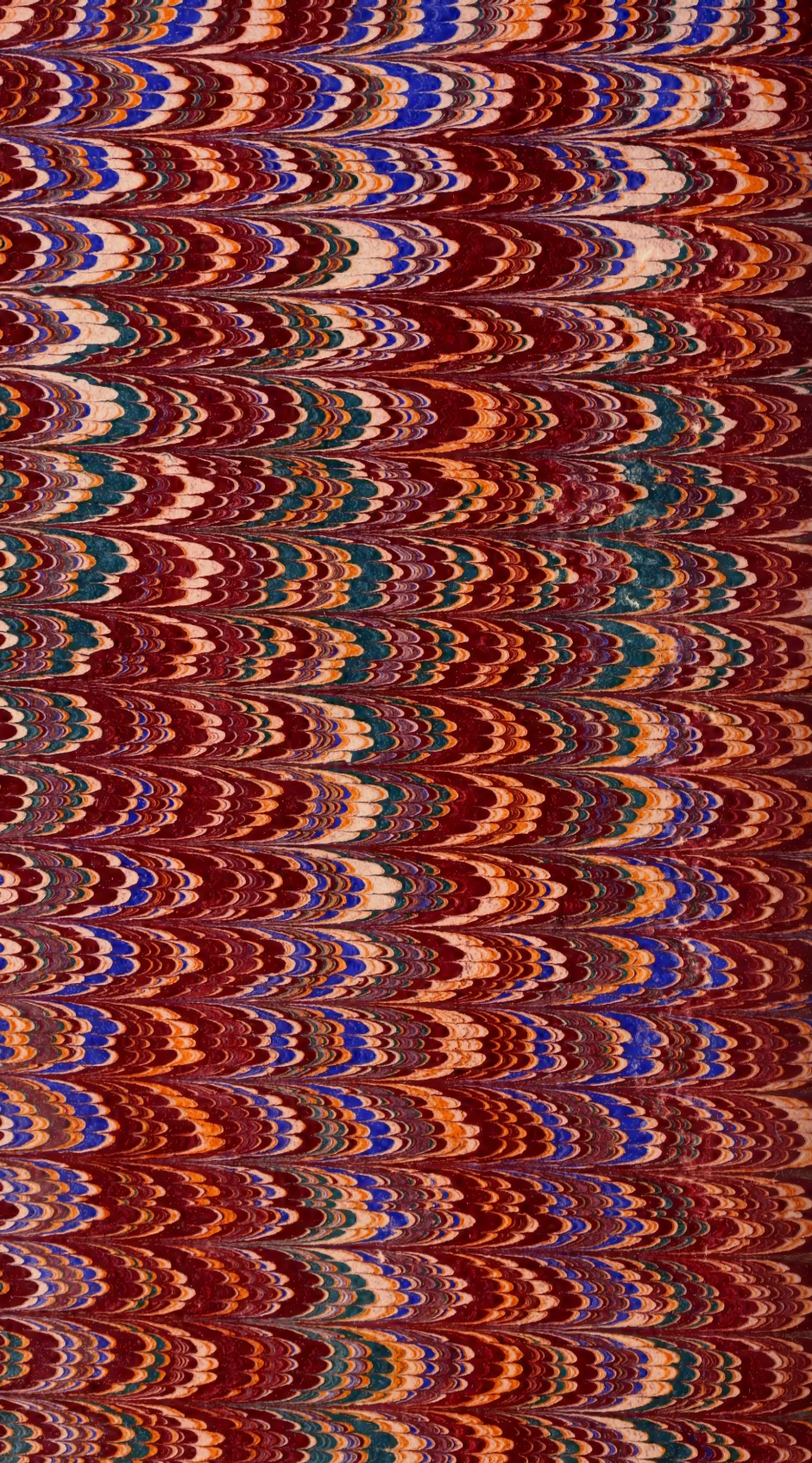
P. DE LISLE DU DRENEUC.

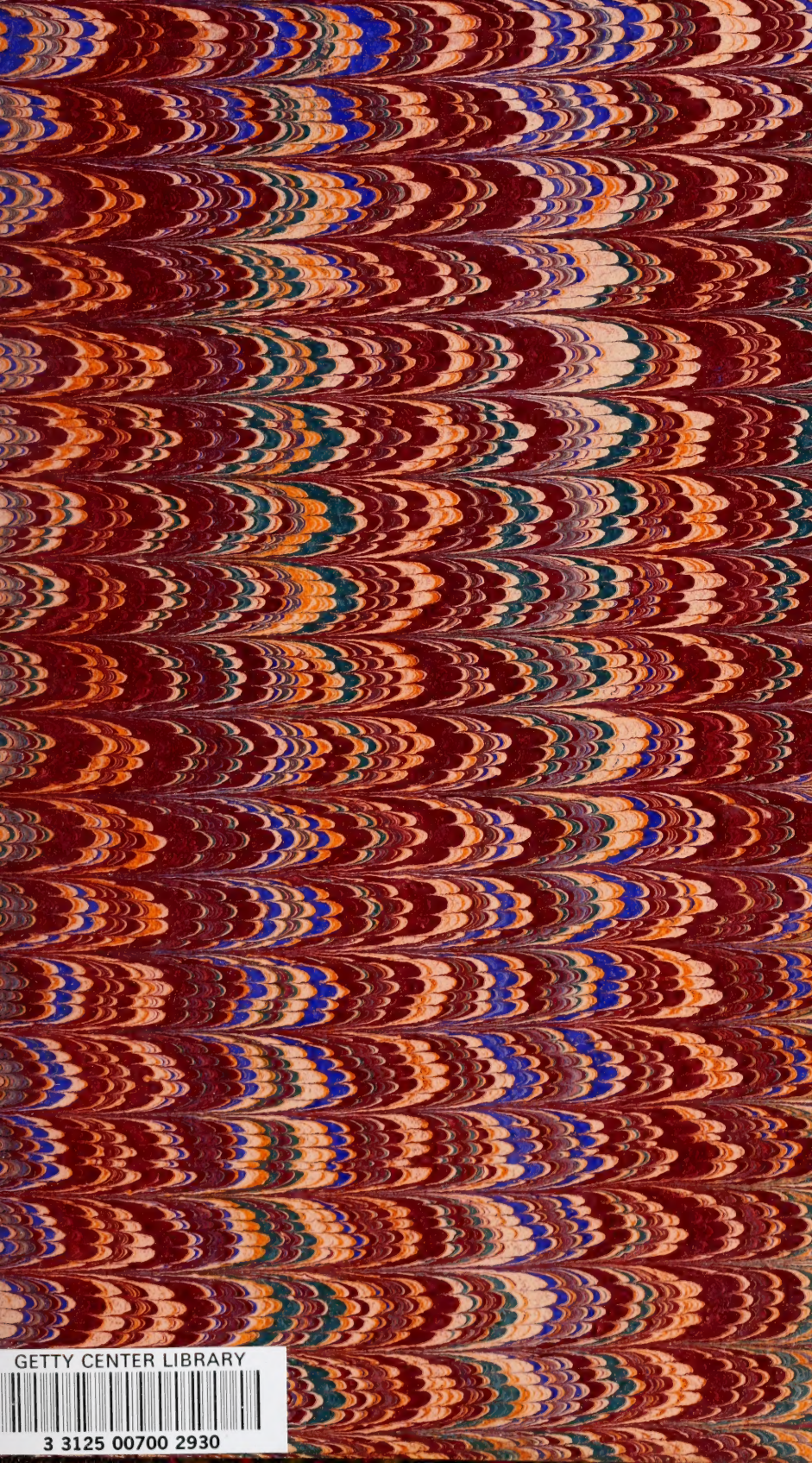


TABLE DES MATIÈRES

Liste des membres de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure.....	5
Sociétés correspondantes.....	19
Extraits des procès-verbaux des séances.....	23
Concours Triennal.....	56
Blain et Bobelen au VI ^e siècle, par M. G. D.....	57
L'époque néolithique dans la commune de Plogoff, canton de Pont-Croix (Finistère), par M. P. du Chatellier.....	84
Aperçu historique sur l'ancienne église de Saint-Julien-de-Vouvantes, par M. le marquis de Balby de Vernon.....	91
Nantes à l'époque Gallo-Romaine, d'après les découvertes faites à la porte Saint-Pierre par M. A. Legendre inspecteur diocésain. Compte rendu par M. P. de Lisle du Dreneuc.....	146
De Nantes et de Condevincum, par M. E. Orieux.....	151
Les Fouilles du grand monument de Bogat en Guérande (Loire-Inférieure), par M. P. de Lisle du Dreneuc.....	162







GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00700 2930

